

" LES SAINTS "

# Saint Pierre Claver

(1585-1654)

par

GABRIEL LEDOS

TROISIÈME ÉDITION

Victor Lecoffre

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY







S<sup>t</sup> Pierre Claver

# "LES SAINTS"

Collection publiée sous la direction de M. HENRI JOLY, de l'Institut.

## DERNIERS VOLUMES PARUS :

- Saint Jean, par l'abbé LOUIS PIROT. *Deuxième édition.*  
Saint Albert de Louvain, par DOM B. DEL MARMOL.  
Saint Norbert, par l'abbé E. MAIRE.  
Saint Bonaventure, par le R. P. EUSÈBE CLOP.  
Saint Paul, par le R. P. F. PRAT. *Septième édition.*  
Saint Jean Berchmans, par le R. P. HIPPOLYTE DELEHAYE. *6<sup>e</sup> édition.*  
Saint Grégoire VII, par AUGUSTIN FLICHE. *Deuxième édition.*  
Les B<sup>es</sup> Ursulines de Valenciennes, par l'abbé J. LORIDAN. *2<sup>e</sup> édit.*  
Saint Sigisbert, par l'abbé GUISE. *Deuxième édition.*  
Les Martyrs de Septembre, par HENRI WELSCHINGER. *3<sup>e</sup> édition.*  
Sainte Radegonde, par l'abbé R. AIGRAIN. *Deuxième édition.*  
Sainte Paule, par le R. P. GÉNIER. *Deuxième édition.*  
La Bienheureuse Postel, par S. G. M<sup>sr</sup> GEORGES GRENTE. *3<sup>e</sup> édit.*  
Sainte Claire d'Assise, par MAURICE BEAUFRETON. *Troisième édit.*  
Saint Nicolas de Myre, par l'abbé MARIN. *2<sup>e</sup> édition.*  
Saint Jean de la Croix, par M<sup>sr</sup> DEMIMUID. *Troisième édition.*  
Saint Pie V, par S. G. M<sup>sr</sup> GEORGES GRENTE. *Deuxième édition.*  
Les Bienheureuses Filles de la Charité d'Arras, par L. MISER-MONT. *Quatrième édition.*  
Saint Justin, par le R. P. LAGRANGE. *Deuxième édition.*  
Saint François Régis, par JOSEPH VIANEY. *Quatrième édition.*  
Saint Athanase, par l'abbé G. BARDY. *Deuxième édition.*  
Saint Cyprien, par PAUL MONCEAUX. *Deuxième édition.*  
Saint Césaire, par l'abbé M. CHAILLAN. *Deuxième édition.*  
La Vénérable Emilie de Rodat, par M<sup>sr</sup> RICARD. *Troisième édition.*  
Sainte Marguerite-Marie, par M<sup>sr</sup> DEMIMUID. *Septième édition.*  
Saint Charles Borromée, par LÉONCE CELIER. *Cinquième édition.*  
Le B<sup>e</sup> Urbain V, par l'abbé M. CHAILLAN. *Deuxième édition.*  
La Bienheureuse Louise de Marillac, M<sup>lle</sup> Le Gras, par EMMA-NUEL DE BROGLIE. *Cinquième édition.*  
Saint Patrice, par M. l'abbé RIGUET. *Deuxième édition.*  
La Vénérable Catherine Labouré, par EDMOND CRAPEZ. *8<sup>e</sup> édition.*  
Saint Léon le Grand, par ADOLPHE REGNIER. *Deuxième édition.*  
Saint Léger, par le R. P. CAMERLINCK. *Deuxième édition.*  
Saint Ferdinand III, par JOSEPH LAURENTIE. *Deuxième édition.*  
Saint Sidoine Apollinaire, par PAUL ALLARD. *Deuxième édition.*  
La B<sup>re</sup> Mère Barat, par GEOFFROY DE GRANDMAISON. *Septième édit.*  
La Vénérable A.-M. Javouhey, par V. CAILLARD. *Troisième édition.*  
Saint Thomas Becket, par M<sup>sr</sup> DEMIMUID. *Deuxième édition.*  
Saint Benoît-Joseph Labre, par M. MANTENAY. *Quatrième édition.*  
Saint Séverin, par ANDRÉ BAUDRILLART. *Deuxième édition.*  
Sainte Mélanie, par GEORGES GOYAU. *Neuvième édition.*  
Saint Pierre Damien, par DOM RÉGINALD BIRON. *Deuxième édition.*  
Les Martyrs de Gorcum, par HUBERT MEUFFELS. *Troisième édition.*  
Sainte Hélène, par le R. P. ROUILLON. *Quatrième édition.*  
Saint Martin, par ADOLPHE REGNIER. *Cinquième édition.*  
Saint Eloi, par PAUL PARSY. *Deuxième édition.*  
Le Bienheureux Père Eudes, par HENRI JOLY. *Quatrième édition.*

Chaque volume se vend séparément. Broché : 3 fr. 50

Avec Reliure spéciale. 7 fr. 40.

" LES SAINTS "

# Saint Pierre Claver

(1585-1654)

par

GABRIEL LEDOS

ARCHIVISTE PALÉOGRAPHE

CONSERVATEUR ADJOINT A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

TROISIÈME ÉDITION

Property of

GOSA

Please return to

Graduate Theological

Union Library

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

J. GABALDA, Éditeur

RUE BONAPARTE, 90

—  
1923



NIHIL OBSTAT

Lutetiae Parisiorum, die 5<sup>a</sup> maii 1923

Y. DE LA BRIÈRE

---

IMPRIMATUR

Parisiis, die 5<sup>a</sup> maii 1923

M. CLÉMENT

v. g.



HELENÆ

HOC SUAE IN CHRISTO DILECTIONIS

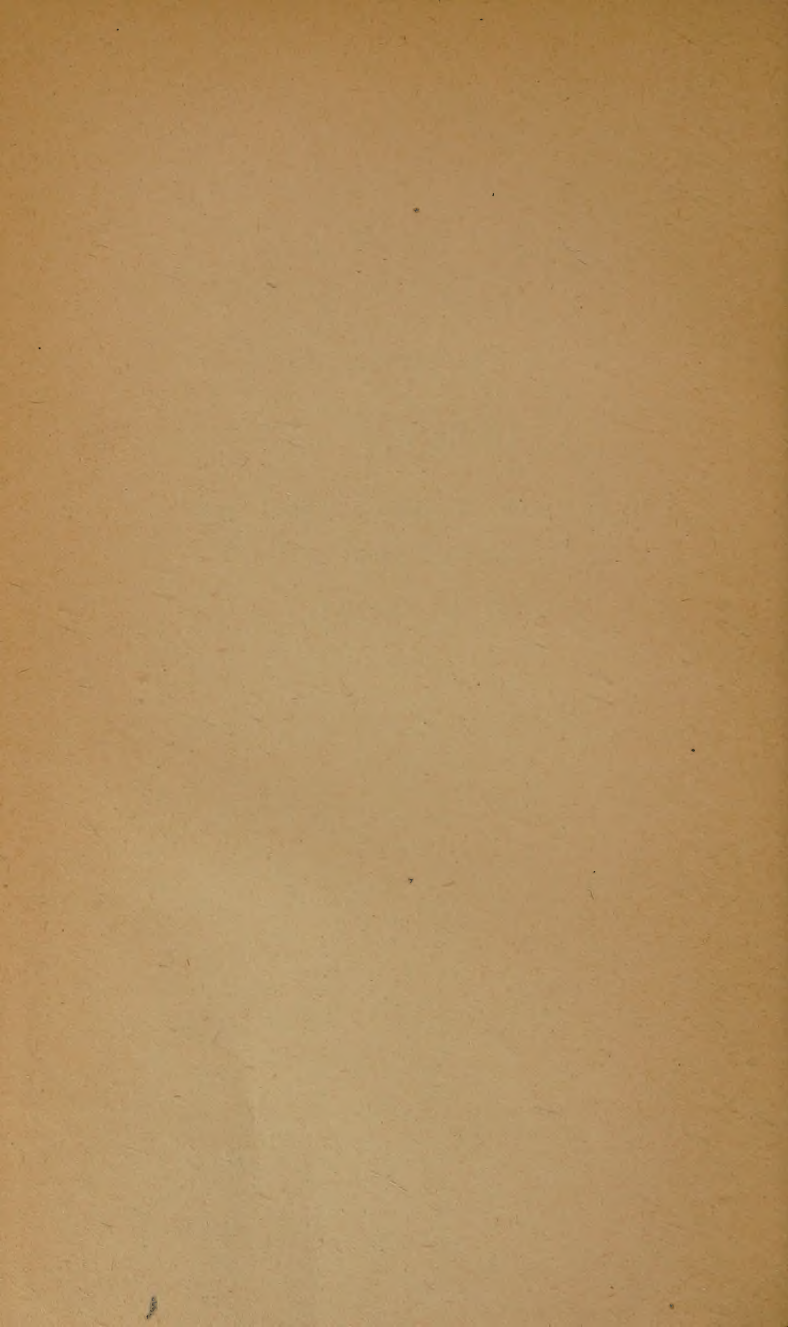
MUNUSCULUM

D. D. D. AUCTOR

*b*

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

13,336



## PRÉFACE

---

« L'apostolat des nègres est une des œuvres où la charité trouve le plus à profiter, parce qu'étant un ministère d'humbles gens il engendre des cœurs humbles. » Ces paroles sont du P. Alphonse Sandoval, le premier ouvrier de l'évangélisation des nègres dans l'Amérique du Sud; et elles me semblent caractériser admirablement la sainteté du religieux dont je veux rappeler ici la vie.

Dès le lendemain de sa mort, que dis-je? dans le cours même de son existence, on exaltait sa sainteté; on le considérait comme le François Xavier des Indes occidentales. Et si la sainte Église romaine a mis plus de deux siècles à instruire le procès de sa canonisation, elle l'a élevé sur les autels au temps où le continent noir, mieux connu, mieux exploré, semble s'ouvrir définitive-



ment à l'évangélisation. Elle canonisait le même jour, par la grande voix de Léon XIII, l'humble portier du collège de Majorque, cet étonnant Alphonse Rodriguez, et le disciple bien-aimé auquel il avait révélé sa vocation et dont l'apostolat, comme présagé par son nom<sup>1</sup>, avait ouvert à d'innombrables âmes les portes de l'Église et du ciel. Elle mettait bientôt un brillant fleuron à la couronne du nouveau saint en en faisant le patron de toutes les œuvres missionnaires qui s'occupent des nègres.

Le P. Claver avait élevé jusqu'au plus haut degré de vertu quelques-unes de ces âmes qu'il avait converties, montrant ainsi de quoi étaient capables ces pauvres noirs, si méprisés et ravalés au rang d'un simple bétail. La bulle de béatification, le 11 avril 1920, des martyrs de l'Ouganda, en portant à leur tour sur les autels des nègres, consacrés à Dieu et au salut de leurs frères, est comme un couronnement de l'œuvre de l'humble jésuite. Aujourd'hui les séminaires d'Afrique renferment plus d'un noir qui se destine au service des autels. Du haut du ciel, l'apôtre des nègres obtiendra de la bonté divine la multiplication et la fécondation de ce mouvement; et le clergé in-

1. Claver, en catalan, désigne un fabricant de clefs, l'anneau qui les tient et la personne qui a les clefs d'une maison.

digène pourra peu à peu aider à l'œuvre des missionnaires, intensifier l'évangélisation et quelque jour se substituer entièrement à l'élément étranger.

La première vie imprimée du P. Claver a paru trois ans après sa mort en 1657, à Madrid, sous la signature du licencié Jérôme Suarez de Somoza<sup>1</sup>. On a beaucoup discuté sur la paternité de cet ouvrage ; les uns l'ont pris pour une première édition de Fernández ; d'autres pour l'ouvrage d'un certain Alphonse de Andrade : le célèbre jésuite de Tolède, qui porte ce nom, a dit le premier au t. VI des *Varones ilustres*, que l'œuvre était du « P. Alphonse de Andrade, qui la tira de ce que son provincial avait écrit de Carthagène des Indes ». Là-dessus, l'imagination aidant, on a inventé un second Alphonse de Andrade, qui serait né à Santa Fé de Bogotá et qui serait l'auteur de la vie simplement publiée par Suarez de Somoza. Le P. Carlos Sommervogel (*Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. I. Paris, A. Picard, 1890, in-4°) s'est fait l'écho de cette légende, qu'il a rectifiée lui-même en attribuant le livre au jésuite de Tolède. Le P. J. Eugène Uriarte (*Catálogo razonado de*

1. La relation écrite aussitôt après sa mort par le provincial Jean del Real ne paraît pas avoir été imprimée pas plus que celle du recteur de Carthagène le P. Jean de Arcos, sauf pour les parties qu'en ont données Suarez de Somoza et Fernández.

*obras anónimas y seudónimas de autores de la Comp. de Jesus*, t. III, Madrid, sucesores de Rivadeneyra, 1906, in-4°, n° 4564) a tranché la question et établi que c'est bien lui-même que le P. Alphonse de Andrade a voulu désigner comme l'auteur réel de la *Vida del venerable y apostólico Pedro Claver* (Madrid, Maria de Quiñones, 1657, in-8°, 12 ff. n. ch. et 172 ff. ch.). Un point reste à éclaircir : c'est la part prise à la publication par Suarez de Somoza. Lui-même dit simplement que, cette vie lui étant venue entre les mains, il s'est résolu à la mettre au jour (*sacarla a luz*). C'est la même expression qui vient sous la plume du censeur, le P. Antoine de Herrera (*sacada a luz por el licenciado Gerónimo Suarez de Somoza*); dans son approbation, le P. Augustin de Castro emploie des termes qui sembleraient indiquer chez Suarez un travail un peu plus personnel (*la vida.. que ha dispuesto el licenciado Gerónimo Suaréz de Somoza*). Il n'en reste pas moins avéré que la vie est essentiellement l'œuvre du P. Alphonse de Andrade.

Mais le premier écrivain que l'on puisse vraiment regarder comme le biographe du P. Claver est le P. Joseph Fernández, un Aragonais<sup>1</sup>,

1. Il était natif de Tاراгона et vivait à Saragosse.



qui, dès le titre de son ouvrage, nous avertit que sa principale source ce sont les « informations juridiques faites devant l'ordinaire de la cité de Carthagène des Indes ». Son livre a paru en 1666 (*Apostólica y penitente vida de el V. P. Pedro Claver, de la Compañia de Jesus*. Zaragoza, Diego Dormer, in-4°, 6 ff. n. ch., 680 p. et une planche). Il a servi de base à la plupart des biographies postérieures, sur lesquelles je ne crois pas utile de m'attarder ici, me contentant d'en signaler quelques-unes.

Après la bulle de 1747 qui déclarait vénérable le P. Claver, le postulateur de la cause, le P. Joseph de Lara, S. J., a publié la vie que son confrère, le P. Longaro degli Oddi avait « tirée des procès authentiques formés pour sa canonisation » : *Vita del venerabile servo di Dio P. Pietro Claver* (Roma, Generoso Salomoni, 1748, in-4°). On a souvent et erronément désigné cette vie sous le nom du P. de Lara.

C'est ce qu'a fait d'abord le P. Bertrand Gabriel Fleuriau, auteur de la première vie française du saint : *La vie du vénérable P. Pierre Claver* (Paris, Bordelet, 1751, in-12). L'ouvrage de Fleuriau a été souvent publié, abrégé et remanié. Après la béatification, M. J. M. J. Dau-

rignac l'a refondu et mis à jour sous le titre : *Histoire du bienheureux Pierre Claver* (Lyon et Paris, J. B. Pelagaud, 1854, in-8°) et son travail a été aussi plusieurs fois réimprimé.

Je signalerai encore le livre d'un missionnaire apostolique, l'abbé Pedro A. Brioschi : *Vida de san Pedro Claver* (Paris, Garnier hermanos, 1889, in-18). Le séjour de l'auteur à Carthagène donne un intérêt particulier à son travail.

Le dernier biographe à ma connaissance est le P. Jean Charruau, S. J. : *L'esclave des nègres. Saint Pierre Claver* (Paris, Pierre Téqui, 1914, in-18, 280 p.). Il s'y trouve quelques erreurs fâcheuses : l'ouvrage publié sous le nom de Suarez de Somoza est encore attribué au P. Fernández, ce qui est étonnant chez un confrère du P. Sommervogel ; l'ouvrage de Longaro degli Oddi est donné au P. Joseph de Lara ; l'évêque de Vich est appelé évêque de Vicence, etc. Il est vrai que l'auteur ne veut que faire œuvre d'édification et ne prétend pas nous donner du nouveau.

Il y a au contraire du nouveau dans le livre du P. Antonio Astraín, S. J., *Historia de la Compañia de Jesus en la asistencia de España*, qui dans son t. V consacre au P. Cla-

ver quelques pages précieuses (Madrid, « Razon y Fé », 1916, in-8°).

Dans le petit volume que je présente au public, j'ai utilisé ces ouvrages; j'ai mis aussi à profit plus particulièrement les pièces qui ont été publiées pour les procès du P. Claver; *les Letras anuas de la Compañia de Jesus de la provincia del Nuevo Reyno de Granada, desde el año de 1638 hasta el año de 1643*, dont l'auteur est le P. Sébastien Hazañero, provincial de la Nouvelle Grenade (Zaragoza, 1645, in-4°), *l'Historia de la provincia de la Compañia de Jesus del Nuevo Reyno de Granada en la América*, du P. Joseph Cassani, S. J. (Madrid, M. Fernández, 1741, in-fol.) qui, bien qu'écrit en Espagne, contient des renseignements intéressants et qui nous donne des biographies du P. Claver et du P. Sandoval; *l'Historia eclesiástica y civil de Nueva Granada* de Groot. (Bogotá, 1868-1871, 3 vol. in-8°), et les deux éditions du précieux livre du P. Alphonse Sandoval : *Naturaleza, policia sagrada y profana, costumbres i ritos, disciplina i catecismo evangelico de todos Etiopes* (Sevilla, Francisco de Lira, impressor, 1627, in-4°); *Tomo primeiro de Instauranda Ætiopum salute. Historia de Æthiopia, naturaleza, policia sagrada y profana*,



*costumbres, ritos y catecismo evangélico de todos los Æthiopes* (Madrid, Alonso de Paredes, 1647, in-fol.)<sup>1</sup>.

1. Il ne semble pas que le t. II de cet ouvrage ait jamais paru. Peut-être la maladie et la mort en 1652 du P. Sandoval n'en ont pas permis l'achèvement.

# SAINT PIERRE CLAVER

---

## I

### LA VOCATION A LA VIE RELIGIEUSE.

Verdu, lieu de naissance du P. Claver, est un assez gros bourg de Catalogne, assis au pied de petites collines, à l'extrémité de la plaine appelée *Los Llanos de Urgel*, à 40 kilomètres à l'est de Lérída. Bien qu'une importante foire de mulets y appelât annuellement un assez grand concours d'acheteurs et de vendeurs, les conditions de l'existence ne semblent pas y avoir été très larges ni les habitants y avoir joui de grosses fortunes. Les parents de Pierre Claver paraissent avoir été de situation assez modeste; les liens de parenté qui les rattachaient à l'illustre maison des Requesens n'empêchaient point qu'ils fussent de simples cultivateurs; la pauvreté de l'hidalgo n'est point chose rare en Espagne.

L'on montre encore à Verdu la maison où serait né le saint; l'on est moins exactement fixé sur la date de sa naissance; son plus ancien biographe la

place en 1585; ce témoignage d'un contemporain, et qui appartenait à la même famille religieuse, ne manque point d'autorité; depuis on a mis en avant la date de 1581 et même de 1580; dès le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle le P. Cassani a remarqué que la disparition des archives paroissiales de Verdu rend toute certitude sur ce point impossible. Le dernier historien de la Compagnie de Jésus en Espagne, le R. P. Astraín<sup>1</sup> adopte la date de 1580 comme plus probable; j'avoue ne pas voir de raison péremptoire qui confirme ou infirme cette hypothèse<sup>2</sup>.

Nous sommes peu renseignés sur l'enfance et la jeunesse du P. Claver. On a dit que son père, nommé Pierre comme lui, et sa mère Anne Sabo-cano avaient longtemps demandé au ciel sa naissance, et qu'après avoir obtenu cet enfant, ils avaient résolu, par reconnaissance, de le consacrer

1. Astraín, t. V, p. 480.

2. Suarez de Somoza, ou plutôt P. le Alphonse de Andrade, dont il a publié le travail, adopte 1585 comme à sa suite Fernández Longaro degli Oddi, qui a travaillé sur les pièces du procès en cour de Rome préfère comme plus vraisemblable la date de 1581. Dans la bulle de béatification, Pie IX acceptait implicitement la date de 1585, puisqu'il donnait dix-sept ans au saint à son entrée dans la Compagnie en 1602. Dans la bulle de canonisation, Léon XIII dit d'une manière formelle et précise qu'il fut baptisé le 26 juin 1580. Je ne sais pas sur quoi se fonde cette assertion. Je ne sache pas que l'acte de baptême ait jamais été produit; il trancherait évidemment la question; mais ni le P. Charruau, ni le P. Astraín, pour ne parler que des derniers auteurs, ne donnent la date de 1580 autrement que comme la plus probable.



au Seigneur. Cela n'aurait rien d'étonnant chez un peuple et à une époque où les luttes contre les Sarrazins avaient encore exalté la foi catholique ; d'ailleurs un oncle du jeune Pierre, un frère de son père, était prêtre lui-même et il devint chanoine de la cathédrale de Solsona. Ce qui est certain, c'est qu'en 1595 l'évêque de Vich, Pierre Jaime, dont dépendait encore la paroisse de Verdu, admit l'enfant à la tonsure<sup>1</sup> : Pierre avait fait ses premières classes à l'école de Verdu et avait quelque

1. L'acte authentique de tonsure a été produit au procès de Carthagène par un témoin, Thomas de Vitoria. Il émane de « Petrus Jacobus, Dei et apostolicae sedis gratia Vicensis episcopus et regius consiliarius », qui déclare que : « die veneris 8 mensis decembris anni a Nativitate Domini 1595, in ecclesia parochiali villae Verduni, dioecesis nostrae Vicensis, debitis ordine et solemnitate servatis, dilectum nobis in Christo Petrum Claver, agricolae dictae villae Verduni, et Annae, eius uxoris, confirmatum et in aetate et litteratura habilem et idoneum repertum ad primam clericalem tonsuram in Domino duximus promovendum. » Le même témoin possédait l'acte de confirmation du saint, mais il ne nous en a pas conservé la teneur. On pourrait s'étonner de voir un enfant d'une dizaine d'années admis ainsi à la tonsure ; mais l'âge canonique pour la recevoir était sept ans (voir notamment Suarez, *disput.* 31 *de suspensionibus*, sect. I, § 22). Pierre Jaime fut évêque de Vich de 1587 à 1597 ; il passa de là au siège d'Albarracin où il demeura jusqu'à sa mort le 26 janvier 1601. L'acte que nous citons montre que contrairement à l'opinion commune, Verdu ne fut pas rattaché au siège de Solsona dès la création de cet évêché le 18 juillet 1593. Mais le rattachement dut se faire peu après ; dès le xvii<sup>e</sup> siècle Verdu faisait partie de l'archiprêtré de Tarraga, au diocèse de Solsona. Le diocèse, supprimé en 1851, a continué d'être gouverné par un administrateur apostolique.

teinture des lettres. Bientôt les connaissances qu'il y avait acquises ne lui suffirent plus; destiné à l'état ecclésiastique, il lui fallut chercher ailleurs une instruction plus élevée. Ses parents l'envoyèrent à l'Université de Barcelone, étant déjà clerc minore<sup>1</sup>.

A Barcelone, il prit contact avec les Jésuites. L'Université, jeune encore<sup>2</sup>, avait fait appel à ces admirables éducateurs pour leur confier en 1576 les chaires de grammaire et de rhétorique, celles précisément dont Claver suivait les cours. Il s'attacha fortement à eux, et de l'Université, il les suivit au collège qu'ils possédaient à Barcelone; sans céder aux sollicitations des plaisirs faciles qu'offrent trop souvent les cités universitaires, c'est dans le collège des Jésuites et dans la compagnie des religieux qu'il occupait les loisirs que lui laissaient ses études; c'est parmi eux qu'il avait choisi le directeur de sa conscience; c'est dans leurs conversations doctes et pieuses qu'il venait achever la formation de son esprit et préparer son cœur aux vertus sacerdotales. Quoi d'étonnant que dans ce contact journalier

1. On a fait un mérite à ses parents de ne l'avoir pas envoyé à Solsona, près de son oncle le chanoine. Solsona eut bien une sorte d'Université, mais ce ne fut qu'au xvii<sup>e</sup> siècle et à titre purement éphémère.

2. Fondée au milieu du xv<sup>e</sup> siècle, ce n'est que cent ans plus tard qu'elle se constitua définitivement et prit quelque figure. La première pierre des nouveaux bâtiments avait été posée en 1544; et le *Studi general* ne s'agrégea l'Université de médecine qu'en 1565.

avec les religieux d'un Institut dans sa première ferveur et tout animé de l'esprit de son fondateur, il se soit senti attiré vers l'existence apostolique dont il avait les exemples sous les yeux<sup>1</sup>?

Son confesseur, approuvant ses désirs de vie religieuse, lui conseilla d'entrer dans la Compagnie. Il y fallait le consentement de ses parents; ils le donnèrent bien volontiers; sa demande fut agréée par la Compagnie et on l'envoya faire son noviciat dans la maison de Tarragone. C'est le 7 août 1602 qu'il y fut admis, l'année même où se fondait à Santa Fé le premier collège des Pères jésuites dans ce Nouveau royaume de Grenade qui devait être le théâtre de ses vertus et de son apostolat.

Les dispositions avec lesquelles Pierre Claver entraît au noviciat nous sont révélées par les paroles que lui arracha cet événement et qui nous ont été conservées : « Comment puis-je reconnaître un tel bienfait, disait-il à Dieu, qu'en vivant uniquement de votre amour?... Puisque, par ce nouvel état, je cesse d'être à moi, que ce soit dès aujourd'hui que je ne sois plus rien pour moi; puisque je commence à être tout vôtre, que désor-

1. Suarez de Somoza, qui se glorifiait d'être élève de la Compagnie, dans la biographie qu'il a publiée en 1657, dit que les PP. Philippe et Pierre Claver, frères, dont l'un fut jésuite à Salamanque et le second au Pérou, où il exerça son zèle apostolique, et les PP. François Pimentel, prédicateur du Roi, et Pierre Pimentel, provincial de Castille, auquel son livre est dédié, avaient des liens de parenté avec la famille de l'apôtre des nègres.

mais je ne vive que pour vous seul ! » La ferveur de son noviciat nous est affirmée par les témoignages des compagnons qui vécurent avec lui ; et ce qu'il y a d'admirable et de rare, c'est que cette ferveur semble ne s'être relâchée jamais et que, même lorsque sa carrière et sa vie étaient déjà fort avancées, il paraissait, à ceux qui l'avaient alors connu, tel qu'il était au noviciat ; c'est ainsi que le P. Gaspar Sobrino, son condisciple à Tarragone, le voyant à Carthagène, en faisant la visite de la Nouvelle Grenade dont il était provincial, pouvait dire en toute sincérité : « Le P. Claver est aujourd'hui dans toutes ses manières aussi novice que je l'ai connu au noviciat. » Nous avons une autre preuve de la façon exemplaire dont il se conduisit pendant son noviciat dans ce simple fait que son maître des novices, contrairement à l'usage, obtint de le garder deux mois encore après qu'il eut prononcé ses premiers vœux, afin qu'il pût servir aux nouveaux venus de modèle vivant.

L'on nous a conservé<sup>1</sup> les maximes qui, dans son oraison, se présentaient à lui comme devant régler la vie du novice ; il les avait notées sur un carnet, et il s'efforça toujours d'y conformer son existence : « Il y a quatre enseignements, disait-il, que doit garder un novice de la Compagnie : 1° chercher Dieu et tâcher à le trouver en toutes choses ; 2° employer toutes ses forces à atteindre une parfaite

1. Fernández, p. 22.



obéissance intérieure et extérieure, soumettant son jugement et sa volonté à ses supérieurs, comme à la personne même du Christ Notre Seigneur ; 3° faire tout pour la plus grande gloire de Dieu ; 4° enfin ne chercher dans ce monde que ce qu'y cherche le Christ Notre Seigneur, en sorte que, comme il vint au monde pour sauver les âmes et mourir pour elles sur la croix, il prenne soin de les gagner au Christ et s'offre pour elles avec allégresse à tout travail, voire à la mort. »

Le pèlerinage, auquel les novices de la Compagnie sont astreints vers la fin de leur noviciat, le conduisit par la volonté de ses supérieurs à Notre-Dame du Montserrat, le fameux sanctuaire de la Catalogne, où le souvenir de saint Ignace se présentait à lui avec une certaine vivacité, puisque c'est là que l'illustre fondateur avait définitivement rompu avec le monde. Comme on peut croire, la piété de Pierre Claver trouva dans ce souvenir une matière à méditation et il revint de ce pèlerinage plus disposé encore à prononcer ses premiers vœux.

Suivant l'usage, il s'y prépara par une retraite de huit jours ; son carnet a conservé la trace des pensées qui l'occupèrent pendant cette sainte semaine. « Je considérerai, dit-il, ce que j'ai à offrir à Dieu, à savoir les quatre vœux d'obéissance, de chasteté et de pauvreté et d'entrer dans la Compagnie, c'est-à-dire d'y prendre la place que voudra m'assigner notre Père Général. Je consi-

dérèrai que par l'obéissance je consacre à Dieu mon âme avec ses puissances et ses affections; par la chasteté mon corps avec ses membres et ses sens; par la pauvreté tous les biens de fortune : richesses, honneurs, estime. Je considérerai aussi la grande obligation où se trouve celui qui une bonne fois a fait cette consécration de soi-même à Dieu. Et tout d'abord il ne lui est plus licite de se profaner pas plus qu'il ne l'est d'employer à des usages profanes les vases consacrés à Dieu... Et jusqu'à la mort je me dois consacrer au service de Dieu, tenant compte que je suis comme un esclave qui n'a d'autre emploi que d'être au service de son maître<sup>1</sup>. » Ces considérations et celles que nous avons citées plus haut sont bien simples et exprimées bien simplement, sans aucune recherche ni dans la pensée ni dans l'expression. Mais c'est aussi en en faisant la règle de sa vie, en les exécutant en toute simplicité, sans aucun éclat, sans chercher à sortir de l'obscurité, sans se faire un mérite de leur observance régulière et rigoureuse, que le novice est parvenu à un degré de sainteté éminente qui l'a fait mettre sur les autels.

C'est le 8 août 1604 qu'il prononça ses premiers vœux. Le noviciat ainsi achevé, ce noviciat pendant lequel les novices n'ont d'autre étude que celle de la perfection, l'usage de la Compagnie est d'envoyer ses sujets à un collège où ils reprennent et com-

1. Fernández,

plètent leurs études littéraires, se préparant ainsi au besoin à l'enseignement et donnant une bonne base classique à tout leur développement ultérieur : saint Ignace avait su ne pas mésestimer la valeur des humanités pour la formation intellectuelle et même morale. Nous avons déjà dit que l'on retarda de deux mois le départ de Pierre Claver. Ce ne fut donc qu'en octobre qu'il entra au collège de Girone. Il y demeura une année pour perfectionner son latin, apprendre le grec et étudier la rhétorique. Au milieu du siècle, on conservait encore le souvenir de discours tant grecs que latins qui recueillirent les applaudissements de l'auditoire; et ce qui marque mieux encore l'estime dans laquelle son maître le tenait, c'est qu'il lui confia la formation de quelques disciples. Mais, selon l'observation de Fernández, il semble bien que ses progrès dans les lettres humaines furent plus dus à son application qu'à son génie naturel<sup>1</sup>. Car le P. Astraín<sup>2</sup> a remarqué, avec quelque étonnement, que les notes attribuées à diverses reprises au P. Claver par ses supérieurs dans les catalogues secrets de la Compagnie, ne relèvent pas chez lui de qualités intellectuelles exceptionnelles : « Esprit, moyen; jugement, au-dessous de la moyenne; prudence, courte; expérience dans les affaires, courte; profit dans les lettres, médiocre; talent,

1. Fernández, p. 34.

2. T. V, p. 482.

bon pour prêcher aux Indiens et traiter avec eux », dit le Catalogue de 1616, que répète à peu près celui de 1642. L'on a pu se demander — et une parole du P. Claver que nous aurons occasion de citer pourrait autoriser cette opinion — si le saint n'a pas, par humilité, tâché à cacher les qualités de son esprit et à se faire passer pour inférieur à ce qu'il était en réalité ; mais il est vraisemblable que le jugement du P. Fernández est le bon, et que les succès du P. Claver, ici ou là, ont été dus plus à son travail qu'à ses qualités naturelles.

Après cette année donnée aux lettres, le jeune religieux fut envoyé au collège de la Compagnie à Majorque pour y faire ses études de philosophie ; il allait y entrer en contact immédiat avec un saint, dont les conseils et l'influence devaient décider irrévocablement de sa vocation et de l'orientation de sa vie.

## II

### VERS L'APOSTOLAT DES NÈGRES.

Le collège de Montesion de Majorque, quand le P. Claver y arriva en 1605, avait depuis trente-cinq ans comme frère portier un religieux que sa haute vertu, ses extases et les lumières extraordinaires qu'il recevait de l'Esprit saint, avaient rendu célèbre dans toute la province et au delà. Alphonse Rodriguez, né en 1531 à Ségovie, avait trente ans quand, après avoir perdu successivement sa femme, sa fille et son fils, il vint frapper à la porte du collège des jésuites de Valence. Le P. Santander commença par lui faire apprendre la grammaire, et il dut attendre dix années, avant d'être admis, le 31 janvier 1571, au noviciat de Valence. C'est six mois après qu'il fut envoyé à Majorque pour y remplir les fonctions de portier. Dans cette humble situation, il se livra aux exercices de la plus austère pénitence, accordant le moins possible aux exigences de la nature, se contentant jusqu'à soixante ans pour dormir d'une planche ou d'un escabeau; c'est lui qui, au cours de la longue infir-



mité qui l'éprouva les six dernières années de sa vie, exprimait un jour le regret de s'être endormi un quart d'heure : « car alors, disait-il, je ne souffrais pas et quand on ne souffre plus, on cesse de mériter ». Ses longues méditations, ses oraisons ferventes qui le ravissaient souvent en extase, lui apportaient des lumières que les théologiens les plus doctes ne rencontrent pas dans leurs études et dans leurs plus savantes recherches. Il était du nombre de ces humbles que Notre-Seigneur a fait gloire à son Père de favoriser de révélations qu'il cache aux sages et aux savants. Aussi ne dédaignait-on pas de le faire assister aux discussions des théologiens et les avis qu'il exprimait modestement sous l'inspiration céleste éclairaient lumineusement les points obscurs.

Le saint portier prit ainsi assez vite figure de directeur vis-à-vis des jeunes religieux qui venaient étudier à Majorque ; ils se pressaient autour de lui pour lui demander le secret de la sainteté. Parmi les conseils qu'il leur donnait, nous relevons les suivants : veiller beaucoup et dormir peu, parce que tout ce qu'on retranche au sommeil on l'ajoute à la vie et au mérite ; donner tous ses soins à l'étude du nécessaire et négliger le superflu, car autant une science convenable profite, autant les connaissances superflues donnent de l'orgueil ; chercher Dieu en toutes choses.

Pour Pierre Claver, chez qui l'enthousiasme du novice demeurait dans toute sa fraîcheur, la pensée

de se rencontrer avec un homme si plein de l'esprit de Dieu auréolait d'une joie intime et pure le départ pour Montesion. Son premier soin en arrivant au collège, après avoir fait au supérieur son obéissance, fut d'aller trouver en sa porterie Alphonse Rodriguez. L'étudiant en philosophie vint solliciter l'humble frère de l'initier à une autre science et d'être son guide dans les voies de la perfection ; un attrait mystérieux poussait l'un vers l'autre le vieillard et le jeune homme ; avec la permission des supérieurs, ils convinrent d'avoir ensemble des entretiens quotidiens à des heures qui ne nuiraient ni aux études de l'un ni aux occupations de l'autre. Ils se réservèrent à cet effet un quart d'heure tous les soirs ; et ce quart d'heure fut employé pleinement. Pendant trois années environ, Pierre Claver put jouir des leçons et des exemples d'Alphonse ; sa foi s'illumina, sa vertu s'épura au contact de celles de son saint compagnon ; une tendre affection les unissait ; et bien que Rodriguez dispensât, avec un zèle apostolique, ses avis et ses lumières à de nombreux religieux, il semble bien avoir entouré Pierre Claver d'une prédilection toute particulière ; il lui donna plus d'un écrit de sa main : c'était le cas pour le petit office de la Conception de Notre-Dame que Pierre Claver garda toute sa vie et qu'il récitait avec dévotion. Il lui donna surtout quelques feuillets d'avis ou d'instructions, que l'humble religieux conserva toujours comme un précieux trésor, qu'il relut et médita et dont il fit la règle de

toute sa conduite religieuse. En outre, Pierre notait au jour le jour les instructions qu'il recevait de son « saint maître », comme il le nommait, et il avait tiré de ses écrits deux cahiers de matières spirituelles. Voici quelques-uns de ces enseignements, tels qu'ils nous ont été transmis<sup>1</sup> :

« 1. Le salut et la perfection de l'âme humaine consistent à faire la volonté de Dieu N.-S. que l'on doit toujours regarder, à tous les moments de sa vie et en toutes choses pour l'exécuter avec grand soin et plus on en fera, plus on aura de perfection.

« 2. Pour faire la volonté de Dieu, il faut que l'homme en toutes choses méprise de faire sa volonté; plus il mourra ainsi, plus il vivra pour Dieu; plus il se purgera de l'amour-propre, de l'affection de soi, plus il sera riche de l'amour de Dieu. Et pour accomplir la volonté de Dieu, il faut que l'homme l'aime; la mesure de l'amour sera l'accomplissement de la volonté de Dieu.

« 3. Pour aimer Dieu, il faut d'abord que l'homme isole sa volonté et la purifie de tout amour et affection terrestres et charnels, qu'il n'aime que Dieu et que, s'il aime quelque autre chose, ce soit pour Dieu et non autrement.

« 4. Le plus haut point de perfection, c'est qu'il dirige toutes ses pensées, paroles et œuvres à l'honneur et à la gloire de Dieu. Il doit travailler

1. Fernández, p. 41-43.

avec un désir souverain à rendre sa volonté conforme en tout à celle de Dieu et si unie à elle que non seulement elle n'aime pas le mal, mais pas même le bien que Dieu ne veut pas; et que en toute adversité temporelle ou spirituelle il ait soin que la paix de son âme ne soit point troublée, voulant ce que Dieu veut, ce qu'il lui donne et envoie de sa main.

« 5. Pour vouloir ce que Dieu veut, il faut renoncer avec une grande constance à sa propre volonté; car c'est en renonçant qu'on fait la volonté de Dieu, qu'on exécute ce qui lui plaît souverainement et qu'on a le Créateur avec soi.

« 6. La perfection n'est point pour le religieux d'avoir le corps enfermé entre des murailles, mais d'avoir l'âme enveloppée de vertus.

« 7. Pour bien profiter, il faut se taire devant les injures, les reproches, les mauvais traitements, qu'on les mérite ou non, ne faisant point de retour sur soi-même; et quand on vous défie, se laisser vaincre en silence.

« 8. S'il veut profiter bien, que le religieux garde sa langue; qu'il ne perde pas à parler ce qu'il a gagné à se taire; parce que cette garde produit en l'âme de grands biens. Qu'il veille à ce que dans toutes ses paroles, il y ait quiétude, paix, vérité, édification du prochain; qu'il parle peu, en peu de mots, et que sa conversation soit substantielle et toute des choses de Dieu.

« 9. S'il veut profiter beaucoup et bien parler,

qu'il parle de Dieu, vivant seul avec lui bien humblement.

« 10. Que, se soumettant pour Dieu à toute créature, il ne se propose dans tout ce que lui commandera l'obéissance à une autre personne, même qui ne soit pas son supérieur, rien autre que de dire : oui, à tout, acceptant tout, faisant tout, selon son pouvoir, avec grande paix. Et s'il n'accomplit pas ce qu'on lui aura demandé, il répondra : Je n'ai pas pu ; car tout le reste ne convient pas ; et qu'ensuite il demeure en silence, ne répondant rien, rien, rien à tout ce qu'on lui dira ; qu'il se taise, qu'il se taise, qu'il se taise. Qu'il ne réponde pas un mot : là-dedans est cachée une grande perfection, une grande sainteté, un grand profit ; c'est ainsi que l'homme se vainc lui-même, ne retournant point sur soi, mais pour l'amour de Dieu acceptant tout, pourvu que ce ne soit point contraire à Dieu ou à l'obéissance. »

Il lui disait encore : « Un religieux qui veut avancer dans la vertu doit s'appliquer à se bien connaître ; quand on se connaît, on se méprise ; quand on s'ignore, on prend de l'orgueil et de la superbe. Il doit converser peu avec les hommes et beaucoup avec Dieu. S'il parle, qu'il dise toujours du bien des autres et, autant que possible, du mal de lui-même. Il doit être comme Melchisedech, sans père, sans mère, sans parents ; car tout en les ayant, il se doit considérer comme ne les ayant pas ; Dieu seul doit régner en son cœur. En tous les hommes il doit



voir Dieu et honorer en eux son image ; mais il doit prier d'une manière spéciale pour ceux qui l'ont personnellement offensé et leur faire d'autant plus de bien qu'il en a reçu plus de mal. Le véritable religieux, avant de commencer ses actions, doit les diriger à la plus grande gloire de Dieu ; en les faisant, il doit les unir à celles de Jésus-Christ pour qu'elles soient plus agréables à sa divine Majesté ; et en les terminant, il doit les offrir pour le bien de son âme et pour le profit de ses proches. Qu'il ait toujours Dieu présent au fond de son cœur ; qu'il s'y forme une sorte de retrait où il lui demande sans cesse la grâce de ne l'offenser pas ; qu'il ne fasse ni ne dise rien sans l'avoir consulté. Il ne doit jamais sortir de sa chambre sans se proposer une fin bonne ni sans avoir demandé à N.-S. la grâce de ne rien faire qui lui puisse déplaire. En revenant, qu'il examine s'il entre tel qu'il est sorti. Il ne doit faire usage de ses sens que pour les choses nécessaires ou pour celles qui touchent au service du Seigneur. Il ne doit jamais regarder les choses par curiosité ni écouter des nouvelles ou des récits inutiles qui distraient son esprit de Dieu. Qu'il considère les louanges comme des outrages, pensant combien il est petit aux yeux de Dieu ; qu'il aime le mépris au regard de celui que Jésus-Christ a souffert ; qu'il s'humilie dans les insultes et qu'il réfléchisse qu'il mérite plus encore pour ses péchés. Qu'il médite fréquemment les dernières fins de l'homme et spécialement la mort ; qu'il s'anime ainsi à travailler

et à souffrir; qu'il considère que bientôt il n'aura plus le temps de méditer. Dans ses méditations, qu'il considère les vertus propres de son état; qu'il se représente attentivement les difficultés les plus grandes qu'il rencontre à l'acquisition de chacune d'elles et qu'il ne cesse de faire tous ses efforts jusqu'à ce qu'il se détermine à les surmonter toutes énergiquement pour Dieu. Qu'il lui souvienne fréquemment de la Passion de Notre-Seigneur, qu'il entre dans le détail des multiples et douloureuses souffrances qu'il a supportées; qu'il lui en rende sans cesse les grâces les plus senties; qu'il lui demande une partie de sa croix et la porte joyeusement pour son amour. Qu'il évite soigneusement les occasions dans lesquelles il est déjà tombé ou qui lui offrent quelque péril de chute. Qu'il détache son cœur de toutes les créatures pour le donner entièrement à Dieu et pour augmenter en son esprit le feu de l'amour divin, faisant tous les jours de nombreux actes de charité. Qu'il ait une tendre dévotion pour la Vierge très sainte; qu'il aime cette Mère et la serve de tout cœur; qu'il visite plusieurs fois chaque jour quelque'une de ses images; qu'il récite, sans s'en dispenser jamais, le rosaire et le petit office; qu'il ne perde pas une occasion de lui donner par de petits services une preuve de son amour; mais surtout qu'il médite ses vertus et n'omette aucun effort pour les imiter. Qu'il honore les images des saints, se remémore les vertus qui les ont distingués, considère la brièveté de leurs travaux et la

durée de leur récompense. Qu'il dorme peu et veille beaucoup; tout le temps consacré au sommeil est pris à la vie et aux mérites de chacun. Qu'il étudie avec diligence ce qu'il a besoin de savoir et qu'il évite toute espèce d'étude curieuse et superflue. Enfin qu'il cherche Dieu en tout et partout et il le trouvera toujours à ses côtés. »

Ces citations sont un peu longues; mais elles permettront de juger de la part prépondérante prise par Alphonse Rodriguez dans la formation religieuse du P. Claver; toute la vie de ce dernier est un effort perpétuel pour mettre sa vie en accord avec ces principes<sup>1</sup>. Ces enseignements semblent

1. L'on nous a conservé aussi les maximes qu'à Majorque même le jeune religieux s'était tracées comme règles de sa conduite: elles sont un écho des enseignements de son maître:

« 1. Le salut et la perfection de l'homme consistent à faire la volonté de Dieu, à laquelle nous devons nous conformer en toutes choses et à tous les moments de notre vie. L'homme sera parfait en proportion de ce qu'il accomplira la volonté de Dieu.

« 2. Pour faire la volonté de Dieu, il faut que l'homme méprise la sienne propre. Plus il mourra à soi-même, plus il vivra dans le Seigneur. Pour obtenir ce double avantage, il faut aimer Dieu. Plus il purifiera son cœur de l'amour-propre, plus il aimera Dieu.

« 3. Pour aimer Dieu comme il faut, il est nécessaire de chasser du cœur toute affection terrestre; il est nécessaire de l'aimer lui seul, et de ne rien aimer d'autre que pour lui.

« 4. Que l'homme dirige toutes ses pensées, ses paroles et ses actions exclusivement à la gloire de Dieu; qu'il travaille sans relâche à conformer sa volonté à celle du Seigneur, de telle façon qu'il ne désire pas le mal, ni même le bien que

bien simples; et l'on remarquera que le saint portier, si austère pour lui-même, si rude pour son corps, ne paraît pas demander à son disciple la même rigueur corporelle; c'est que la mortification corporelle par elle-même n'est que peu de chose; elle peut et doit varier selon les individus, les tempéraments, les conditions; pratiquée sans discrétion, elle peut être plus dangereuse que profitable; elle ne doit venir que comme un instrument et une servante de la mortification intérieure; au lieu que celle-ci ne connaît guère de limites; et c'est à elle

Dieu ne veut pas. Qu'il ne perde jamais la paix de l'esprit, pour grande que soit l'épreuve à laquelle Dieu juge convenable de le soumettre.

« 5. Pour tirer profit de tout ce qui lui arrive au cours de la vie, l'homme doit se taire au milieu des corrections, des injures et des mauvais traitements qu'il subit, injustement ou non. Si l'on veut disputer avec lui, qu'il fasse consister sa vertu dans le silence.

« 6. Pour faire de grands progrès dans la vertu, qu'il ait grand soin de mettre un frein tout particulièrement à sa langue; et que dans ses paroles brillent toujours la paix, la vérité et l'édification du prochain. Qu'il enferme beaucoup de choses en peu de paroles et que pour bien parler, il parle toujours de Dieu et avec Dieu.

« 7. Qu'il n'ait rien plus à cœur que l'obéissance, qui que ce soit qui lui commande, se soumettant pour Dieu à toutes les créatures et faisant son possible avec une grande tranquillité d'esprit. S'il ne peut faire tout ce qu'on lui ordonne et qu'on lui en demande raison, qu'il se borne à dire simplement qu'il ne l'a pas pu, et que, à tout ce qu'on lui dira de plus, il ne réponde rien, absolument rien. Quelque réprimande qu'on lui fasse, qu'il se taise, qu'il l'accepte pour Dieu, pourvu qu'il n'y ait rien là contre Dieu et contre l'obéissance. Voilà savoir se vaincre soi-même. »

que tendent précisément toutes les instructions d'Alphonse Rodriguez.

La sainteté à laquelle était destiné Pierre Claver, la gloire qui devait être sa récompense, n'échappaient pas à l'œil de son maître, illuminé des clartés divines; un jour qu'il était en oraison, son ange lui aurait fait voir dans le ciel un trône resplendissant et lui aurait déclaré qu'il était réservé à son disciple à la suite d'un apostolat fécond dans les Indes occidentales.

Un champ immense s'offrait là-bas au zèle des missionnaires : à la suite des *conquistadores* qui allaient conquérir des trésors et des domaines, prêtres et religieux se lançaient à la conquête des âmes. Les ordres anciens : franciscains, dominicains, augustins, carmes, mercédaires, s'étaient résolument mis à la tâche; les Jésuites, à peine institués, s'y étaient adonnés avec leur zèle dévorant; les exploits d'un saint François Xavier dans les Indes orientales et au Japon avaient rempli le monde d'étonnement et de respect, son exemple était un stimulant puissant pour ses frères en religion qui travaillaient partout à l'évangélisation des infidèles : au Mexique, au Pérou, au Brésil, dans le Nouveau royaume de Grenade, les Jésuites multipliaient les couvents et renouvelaient leurs appels à l'Espagne pour augmenter le nombre des ouvriers. Comment Rodriguez, si pénétré de l'esprit de saint Ignace, si plein de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, n'aurait-il pas travaillé à



ce recrutement ? plus d'un des religieux qui passaient par la maison de Majorque dut sa vocation à ses conseils ardents : tel le P. Jérôme de Morante, massacré en 1616 dans la Nouvelle Espagne, tel Diègue Saure qui partit pour les Philippines; tel aussi le P. Claver.

« Les âmes des Indes, lui disait Rodriguez en l'excitant à y aller, ont une valeur infinie, puisqu'elles valent le sang de Jésus, au lieu que les richesses des Indes ne valent rien, car quels soucis dans leur recherche, quelles craintes dans leur transport, quels risques dans leur possession!... O frère de mon âme! Quel champ s'offre là-bas à la ferveur! Si le zèle de la maison de Dieu vous dévore les entrailles, allez, allez aux Indes recouvrer tant d'âmes qui s'y perdent! Dieu vous réserve là-bas un grand trésor. » Un jour que le P. de Arcayna lui montrait Claver dans la compagnie de Jean de Humanes, Rodriguez lui dit que tous deux iraient aux Indes et y gagneraient à Dieu bien des âmes. Tant il était sûr de la vocation de ces deux disciples<sup>1</sup>!

La flamme qui l'animait ne pouvait manquer en effet de se communiquer à un disciple aussi ardent que Pierre Claver : il écrivit au provincial pour solliciter la mission des Indes. Le provincial, réservant sa décision, lui signifia qu'il lui fallait, avant

1. Le P. de Humanes fut un des évangélistes du Paraguay, où les missions de la Compagnie devaient jouer un si grand rôle social.

tout, aller faire sa théologie à Barcelone. C'est vers la fin de 1602 que le jeune religieux quitta Majorque et le saint ami qu'il ne devait plus revoir ici-bas ; mais il emportait avec lui ses précieux enseignements qu'il devait méditer et mettre en pratique toute sa vie.

A Barcelone, il eut pour maître le P. Antoine Agustin qu'il devait plus tard retrouver à Bogotá. Un de ses confrères, alors son condisciple, le P. Gaspar de Garrigas, témoigna plus tard des vertus dont le jeune étudiant fit preuve pendant ces mois de théologie : humble, dévot, obéissant, « il se faisait aimable à tous ; jamais je ne l'entendis se plaindre de personne <sup>1</sup> ».

Aussi, quand au bout de moins de deux ans, sans attendre qu'il eût terminé sa théologie, le P. Joseph de Villegas, provincial, lui annonça (13 janvier 1610) que, faisant droit à sa demande, il l'envoyait aux Indes avec le P. Alphonse Méjia, procureur général du Pérou, il avait déjà une réputation de sainteté. Le P. Joseph de Alitran<sup>2</sup>, qui fut plus tard recteur du collège de Carthagène et de celui de Mompox, faisait son noviciat à Tarragone, quand Pierre Claver y passa, venant de Barcelone et allant à Séville rejoindre le P. Méjia ; il témoigna au procès de Carthagène de ce renom de sainteté public et universel. Pierre donna dans ce voyage même une

1. Lettre du 16 août 1656, citée par Fernández, p. 72-74.

2. C'est le nom que lui donne Fernández ; ailleurs, il est appelé de Aleystar ou Aleytron.

nouvelle preuve de son observance rigoureuse de la règle de saint Ignace, en se refusant à faire un détour d'une lieue pour aller à Verdu prendre congé de ses parents; ceux-ci en exprimèrent leur chagrin au P. de Alitran et au P. Dominique del Prado.

A Séville, le P. Méjia avait décidé que les religieux minorés qui devaient s'embarquer avec lui seraient ordonnés sous-diacres; l'humilité de Pierre Claver s'effaroucha d'une faveur dont il ne s'estimait pas digne et cette humilité s'exprimait avec tant de sincérité et tant de force que le supérieur dut s'avouer vaincu et renonça à lui faire violence.

En avril 1610, le bateau qui emportait vers leur destination le petit groupe de missionnaires mit enfin à la voile.

C'est à Carthagène que Pierre Claver prit contact avec ce sol d'Amérique où l'appelait la volonté de Dieu. Fondée en 1533 par Pierre de Heredia, érigée en évêché dès 1534, Carthagène des Indes, comme on l'appelait pour la distinguer de la vieille cité espagnole, avait dû à sa situation exceptionnelle, à sa baie l'une des plus grandes et des plus belles du nouveau continent et qui, bien protégée contre tout vent, offrait aux vaisseaux l'abri le plus sûr, de devenir rapidement le port le plus trafiquant de l'Amérique méridionale, le marché somptueux des immenses richesses que l'Espagne tirait de l'Amérique, le point où confluaient tout l'or que les représentants du gouvernement envoyaient à la mère

patrie. Tous les vaisseaux venant du Pérou, du Mexique, de l'Équateur, du Chili, des Antilles, de la péninsule ibérique, des côtes africaines y faisaient escale; et c'est là que les négriers déversaient leurs cargaisons de noirs à destination de toutes les colonies espagnoles d'Amérique. Comme tant d'autres cités du Nouveau Monde, Carthagène était rapidement devenue plus peuplée et plus riche que bien des capitales espagnoles; et la population flottante qu'y amenait ce grand concours de bateaux lui donnait une intensité de vie et de mouvement extraordinaire.

L'établissement d'un collège de Jésuites y était donc tout à fait justifié. C'est le 25 octobre 1603 que l'autorisation royale avait été donnée. Malgré le concours du pieux évêque dominicain Jean de Ladrada et du gouverneur don Jérôme Zueso Casasola, les débuts du collège furent fort humbles : les PP. François Perlin et Fernand Núñez, qui s'y établirent d'abord, n'avaient pas un sou vaillant; un marchand portugais<sup>1</sup>, ancien élève des Jésuites, leur céda une maison; l'évêque se mit à quêter pour eux. Le premier recteur fut le P. Diègue de Torres; les trois premières années, le collège dut se passer de frère coadjuteur; et quand Claver débarqua à Carthagène, il n'y avait guère que deux ans que ces fonctions étaient occupées par François de Boba-

1. Le Portugal était alors, comme on sait, sous la domination espagnole.

dilla<sup>1</sup>, qui mourut en odeur de sainteté, rongé des vers.

Mais Carthagène n'était pas le lieu auquel était destiné actuellement le P. Claver; avant de se livrer à l'apostolat, il lui fallait achever sa théologie, et à cet effet on l'envoya à Santa Fé de Bogotá, centre des études philosophiques et théologiques de la province. Ce n'était pas alors une petite affaire que le voyage de Carthagène à Bogotá; il se faisait par eau en remontant le cours du rio Magdalena jusqu'à Honda sur des canots appelés *champans*; le voyage était d'autant plus lent que la chaleur étouffante obligeait les matelots ou *bogas* à se reposer au milieu du jour; les 22 lieues qui séparent Honda de Santa Fé se faisaient par de mauvaises routes, et le parcours total ne s'achevait guère qu'en quatre ou cinq mois.

Nous avons dit déjà que les fondements du collège avaient été jetés en 1602; le premier recteur, le P. Martin Funès, n'y arriva qu'en 1604. Le général de la Compagnie y envoya comme premiers maîtres les PP. François de Lugo, Antoine Angel et Laurent Larrazaga; le programme des études ne comportait d'abord que la grammaire, les humanités et la rhétorique; en 1608 on ouvrit un cours de philosophie; mais la province manquait de sujets pour l'enseignement de la théologie. En

1. Né en 1583, à Grenade, il était fils de François de Moya et de Michelle Garces. Le nom de Bobadilla qui lui fut donné était celui d'un second mari de sa mère.



attendant, on assigna au jeune religieux des besognes dont on charge ordinairement les frères coadjuteurs; Bogotá n'en était guère mieux pourvu que Carthagène. L'humilité de Pierre Claver se trouva fort à l'aise dans ces humbles offices, qu'il avait vus exercés avec une si éminente sainteté par son maître Alphonse Rodriguez. Il s'y serait volontiers confiné; et quand enfin arrivèrent d'Europe des professeurs de théologie (1612), il demanda même à demeurer frère coadjuteur. Le provincial Gonsalve de Lyra ne l'entendait pas ainsi; et Pierre dut reprendre ses cours de théologie avec le même maître qui avait commencé sa formation à Barcelone. Élève et maître s'entendirent fort bien; le premier prit le second pour confesseur jusqu'à sa mort en odeur de sainteté, le 18 février 1635, à Carthagène, où il fut le quatrième recteur du collège.

En 1615, Claver passa ses examens de théologie avec succès; on l'envoya à Tunja, à 25 lieues N. E. de Santa Fé, où la Compagnie avait établi un noviciat, pour aider au recrutement de la province qui, en 1616, n'avait encore que cent sujets; l'on comptait sur Pierre Claver pour servir de modèle aux novices; il s'en acquitta pendant quelques mois à l'édification de tous, puis fut envoyé à Carthagène, où il devait suppléer le P. Alphonse Sandoval dans le ministère des nègres (novembre 1615). Le 21 décembre, l'évêque dominicain de Carthagène, Pierre de la Vega, lui conférait le sous-diaconat, et deux mois après (23 février 1616) le diaconat.

Le 19 mars, il recevait l'onction sacerdotale; il fut le premier prêtre de la Compagnie à célébrer sa première messe à Carthagène; il la dit dans l'église du collège, dans la chapelle de Notre-Dame du Miracle, et depuis il conserva pour cette chapelle une dévotion toute particulière.

Le collège où il allait passer sa vie n'était pas celui qu'il avait vu en débarquant à Carthagène; un bâtiment élevé près de ce dernier et dont les fenêtres plongeaient sur l'intérieur avait obligé les Pères de chercher ailleurs une retraite plus sûre. Mais la nouvelle habitation était si exigüe que, pendant un temps; il dut y avoir deux occupants par cellule; l'église était fort humide et parfois pleine de boue et il régnait encore dans la maison une pauvreté extrême. Par ailleurs, les conditions climatiques de Carthagène étaient tout autres que celles de Santa Fé; ici c'était un printemps perpétuel; à Carthagène, c'étaient huit mois de chaleur sèche et étouffante; la multitude incroyable des mouches et des moustiques y était une incommodité perpétuelle; les fièvres et les épidémies n'y étaient pas rares; et, si l'un des derniers biographes du P. Claver, l'abbé Brioschi, qui a exercé son ministère apostolique à Carthagène, a peut-être raison de dire que l'on a exagéré l'insalubrité du climat et que la mortalité effrayante dont on a parlé est une fable<sup>1</sup>, il n'en reste pas moins vrai

1. Brioschi, p. 66.

que les conditions de la vie y étaient assez pénibles pour que le P. Claver ait pu dire que, comme exercice de patience, le seul fait de vivre à Carthagène était une preuve suffisante de constance<sup>1</sup>. Cette constance et cette patience, le jeune religieux devait les pratiquer à un degré héroïque.

Jusqu'à son ordination, son office avait été d'accompagner le P. Fernand Nuñez, qui était alors la pierre angulaire de la maison. Depuis, il eut charge surtout de s'occuper des nègres.

C'est même spécialement pour cet objet que le provincial, le P. Manuel de Arceo, l'avait appelé à Carthagène. Il devait suppléer le P. Alphonse Sandoval, qui avait fondé l'œuvre et que d'autres besoins de la Compagnie appelaient alors au Pérou. Il semblerait même, à lire quelques biographes de saint Pierre Claver, qu'il fut désormais seul à s'en occuper. Il n'en est rien; la mission au Pérou de Sandoval ne fut que temporaire. Il revint bientôt à Carthagène, et il y exerça les fonctions de recteur du collège; il fut aussi quelque temps procureur général de la province. Mais il ne cessa de s'occuper du ministère des nègres<sup>2</sup>. Les Lettres annuelles

1. Cassani, p. 343.

2. Cassani, dans la notice qu'il a donnée sur ce saint religieux, raconte qu'après qu'il eut commencé dans ses moments de loisir à s'occuper des nègres, il tomba gravement malade, et que son supérieur, le P. François Perlin, eut une vision dans laquelle saint Ignace aurait promis de lui rendre la santé pour lui permettre de s'appliquer à ce ministère des noirs. Né le 7 décembre 1576, Sandoval mourut le 25 dé-

pour 1638-1643 le désignent formellement comme l'un des deux Pères qui y étaient employés régulièrement<sup>1</sup>. Mais il laissa le gros du travail, la catéchisation des nègres des *armazones* et de Carthagène, au P. Claver et s'occupa lui-même principalement des missions à l'intérieur, dans les *trapiches*, comme on appelait les grands domaines de culture<sup>2</sup>. Et dans l'ouvrage dont nous allons bientôt parler, il désigne le P. Claver en parlant du « Père qui s'en occupe<sup>3</sup> ». Le P. Claver s'y donna de tout son cœur et avec tout son zèle et, dans l'espérance sans doute de n'être pas distrait de ces fonctions, il exprima de bonne heure (1618) au général le désir de n'être pas appelé à faire son troisième an et les grands vœux; c'était un moyen de n'être jamais élevé aux charges de la Compagnie. Le P. Vitelleschi, dans sa réponse du 7 juin 1619, loua son humilité et rendit hommage à ses travaux faits seulement pour la gloire de Dieu, mais lui recommanda de s'abandonner à la direction de ses supérieurs et de se mettre dans un état d'indiffé-

cembre 1652, après être resté trois ans au lit d'une maladie putride, qui engendrait des vers dans ses plaies.

1. Elles ne le désignent pas nommément, mais elles parlent de son ouvrage.

2. Les Lettres annuelles déjà citées spécifient d'ailleurs qu'en cas de besoin tous les Pères du collège donnaient à l'œuvre leur concours. Le collège à ce moment comptait ordinairement dix Pères et quatorze coadjuteurs. (*Letras anuas*, p. 78.)

3. Fol. 285 v°.

rence pour tout le reste<sup>1</sup>. Et, de fait, il fut admis en avril 1622 à faire la profession solennelle des quatre vœux. Il y ajouta, avec la permission de ses supérieurs, un vœu spécial qu'il mit par écrit et qu'il signa : *Petrus Claver, Aethiopum semper servus*. « Désireux, disait-il, d'employer utilement les jours de vie qu'il Vous plaira de m'accorder encore, oh ! mon Dieu ! je Vous promets, je Vous jure de me vouer au service des esclaves, sans omettre jamais aucun effort pour leur procurer la guérison de leurs infirmités morales et le soulagement de leurs maux physiques. » Et depuis lors, il ne manqua pas d'ajouter à sa messe quotidienne une oraison pour la conversion des nègres.

C'est le moment peut-être d'esquisser en quelques traits la physionomie du saint. Il était de stature moyenne, de visage maigre et allongé, le front large, le nez effilé, les yeux grands, le regard mélancolique, les sourcils épais, la barbe noire et assez fournie ; la bouche était grande, avec la lèvre inférieure un peu tombante ; son teint, naturellement olivâtre, jaunit un peu à la suite de ses austerités, comme l'habitude de regarder à terre le conduisit à courber légèrement la taille.

1. Astráin, t. V, p. 482-483.





### III

#### L'APOSTOLAT DES NÈGRES.

Le rôle de Carthagène dans la traite des nègres donnait au ministère des noirs une urgence et une importance de plus en plus considérables.

On sait que les abus qui, aux premiers temps de la conquête, s'étaient glissés dans les relations entre les conquérants et les Indiens, l'esclavage plus ou moins déguisé que l'on avait voulu imposer à ces malheureux, les travaux trop considérables pour leurs forces dont on les accablait, avaient, à la suite de protestations éloquentes, comme celles de Las Cases, ému les souverains catholiques. Des mesures énergiques avaient été prises pour mettre un terme à ces violences; il y a un nombre prodigieux de cédulas royales en faveur des Indiens<sup>1</sup>; on les traitait en hommes libres et sur un pied d'égalité avec les Espagnols; des collèges étaient fondés pour eux; « les fils de chefs frayaient avec les nobles Espagnols; c'est

1. Groot, p. 228.

un devoir de justice de rendre hommage aux idées qui sur ce point dirigèrent la conduite des monarques d'Espagne. Mais pour les travaux des champs et plus encore pour les travaux des mines, il fallait trouver des ouvriers vigoureux afin de remplacer cette main d'œuvre indigène qui se dérobait. C'est alors que l'on songea à introduire les nègres dans les colonies; Barthélemy de Las Cases lui-même approuva d'abord ce projet; il se reprit plus tard, et des juristes chrétiens, comme le P. Avendaño, de la Compagnie de Jésus, comme Barthélemy de Albornoz, s'élevèrent contre ces mesures, déclarant l'esclavage des races noires aussi illicite que celui des autres races; mais, hélas! leur voix se perdit dans le vide et l'importation des nègres se fit plus activement que jamais. Ce commerce fut régularisé administrativement par Charles V, qui concéda des privilèges, des licences ou des *asientos* (sortes de contrats), avec ou sans monopole. Les *asientos* fixaient ordinairement à 3.500 ou 4.500 le nombre des nègres à introduire annuellement dans les Indes; en réalité, ce chiffre était dépassé de beaucoup, d'autant plus qu'il se joignait aux importations régulières des importations clandestines et frauduleuses. M. Georges Scelle<sup>1</sup> parle de « une vingtaine de mille nègres chaque année »; le P. Cassani<sup>2</sup> cite des années où

1. *La traite négrière aux Indes de Castille* (Paris, Larose et Tenin, 1906, in-8°), t. I, p. 707.

2. P. 344.

l'on débarqua 13.000 nègres d'un coup et Fernández <sup>1</sup> indique l'année 1633 comme ayant vu Carthagène recevoir en une fois quatorze navires chargés de 800 à 900 esclaves chacun. Cette multiplication effrayante du nombre des esclaves suffirait à condamner l'esclavage nègre, même si l'on acceptait les arguments des juristes et des théologiens qui s'efforcent d'en légitimer le principe. Comme il fallait s'y attendre, en effet, les Las Cases, les Avendaño, les Albornoz ne manquèrent pas de contradicteurs. Le P. Alphonse de Sandoval, le maître et l'initiateur de P. Claver dans l'apostolat des nègres, qui dépensa lui-même sa vie à leur service avec un zèle et un amour infatigables, a résumé ces arguments dans un ouvrage auquel nous aurons à faire plus d'un emprunt <sup>2</sup>.

1. P. 105.

2. *Naturaleza, policia sagrada i profana, costumbres i ritos, disciplina i catechismo evangelico de todos Etiopes*. Sevilla, Francisco de Lira, impressor, 1627, in-4°. Quand l'auteur acheva la rédaction de l'ouvrage, il était encore recteur du couvent de Carthagène; la première en date des approbations est de son successeur, le P. Antonio Agustin (1<sup>er</sup> octobre 1623). La licence du provincial Florian de Ayerbe est du 1<sup>er</sup> avril 1624; le privilège royal du 3 février 1625; les dernières approbations de Jean de Mendieta, vicaire général de Madrid, et du mercédaire François Roil des 11 et 12 janvier 1627. Vingt ans plus tard, Sandoval donna une nouvelle édition, très remaniée, de cet ouvrage, dont à ma connaissance, il n'a paru que le t. I, sous le titre : *Tomo primero de instauranda Aethiopum salute, Historia de Aethiopia, naturaleza, etc.* Madrid, Alonso de Paredes, 1647, in-ol. Ce remaniement, d'ailleurs, bien que publié en 1647,

La première raison <sup>1</sup> qui justifierait l'esclavage, c'est la guerre : il est permis de tuer les vaincus, à plus forte raison de les réduire en esclavage ; mais une restriction s'impose : il faut que la guerre soit juste ; or des négriers espagnols confessent à Sandoval leurs scrupules, avouent qu'il y aurait moins de guerres en Afrique, si les nègres ne savaient pas que les Espagnols sont toujours prêts à acheter des esclaves. La seconde raison qui légitime l'esclavage, c'est la punition du crime. Partout, même dans les pays civilisés, le criminel est privé de sa liberté et condamné aux travaux forcés. Enfin, et l'on est surpris d'une pareille assertion, le père, en cas d'extrême nécessité, a le droit de vendre ses enfants. Seulement, le P. Sandoval reconnaît que les causes injustes de servitude s'entremêlent tellement aux causes justes, qu'elles rendent bien difficile d'établir en tout cas la légitimité de l'esclavage.

Le bon religieux ne pouvait s'empêcher d'avoir des scrupules que tous ses confrères ne partageaient pas : le P. Louis Brandão, par exemple, recteur du collège de San Pablo de Loanda, lui écrivait le 21 août 1611, de ne pas se tourmenter

aurait dû paraître en 1637, date de l'approbation de l'évêque de Carthagène Luis de Ronquillo ; Sandoval dut y travailler encore dans la suite, car les approbations s'échelonnent de 1641 au 6 décembre 1644, date de celle que lui donna le nouvel évêque de Carthagène, Christophe de Lazarragua. La dédicace de Sandoval est du 1<sup>er</sup> août 1642.

1. Édition de 1647, p. 80 et suiv.

sur ce point; que les évêques de San Tomé, du Cap Vert et de Loanda, hommes doctes et pieux, n'avaient jamais dirigé contre la traite le moindre blâme; que, depuis quarante ans que les jésuites étaient dans le pays, jamais ils n'avaient mis en doute la légitimité de l'opération; qu'ils achetaient sans aucun scrupule les esclaves dont ils avaient besoin; et que, si quelques nègres étaient injustement condamnés à l'esclavage, ce ne pouvait être qu'un petit nombre et que cela n'avait guère d'importance. Le P. Sandoval, qui rapporte cette consultation <sup>1</sup>, ne peut s'empêcher de faire des réserves. Ce qui lui semble en tout cas illégitime <sup>2</sup>, c'est l'esclavage imposé par les infidèles, les Mahométans en particulier, aux chrétiens; et il proclame pour ceux-ci le droit de fuir, s'ils en trouvent le moyen. Et cependant ne nous rapporte-t-il pas lui-même le témoignage d'une « personne de qualité », ancien esclave en Algérie, qui déclarait avoir observé que les Mores châtiaient moins leurs esclaves dans une année que les chrétiens les leurs en une semaine <sup>3</sup>?

De la cruauté des colons espagnols envers les nègres le P. Sandoval nous raconte en témoin oculaire des traits lamentables. Il plaint le sort des

1. *Ibid.*, p. 100. — Cassani déclare encore au XVIII<sup>e</sup> siècle les nègres indispensables pour les travaux des mines et pour ceux des cultures.

2. P. 92.

3. Édition de 1627, fol. 135<sup>ro</sup>.

nègres d'être tombés dans l'esclavage d'hommes qui agissent envers eux « comme des bêtes fauves plus que comme des hommes<sup>1</sup> » ; en assistant au supplice de ces malheureux, la peau tellement déchirée par les coups qu'elle n'était qu'une plaie, où les vers se mettaient, ce spectacle lui arrachait les larmes des yeux ; et cette brutalité féroce s'exerçait non pas pour des fautes graves, mais pour la moindre peccadille. Plus encore qu'à cette brutalité des traitements corporels, les nègres étaient sensibles au langage méprisant et dégradant que trop souvent leurs maîtres employaient en leur parlant : chien, brute, cheval, tels étaient, entre beaucoup d'autres semblables, les termes usuels<sup>2</sup>. Ce n'est pas tout. Sandoval ajoute que l'on faisait travailler ces malheureux tous les jours, même les dimanches et fêtes, souvent jusque dans la nuit, sans se soucier de les vêtir, et en leur fournissant une alimentation si réduite qu'on peut à peine, dit-il, lui donner le nom de repas ; et quand par hasard on les laisse chômer les jours de fête, on se rattrape en ne leur donnant rien à manger.

La législation espagnole, qui avait tant fait pour les Indiens, ne négligea pas, — il n'est que juste de le reconnaître — de s'occuper des malheureux noirs<sup>3</sup> : dès 1526, une loi interdisait le transfert

1. *Ibid.*, fol. 134 v<sup>o</sup>.

2. *Ibid.*, fol. 135 r<sup>o</sup> et v<sup>o</sup>.

3. Voir, entre autres, sur ce point l'*Historia de España* de Rafaël Altamira y Crevea, t. II, p. 242 et suiv.



en Amérique des nègres, dits *ladinos*, c'est-à-dire importés en Portugal et en Andalousie par les conquêtes portugaises; en 1540 une autre loi avait interdit — et c'est une nouvelle preuve de la barbarie des maîtres espagnols, — la mutilation que l'on pratiquait sur les organes génitaux des nègres, en cas de rébellion. Mais ni les mesures royales ni même les ordonnances ecclésiastiques ne purent triompher de l'état des mœurs; si, même dans le traitement des Indiens, considérés cependant comme hommes libres, des abus se glissaient, comment ne se seraient-ils pas multipliés vis-à-vis des malheureux esclaves, que trop souvent les Espagnols regardaient comme de simples animaux? leur égoïsme trouva son compte à se le persuader et à les traiter en conséquence; les maîtres n'avaient point de scrupule d'obliger leurs négresses esclaves à vendre leur chasteté; ils ne s'opposaient que trop fréquemment aux unions régulières des esclaves; ils n'hésitaient pas, quand ils les voyaient malades, à les chasser pour qu'ils allassent se faire soigner ailleurs, mais ils ne manquaient pas de remettre la main sur eux s'ils guérissaient; s'ils les voyaient vieux et usés, ils leur donnaient la liberté, mais sans y joindre aucune ressource; c'était un simple moyen de s'en débarrasser; et trop souvent aussi, quand ils mouraient, ils abandonnaient le soin de leur sépulture aux parents, aux amis qu'ils pouvaient avoir, pis encore, à la charité publique. Mais, par dessus tout, ils s'opposaient, dans la mesure où ils le pou-

vaient à ce qu'on leur donnât une instruction religieuse qui devait les relever; ils redoutaient d'en tirer moins de profit matériel et c'est pour cela qu'ils les proclamaient des brutes incapables de recevoir aucun enseignement religieux.

Et sans doute l'intelligence de ces malheureux était-elle assez peu ouverte aux choses de l'esprit; leur âme un peu fruste était lente à comprendre les enseignements de la foi, quelque simples qu'ils fussent; même catéchisés, baptisés, pratiquant la religion et en suivant les exercices, ils ne donnaient que trop de preuves de leur grossièreté; le P. Sandoval en allègue plus d'un exemple; il nous raconte par exemple que, lorsqu'ils viennent se confesser, les noirs souvent disent pour chaque péché dont ils s'accusent qu'ils l'ont commis trois fois. Mais cette grossièreté est-elle invincible? est-elle un obstacle insurmontable à l'évangélisation des nègres? Non, répond le P. Sandoval : la seule conclusion à en tirer, c'est la stricte obligation pour les pasteurs et ministres de l'Évangile qui s'en occupent de consacrer plus de temps et de patience à leur catéchisation<sup>1</sup>; et il ajoute<sup>2</sup> que les nègres, après quelque commerce avec les Espagnols, ne se trouvent pas moins entendus qu'eux aux choses de la dévotion; il parle d'un nègre de Quito au Pérou, affranchi par son maître Diègue de Calderon, et qui s'était mis en qualité de donné chez les PP. Franciscains,

1. *Ibid.*, fol. 241 v<sup>o</sup>.

2. *Ibid.*, fol. 242 r<sup>o</sup>.

édifiant tout le monde par sa sainteté et la signalant par ses miracles.

Mais quel exercice de vertus exigeait le ministère auprès de ces misérables si difficiles à instruire, si aigris, si méprisés, si maltraités, si peu propres souvent et si mal odorants ! quelle charité il y fallait, quelle humilité, quelle abnégation de soi-même, quel mépris de la vaine gloire et même, comme le remarque encore Sandoval, quelle inébranlable volonté de ne se préoccuper point des résultats à obtenir et de s'en remettre uniquement à Dieu<sup>1</sup> !

C'est l'honneur de la Compagnie de Jésus d'avoir voulu remédier à cette misère matérielle et morale et d'avoir organisé dans la Nouvelle Grenade cet apostolat sans se laisser rebuter par aucun obstacle. Le P. Sandoval en fut le premier ouvrier.

Il avait commencé par aller à la recherche des nègres dans les plantations et dans les districts miniers où ils étaient dispersés ; il s'aperçut vite que c'était à Carthagène même et dès leur débarquement qu'il fallait s'occuper d'eux, qu'il fallait les prendre et leur inculquer les éléments de catéchisme nécessaires pour permettre de les baptiser en toute sécurité. Beaucoup, il est vrai, passaient pour avoir été baptisés avant leur embarquement en Afrique ; l'expérience de Sandoval et bien vite celle de Claver, acquise dans des interrogatoires qu'ils firent subir à nombre de nègres dont quel-

3. *Ibid.*, fol. 233.

ques-uns pratiquaient la religion depuis de longues années, assistaient aux offices, se confessaient et communiaient<sup>1</sup>, leur fit acquérir la conviction que trop souvent ces prétendus baptêmes étaient nuls. L'archevêque de Séville Pierre de Castro y Quiñones, recommandant au pape le procureur de la province de la Nouvelle Grenade, le P. Jean Alphonse de Santander, pouvait écrire en 1617 que « presque tous les nègres qui viennent de Guinée n'ont pas été baptisés selon les rites et validement<sup>2</sup> ». Le P. Agustin, le maître de théologie du P. Claver, dans l'approbation que, comme recteur du collège de Carthagène, il donna en 1623 au livre du P. Sandoval, traite de « sacrilège » cette parodie de baptême administré en Afrique à ces malheureux. Deux ou trois exemples de la façon dont on agissait suffiront à prouver cette assertion.

Tel prêtre, ayant à baptiser des nègres, leur demande comment ils s'appellent et, s'ils donnent des noms chrétiens, suppose et leur dit qu'ils sont baptisés<sup>3</sup>. Le curé de Cacheo en Guinée, quand on lui amenait des nègres à baptiser, trouvait suffisant de les faire agenouiller et de leur verser l'eau sur la

1. Voir notamment *Letras anuas*, 1638-1643, p. 125; et p. 130 où l'on cite le cas d'une négresse, qui avait près de cent ans quand on reconnut l'invalidité de son baptême.

2. Sandoval, édition de 1627, fol. 174. — L'expérience du P. Sandoval lui fit connaître que sur 200 nègres soi-disant chrétiens, il n'y en avait guère que douze à quatorze dont le baptême fut valide. (Astráin, t. IV, p. 599.)

3. Sandoval, édition de 1627, fol. 238 v<sup>o</sup>.

tête sans leur rien dire que la formule sacramentelle<sup>1</sup>. A Loanda, le prêtre se contentait de ranger en file les nègres, soit dans l'église, soit sur une place, la veille de leur embarquement, sans leur avoir enseigné un mot de catéchisme, sans leur avoir même donné la moindre notion de Dieu; il passait dans les rangs donnant à chacun un nom écrit sur un morceau de papier, puis il repassait une seconde fois jetant à chacun du sel dans la bouche; et enfin, dans une troisième tournée, il les aspergeait d'eau avec un goupillon; et c'était tout<sup>2</sup>. Parfois (le fait est affirmé notamment pour Cacheo), on baptisait solennellement, selon tous les rites, deux enfants, un garçon et une fille, et l'on se contentait pour tous les autres nègres d'un simulacre sommaire de baptême<sup>3</sup>.

Et quelle valeur pouvait avoir ce sacrement que les nègres recevaient le plus souvent sans même savoir de quoi il s'agissait? Amenés au baptême ordinairement sans aucune instruction préalable, ils prenaient l'eau baptismale, les uns comme une invention des blancs pour les tuer; d'autres pour je ne sais quoi d'analogue à la marque; d'autres pensaient qu'on voulait leur laver la tête; d'autres que c'était pour les rafraîchir à cause de l'extrême chaleur; d'autres enfin que cette eau était un préservatif contre les maladies<sup>4</sup>.

1. *Ibid.*, fol. 248 v<sup>o</sup>.

2. *Ibid.*, fol. 243 v<sup>o</sup>.

3. *Ibid.*, fol. 244-245.

4. *Ibid.*, fol. 255 r<sup>o</sup>.

Cette œuvre éminemment apostolique de l'administration ou de la régularisation du baptême des nègres, ni Sandoval ni Claver ne purent l'exercer sans éprouver des contradictions. Émus du grand nombre de ces baptêmes, des prêtres séculiers les poursuivirent devant les tribunaux ecclésiastiques, sous prétexte que les réguliers ne peuvent administrer le baptême, qui est de la juridiction des curés; il fallut donc demander à l'évêque de nommer des curés ou des prébendés pour accompagner les jésuites et baptiser les noirs; mais les prêtres séculiers se lassèrent bien vite d'une besogne aussi fatigante et ils s'empressèrent de demander et d'obtenir que l'autorité donnât aux religieux tous les pouvoirs nécessaires.

Besogne fatigante et rebutante par les difficultés qu'elle rencontrait, par le travail même matériel qu'elle exigeait, par l'exercice constant d'une charité que rien ne pût décourager.

C'est dans les bateaux même qui les amenaient qu'il fallait aller chercher les nègres si l'on voulait être sûr de n'en point laisser échapper. Il n'en manquait hélas! que trop à l'appel; les naufrages étaient fréquents<sup>1</sup> et trop fréquentes aussi les morts provoquées par les déplorables conditions dans lesquelles le voyage s'accomplissait pour ces malheureux. Aussi ne laissait-on pas débarquer les

1. Sandoval, édition de 1627, fol. 196, parle de 800 nègres noyés d'un seul coup.



vaisseaux avant qu'une visite des médecins eût contrôlé l'état sanitaire de l'équipage et de sa cargaison. Cela demandait quelques jours que le P. Claver mettait à profit pour commencer à bord la visite des nègres. Le P. Sandoval, qui en avait eu l'initiative avant lui<sup>1</sup>, lui racontait que primitivement l'annonce de l'arrivée d'un vaisseau négrier lui donnait « une sueur froide et mortelle, au souvenir des fatigues inexplicables et des travaux indicibles soufferts dans les occasions antérieures<sup>2</sup> ». On ne dit pas que Claver ait éprouvé les mêmes transes; jamais au contraire il ne se trouvait prévenu assez tôt de l'arrivée des bateaux; on le savait dans Carthagène et l'on savait aussi que le premier à lui en porter la nouvelle recevait une récompense, généralement un cilice, une discipline ou la promesse d'une messe; aussi c'était à qui guetterait l'arrivée des bateaux pour courir l'annoncer au collège des jésuites et les plus grands personnages n'étaient pas les moins empressés, tels François Murga, chevalier de l'ordre de S. Jacques, qui fut gouverneur de la ville.

Aussitôt averti, le P. Claver s'en allait en hâte vers le quai des Bananiers, ou de la Trésorerie, lieu ordinaire de débarquement des bateaux, portant au bras gauche une sacoche, dans laquelle

1. Sandoval, édition de 1627, fol. 231, donne comme « un avis très important » d'aller chercher les nègres sur les bateaux qui les amènent.

2. *Letras anuas*, citées, p. 129.

il mettait le manuel, les cierges, l'huile sainte et les objets nécessaires pour administrer les sacrements de baptême et d'extrême-onction<sup>1</sup> ; il y mettait aussi — ou il faisait porter par les esclaves interprètes qui l'accompagnaient — du vin, de l'eau-de-vie, du tabac, des limons, des oranges, des bananes, et d'autres douceurs : le bon religieux n'ignorait pas combien ces petits soulagements donnés au corps agissent sur l'esprit et sur l'âme ; il avait coutume de dire que « la main doit précéder le cœur » ; grâces à Dieu, parmi les Espagnols aisés ou riches de l'opulente Carthagène, beaucoup se montraient généreux et se faisaient un plaisir, comme un devoir, de faciliter par leurs aumônes l'exercice de cette charité. Quelques-uns l'accompagnaient même jusqu'au bateau, comme ce François Nuñez de Quiero, qui fut chevalier de Calatrava, et qui témoigna au procès de Carthagène des choses qu'il avait vues.

A peine arrivé au port, le Père prenait une barque et se faisait conduire au bateau nouvellement arrivé. La première difficulté était d'obtenir la permission de pénétrer jusqu'aux nègres des capitaines négriers, d'abord assez mal disposés, mais que la charité des Pères ne tarda pas à remplir d'admiration et qui en vinrent à un degré tel d'estime et de confiance pour les religieux du collège qu'ils venaient les consulter, leur confier leurs scrupules, qu'ils leur faisaient de larges aumônes, notamment pour

1. Parfois il portait aussi l'huile sainte au cou dans une fiole de verre enfermée dans un étui d'argent.

leur faciliter l'achat d'interprètes<sup>1</sup>. C'est qu'en effet pour s'aboucher avec les nègres, l'emploi d'interprètes était de toute nécessité; il y avait parfois sur un seul bateau des nègres de vingt, trente, quarante nations différentes et qui n'entendaient pas toujours le langage les uns des autres; le P. Claver apprit bien la langue Angola (les Angolas étaient les esclaves les plus nombreux, les plus recherchés, parce qu'ils étaient les plus doux, les plus dociles); mais il n'avait ni le temps ni peut-être la capacité d'en apprendre beaucoup d'autres; force donc était de recourir aux interprètes. Selon le conseil et l'exemple de Sandoval<sup>2</sup>, Claver avait un cahier avec les noms et les adresses des nègres pouvant servir d'interprètes pour tel ou tel idiome; mais ces nègres, il fallait obtenir que leurs maîtres les laissassent venir; et ce n'était pas facile; les maîtres considéraient que c'était une journée ou du moins quelques heures de perdues pour le travail; on avait beau leur exposer la grandeur et l'utilité de l'œuvre pour laquelle on sollicitait ce concours, ce n'était pas suffisant pour leur faire perdre de vue leurs intérêts matériels et l'on était bien heureux quand ils consentaient à prêter leurs esclaves, moyennant le paiement de leur journée de travail. Dépense de temps, dépense d'argent : le remède était d'avoir des interprètes attirés, attachés au collège; c'est

1. *Letras anuas*, p. 132.

2. Édition de 1627, fol. 234 et s.

Claver qui en eut l'idée, il la soumit au général, le P. Vitelleschi, qui l'approuva et la prit à cœur; en 1628, le collège avait 8 ou 9 interprètes, et Vitelleschi écrivait au provincial (2 février 1628) pour interdire de vendre, d'échanger ou de retirer au P. Claver ces auxiliaires indispensables<sup>1</sup>. En 1642, il y en avait 18<sup>2</sup>; plusieurs connaissaient trois ou quatre idiomes, quelques-uns jusqu'à huit; un même en savait onze et on l'avait surnommé Calepin<sup>3</sup>. C'est là une preuve, s'il en était besoin, que, comme le fait observer Sandoval, ces noirs n'étaient pas de simples brutes, selon l'opinion trop fréquente des Espagnols, mais que leur intelligence était assez développée. Hazañero, dans le passage des *Lettres annuelles* que nous venons de citer, témoigne qu'ils avaient l'esprit bien éveillé sur les choses de la foi, qu'ils possédaient bien les vérités de la religion et que la connaissance qu'ils avaient aussi des erreurs et des superstitions des nègres en faisait de précieux auxiliaires des missionnaires. Nous connaissons, notamment par le procès ordinaire de Carthagène qui se déroula de 1657 à 1660, quelques-uns de ces humbles amis du saint<sup>4</sup> : André Sacabuche, de

1. Astrain, t. V, p. 485.

2. *Letras anuas*, p. 126.

3. Ambroise Calepin est l'auteur d'un célèbre dictionnaire polyglotte qui comprend précisément la traduction du latin en 11 langues.

4. Ces esclaves étaient généralement désignés simplement par le nom reçu au baptême, auquel on ajoutait leur ethnique. Quelques-uns avaient un surnom.

l'Angola, au service de Claver depuis 1624; François Iolofo (le Yolofo), qui, outre le yolofo, connaissait le mandingue et le bourbé-yolofo et qui servit le Père pendant 24 ans; Diègue Folupo (le Feloup); Ignace Angola, entré à dix ans chez les Jésuites, pour lesquels il avait été acheté en Afrique même en 1628<sup>1</sup> avec un autre esclave Alphonse Angola; Ignace Soso (le Sousou), le plus ancien des interprètes achetés par le Père; Joseph Monzolo, qui parlait le monsol et le congolais; Emmanuel Viafara ou Biafara, surnommé Moreno; Dominique Folupo; Joachim Halu (le Oualo).

Entassés dans les cales comme un bétail, et comme un bétail sans grande valeur<sup>2</sup>, « nus comme leur mère les engendra », selon l'expression du frère Gonzalez, sacristain du collège des Jésuites, mal nourris, sans propriété, sans hygiène, dans une promiscuité lamentable qui mêlait non seulement les âges et les sexes, mais les malades et jusqu'aux mourants ou aux morts avec les êtres sains, comment leur aspect et leur odeur n'auraient-ils pas rebuté bien des bonnes volontés? Quand les épidémies se déclaraient, elles faisaient naturellement

1. Celui-ci avait été baptisé en Afrique, mais le P. Claver lui avait appris les oraisons et les mystères de la foi et l'avait fait confirmer à la cathédrale.

2. Le peu de soin pris par les capitaines négriers de leur cargaison humaine étonne, même quand on se rappelle qu'un esclave acheté quatre ou cinq pesos en Afrique se revendait en Amérique deux à trois cents douros, c'est-à-dire avec un bénéfice considérable.

des ravages terribles ; ce fut le cas en 1628 pour un bateau désolé par la petite vérole ; et quand le consul François Caballero se mit à la recherche d'un prêtre pour assister les mourants, la plupart hésitaient à s'exposer ainsi ; Pierre Claver accourut, et il resta des heures au milieu des malades, à genoux auprès de chacun de ceux qu'il confessait, sans se soucier ni de l'odeur pestilentielle, ni du danger de contagion.

Aussi bien, dans les cas ordinaires, venait-il vers les malheureux noirs sans paraître apercevoir ni sentir ce qu'ils offraient de répugnant pour la vue ou pour l'odorat, le visage souriant et aimable, les bras ouverts, et il les embrassait, les caressait comme s'ils eussent été de sa famille, s'informant de leur pays, de leurs nécessités, soignant les malades, les frictionnant au besoin avec des liqueurs odoriférantes, les aidant à manger, s'enquérant de ceux qui étaient baptisés ou non, baptisant les enfants nés pendant le voyage. Il les consolait aussi et les réconfortait du mieux qu'il pouvait : les pauvres nègres apportaient d'Afrique les convictions les plus saugrenues sur le traitement qui les attendait ; beaucoup étaient persuadés qu'on les amenait pour les tuer, les manger peut-être, ou tirer de leur corps de l'huile et de la graisse et employer leur sang à teindre les bannières des bateaux ; quelques-uns, pour échapper à ce sort, se jetaient à l'eau, d'autres voulaient se laisser mourir de faim et ce n'était pas une mince affaire pour le P. Claver de les détromper



et de les amener par ses caresses à s'alimenter enfin.

La charité, l'affection fraternelle qu'il leur témoignait, la compassion et la sollicitude qu'il montrait pour leurs souffrances et pour leurs ennuis ramenait chez ces malheureux une lueur de joie et d'espérance, et touchait les cœurs de tous ceux qui assistaient à ce spectacle : les amis qui avaient accompagné les religieux, les capitaines et l'équipage du bateau, les nègres par dessus tout : Joseph Monzolo racontait au procès apostolique de Carthagène, qu'arrivant sur un bateau avec les autres nègres, il fut de suite séduit et conquis par cette exquise bonté du P. Claver et que c'est pour cela qu'il le supplia de le faire acheter comme interprète par le collègue afin de demeurer auprès de lui.

Quand, plus tard, son âge et ses infirmités ne permirent plus à Claver d'aller aux bateaux et que d'ailleurs ses supérieurs le lui eurent interdit, il envoyait à sa place ses chers interprètes dans l'âme desquels il avait su faire passer quelque chose de cette charité qui embrasait la sienne; et il voulait du moins assister en personne au débarquement; il veillait particulièrement à ce que l'on prît soin des malades et il les faisait porter aux négrieres où on les entreposait jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé acquéreur.

Ces négrieres (on en cite rue Sainte-Claire et rue Saint-Dominique, mais il y en avait jusqu'à vingt-quatre) étaient de misérables bâtisses dont les

quatre murs dénudés n'avaient d'ouverture pour laisser passer le jour et la lumière que la porte et une fenêtre, deux au plus, avec une toiture mal construite et en guise de plancher la terre humide; les capitaines de vaisseaux, qui en étaient les propriétaires, y entassaient les esclaves dans la même promiscuité que sur leurs bâtimens : enfans et vieillards, hommes et femmes, malades et bien portans s'y trouvaient réunis par centaines et si à l'étroit que parfois ils ne trouvaient même point l'espace où coucher.

Les négrieres n'étaient d'ailleurs pas les seuls refuges des nègres entrés récemment à Carthagène; nous avons déjà dit qu'à côté des nègres importés régulièrement et déclarés, beaucoup étaient introduits clandestinement par les matelots qui voulaient éviter de payer les droits à la trésorerie; ils les cachaient dans leurs habitations et les vendaient secrètement. Comment Pierre Claver n'aurait-il pas cherché à les atteindre, eux aussi, pour leur inculquer les principes de la foi? Il trouvait pour cela de précieux auxiliaires dans ses interprètes, qui se chargeaient de faire des enquêtes dans les lieux où habitaient les marins et d'amener au saint jésuite les noirs qu'ils pouvaient découvrir; c'étaient d'excellens rabatteurs.

Comme toujours, la charité du P. Claver s'exerçait d'abord vis-à-vis des malades; les plus gravement atteints se trouvaient dans des espèces d'infirmes; parfois même, dans des cas excep-

tionnels, un malade était complètement isolé, comme cette négresse dont nous parlent les *Lettres annuelles* de 1638-1643<sup>1</sup>, dont la joue était ravagée par un anthrax charbonneux, et que le P. Claver vint soigner et catéchiser avec une charité inlassable, avec un tel oubli de soi-même qu'il ne put échapper à la contagion et qu'il dut garder le lit quelques jours.

Quand il en avait fini avec les malades, c'était le tour des bien portants; il réunissait ceux qu'il devait catéchiser dans une pièce ou plus ordinairement dans la cour de la maison. Il dressait en bonne place un tableau représentant le Christ crucifié, au pied de la croix un vase où tombait le sang de ses plaies sacrées, et d'où un jésuite agenouillé puisait le liquide qui lui servait à baptiser un noir, aussi agenouillé; de l'autre côté de la croix, empereurs, rois, pontifes, cardinaux adoraient à genoux le divin crucifié; au-dessous de cette toile peinte, il établissait un autel; puis il installait les nègres d'un côté, les négresses de l'autre, aussi commodément que possible, sur des nattes ou sur des planches; il ne manquait pas d'étendre à terre son propre manteau pour y mettre un malade ou un infirme; il faisait asseoir les interprètes qui devaient répéter ses instructions dans les différents langages de ses catéchumènes sur des chaises hautes, et lui-même se contentait le plus souvent

de quelque jarre vide <sup>1</sup>, et c'est de cette humble chaire improvisée qu'il donnait à ses disciples les notions nécessaires de catéchisme, avec un zèle, une ferveur, une charité qui frappaient tous ceux qui le voyaient. Il suivait dans ses enseignements les instructions qu'avait dressées l'archevêque de Séville, le pieux Pierre Vaca de Castro y Quiñones <sup>2</sup> : il commençait par exposer le mystère de la Trinité; il parlait de l'Incarnation, de la Mort et de la Passion de N.-S., de sa Résurrection, de la Résurrection de la chair.

Il mettait dans ses instructions une patience, une clarté, une simplicité, ne reculant pas devant les moyens mnémoniques les plus simples pour atteindre l'entendement souvent obtus de son auditoire ; c'est

1. Plus d'une fois des Espagnols, remarquant la chose, s'indignaient contre les interprètes ; mais le saint les reprenait doucement, disant que dans un tel exercice les interprètes étaient les ouvriers principaux et avaient droit ainsi aux meilleures places.

2. Né en 1534, c'est en 1609 que, à son corps défendant, il fut nommé archevêque de Séville. Il le resta jusqu'à sa mort en 1623. Cardinal de la sainte Eglise romaine, il avait le titre de patriarche des Indes. Séville était, comme on sait, le seul entrepôt en Espagne à cette époque pour le commerce des Indes. Le grand nombre de nègres qui, se trouvaient en Andalousie avait rendu nécessaires ces instructions de l'archevêque à son clergé pour leur catéchisation. Je ne sais si elles ont été publiées. M. Escudero y Perosso, dans sa *Tipografia hispalense* (Madrid, 1894, in-4°), n'en parle pas ; M. J. A. Morgado, dans l'ouvrage, fort médiocre d'ailleurs, qu'il a consacré à l'épiscopat sévillan (*Prelados sevillanos*, Séville, 1899-1904, in-8°) n'y fait pas allusion.

ainsi que pour leur donner une idée de la Trinité, il faisait trois plis à son mouchoir, faisant observer que ces trois plis n'empêchent pas le mouchoir d'être une seule pièce; il ajoutait d'ailleurs que, s'ils ne comprenaient pas comment on pouvait aborder à la terre des Blancs, à travers une mer si vaste sans routes ni sentiers tracés, de même ne pouvaient-ils comprendre les mystères de la foi, mais qu'ils devaient néanmoins les croire. Mille petites industries lui servaient à fixer et à retenir leur attention; s'il voulait leur apprendre cette petite prière : « Jésus-Christ, fils de Dieu, tu es mon Père et ma Mère, je t'aime beaucoup », il désignait le pouce de sa main gauche en prononçant *Jésus*, l'index en disant *Christ*, le medius aux mots de *fils de Dieu*, l'annulaire pour : *tu es mon Père et ma Mère*, et enfin le petit doigt à ces dernières paroles : *je t'aime beaucoup*; les interprètes répétaient gestes et paroles et les nègres à leur suite en faisaient autant. De même, quand il leur disait qu'ils devaient se dépouiller du paganisme et des vices comme le serpent se dépouille de sa peau, il faisait le geste de tirer ses mains du front à la ceinture puis le long des bras et des autres membres de son corps, comme si en effet il se dépouillait de quelque chose et les nègres naturellement l'imitaient.

Pour faire entrer dans ces esprits, simples comme ceux des enfants, les prières et les définitions essentielles, il fallait les répéter et les faire répéter; pour frapper ces imaginations, il fallait leur représenter

les choses vivement, et c'est à cela que servait, outre le grand tableau dont nous avons parlé, un livre d'images que le Père avait en sa possession et qui représentait les divers points de la vie de Notre-Seigneur, les peines de l'Enfer, les délices de la gloire céleste ; ce livre, sorte de catéchisme en images, joue un grand rôle dans la vie du P. Claver : il s'en servait avec ses pénitents ; il le montrait non seulement aux nègres qu'il instruisait, mais à ceux qu'il confessait et aux jeunes Espagnols qui s'adressaient à lui<sup>1</sup>, et longtemps les feuillets usés de ce livre furent gardés comme une relique dans la Compagnie. Ces séances, qui duraient quatre heures et souvent jusqu'à six<sup>2</sup>, au milieu d'une atmosphère chargée des relents de ces corps malpropres, malades et malodorants, auraient rebuté une charité moins active et moins soutenue de la grâce que celle du P. Claver. Mais lui s'en acquittait sans dégoût ; il y mettait une ardeur extraordinaire, il s'enflammait à parler de Dieu, de l'Espérance, de la Charité ; son visage se transfigurait et devenait comme un volcan, a dit un de ses compagnons habituels, le Fr. Gonzalez.

Une fois les catéchumènes suffisamment instruits des vérités principales de la religion et en état de

1. Le P. Michel de Ugarte, franciscain, qui avait neuf ans quand Claver commença son ministère à Carthagène, a raconté, entre plusieurs autres, l'impression que produisaient sur lui les images expliquées par le saint religieux.

2. Sandoval, éd. de 1627, fol. 240 v<sup>o</sup>.



comprendre ce qu'est le baptême, il s'agissait de leur administrer ce premier sacrement. Les noirs étaient réunis par groupe de dix ; comme ils avaient la tête presque toujours sale<sup>1</sup>, le P. Claver prenait soin qu'elle fût lavée soigneusement. Il les faisait avancer un par un au pied de l'autel ; le catéchumène s'agenouillait, les mains posées sur la poitrine d'un autre nègre, et le Père, en prononçant la formule sacramentelle, lui jetait l'eau sur la tête, en lui rappelant que cette eau le purifiait de tous les péchés qu'il avait commis jusqu'alors. C'étaient les interprètes qui servaient ordinairement de parrains aux catéchumènes. Chaque nègre baptisé recevait au cou une médaille de plomb ou de cuivre, portant au droit le nom de Jésus et au revers celui de Marie, avec trois clous. Ces médailles permettaient de reconnaître à première vue qu'un nègre avait été baptisé ; et les pauvres noirs tenaient beaucoup à ce petit ornement. Le P. Sandoval a raconté<sup>2</sup> l'histoire d'un nègre dont on différait depuis trois jours le baptême, ne trouvant pas d'interprète qui le pût bien comprendre et bien lui expliquer le catéchisme, et qui demanda le sacrement avec instance, disant qu'il ne pouvait dormir en voyant ses compagnons heureux de « cette jolie chose qu'on leur a mis au cou et que moi je

1. Cette saleté était proverbiale en Espagne où l'on disait : « laver la tête à un nègre » pour signifier : « perdre son temps ».

2. Ed. de 1627, fol. 241.

n'ai pas reçue ». Il relate aussi<sup>1</sup> l'histoire d'un autre nègre, dans lequel le P. Claver, un jour, crut reconnaître l'un de ses catéchumènes, bien qu'il n'eût pas sa médaille, et qui, sur sa question, lui montra en souriant une petite bourse de taffetas dans laquelle il conservait précieusement la médaille de son baptême, avec une sorte de chapelet. Les nègres n'étaient pas seuls à rechercher ces médailles : quand le P. Claver traversait les rues allant baptiser ses nègres, il y avait toujours à l'affût des bandes d'enfants qui essayaient d'attraper quelque médaille dans la corbeille où les portait l'un des interprètes.

Ce ministère du P. Claver fut prodigieusement fécond : lui-même estimait à trois cent mille le nombre des nègres qu'il avait régénérés dans l'eau baptismale ; le frère Gonzalez, à qui il avait donné ce chiffre, avoua que cette déclaration l'avait d'abord trouvé bien sceptique, d'autant qu'il ne lui apparaissait pas qu'il fût entré à Carthagène au cours de ces années un si grand nombre de nègres ; et c'était vrai, mais il oubliait qu'aux nègres importés, il fallait ajouter tous ceux de l'intérieur qui avaient passé par les mains du saint baptiseur. Et cependant le saint religieux n'était pas satisfait ; il songeait au nombre trop grand de noirs qui périssaient pendant la traversée sans avoir pu recevoir le sacrement du salut ; il aurait voulu être envoyé en

1. Fol. 282.

Afrique pour y évangéliser ses chers nègres ; il le demanda avec instance sans le pouvoir obtenir ; il n'obtint pas davantage d'être envoyé aux ports où les vaisseaux négriers faisaient escale avant d'arriver à Carthagène<sup>1</sup> ; ses supérieurs ne pouvaient se défaire d'un sujet si utile et d'une activité si féconde.

Et cependant le zèle dévorant du P. Claver, son dévouement à son apostolat se heurta parfois aux contradictions de ses propres confrères ; il s'en trouva qui lui reprochèrent de perdre son temps et de faire perdre celui des esclaves du couvent, de manifester une bonté, une faiblesse ridicules avec ces êtres dégoûtants qu'étaient les nègres ; il rencontra un recteur du collège qui lui interdit d'employer dans ses leçons de catéchisme des procédés puérils et qui lui paraissaient discréditer un enseignement aussi grave. Claver fit au supérieur d'humbles représentations, mais, comme une de ses maximes favorites était que « il n'y a rien dans la vie religieuse qui mène plus vite l'âme à la perfection que l'obéissance aux supérieurs », et que « si difficile, si périlleux, si pénible que soit l'ordre à exécuter », il le faut accomplir « avec une obéissance aveugle », il se soumit et essaya d'une autre méthode : l'insuccès fut tel que le supérieur dut l'inviter à reprendre les procédés qui lui

1. Cumana, Caracas, Maracaybo dans le Venezuela ; Santa Marta, dans la Nouvelle Grenade.

réussissaient jusqu'alors si bien. Ces contradictions d'ailleurs ne furent que passagères; et dans les *Lettres annuelles* que nous avons déjà citées, le P. Hazañero put proclamer<sup>1</sup>, sans crainte d'être démenti, que le ministère des nègres était « un des ministères qui contribuent le plus à la gloire et au service de Dieu, au bien et au profit d'âmes innombrables, à l'augmentation du crédit et du bon renom de la Compagnie ».

Le ministère des nègres ne se réduisait pas d'ailleurs à l'instruction et au baptême de ces malheureux; il fallait ensuite les suivre, s'occuper d'eux, soutenir, encourager, guider ceux qui demeuraient à Carthagène; veiller au sort de ceux qui s'éloignaient. Pour ces derniers, dès que le P. Claver apprenait qu'ils devaient partir, il les allait trouver, il les exhortait de son mieux, il leur disait de ne pas oublier de se confesser s'ils tombaient malades; il se rendait aussi auprès des maîtres qui les avaient achetés, leur recommandant avec instance de les bien traiter. Le jour du départ, il les accompagnait au port, les embrassait, les bénissait, les recommandait aux patrons des embarcations, chargeait les plus instruits de veiller sur les autres, leur distribuait quelques douceurs, mêlant toujours à ses instructions et à ses avis ces petits cadeaux qui font tant de plaisir aux humbles et aux déshérités et qui trouvent si vite le chemin de leur cœur. Et puis une

fois qu'ils avaient pris voile, il ne manquait pas d'aller prier pour eux à la chapelle du collège et il réservait toujours pour leur voyage et pour leurs besoins l'intention d'une de ses messes.

Son action était naturellement plus continue et plus durable sur les nègres résidant à Carthagène ou dans les environs immédiats. Il veillait sur leurs mœurs avec une sévérité qui allait jusqu'à l'austérité : s'il en apercevait jouant aux dés, aux cartes, ou à quelque autre jeu de hasard, il confisquait ces objets; s'il les voyait en train de danser au son de leurs tambours, il dispersait danseurs et danseuses à coups de discipline, s'emparait du tambour et le déposait chez un boutiquier voisin, qui ne devait le rendre que contre une légère aumône pour les pauvres malades de l'hôpital de Saint-Lazare<sup>1</sup>. Il y avait surtout une danse qui les tenait occupés toute la nuit et que le P. Claver poursuivait impitoyablement, parce qu'elle se rattachait à des usages superstitieux de leur pays; il agit auprès de la juridiction ecclésiastique pour la faire interdire, et il se préoccupa de faire fermer par les magistrats les maisons où ils se réunissaient plus ou moins clandestinement. Il eût volontiers fait de même vis-à-vis des Espagnols; mais là, il ne trouvait plus le

1. Le P. Sandoval semble avoir été moins rigide à cet égard que le P. Claver, car il raconte, à l'éloge des nègres de Guinée, que c'est d'eux que les Espagnols ont appris une danse célèbre, appelée « canario » (Ed. de 1647, p. 45); il dit aussi qu'il y a parmi eux beaucoup de bons musiciens.

même appui auprès des autorités, et il était réduit à user de la seule influence de sa parole.

Où l'on estimera peut-être que sa sévérité allait à l'exagération, c'est dans sa conduite vis-à-vis des nègres et des négresses qu'il surprenait en conversation particulière ; il les gourmandait vivement, et s'ils prétendaient s'excuser sur leur parenté, il ajoutait qu'ils devaient s'abstenir néanmoins, à cause du mauvais exemple qu'ils donnaient, ces liens de parenté n'étant pas notoires ; il lui arrivait de s'emparer du chapeau de l'homme pour l'obliger à le venir chercher au collège où il pouvait l'endocliner plus aisément. Aussi, bien souvent, nègres et négresses en défaut se sauvaient dès qu'ils l'apercevaient ; plus d'une fois les pauvres négresses qui vendaient les légumes au marché de la place de l'Herbe, s'enfuyaient, laissant là leurs paniers ; le P. Claver les prenait et les déposait chez un boutiquier de la place, toujours avec mission de ne rendre le panier que contre une aumône pour les pauvres de Saint-Lazare.

Ce qui explique cette sévérité du P. Claver, c'est que trop souvent les nègres se laissaient aller à l'inconduite ; la difficulté qu'ils éprouvaient, par suite de la mauvaise volonté trop fréquente de leurs maîtres, à contracter des unions régulières ne les portait que trop à chercher des plaisirs faciles. Aussi le P. Claver n'épargnait-il rien pour favoriser leurs mariages ; mais par là même il n'encourait que trop souvent l'indignation des maîtres qui voyaient dans



ces mariages une diminution de la valeur de leurs esclaves ; les dames surtout s'emportaient, n'épargnant pas au pauvre jésuite les injures ; et elles revêtaient leurs sentiments égoïstes des apparences du zèle, disant au P. Claver que, mariés, les noirs n'en continueraient pas moins leurs déportements ; mais lui leur fermait la bouche par cette simple réflexion que des fautes commises par les nègres avant leur mariage la responsabilité incombait aux maîtres qui ne les laissaient point s'établir ; tandis qu'ils étaient seuls responsables devant Dieu de celles qu'ils commettaient après.

La sévérité du P. Claver pour les nègres était compensée par la tendre sollicitude qu'il montrait pour tous leurs besoins. Ces négresses de la place de l'Herbe, qu'il traitait si sévèrement quand il soupçonnait leur chasteté, s'il leur arrivait de n'avoir pas vendu leurs marchandises aussi avantageusement que leurs maîtres l'espéraient, s'il leur manquait dans leurs comptes quelque chose, étaient bien sûres de ne pas recourir en vain au P. Claver ; il les consolait, leur donnait l'argent nécessaire ou, à tout le moins, il les accompagnait chez leurs maîtres et leur obtenait leur pardon. Ce rôle d'intercesseur, de médiateur, il le remplissait même dans les circonstances les plus difficiles : par exemple, quand un maître avait cru devoir jeter en prison un nègre récalcitrant ; l'action du saint religieux s'exerçait de deux façons : sur l'esclave pour le réconforter et en même temps pour le

corriger ; sur le maître pour l'incliner à l'indulgence, en se portant personnellement garant de la bonne conduite à l'avenir du révolté. Quand il ne parvenait pas à établir un accord, il suggérait au maître — généralement avec succès, — de vendre le noir en dehors du pays pour lui laisser la chance de trouver un patron avec lequel il s'entendrait mieux. Il agissait de la même façon à l'égard des esclaves fugitifs. S'il enseignait aux esclaves le respect et la docilité vis-à-vis de leurs maîtres, il savait aussi, avec une liberté tout évangélique, reprendre ceux-ci quand ils maltraitaient leurs esclaves.

Il n'était jamais à court de petits cadeaux à faire à ses chers esclaves : c'était du linge, des vêtements, du tabac, des produits alimentaires (riz, miel, dattes conservées au sucre, même du vin et de l'eau-de-vie), parfois quelque menue monnaie. Comme on peut croire, ce n'est pas avec ses ressources personnelles, ni avec celles du collège, toujours pauvre, qu'il pouvait faire ces distributions ; mais sa charité avait conquis bien des cœurs dans la ville de Carthagène et c'était à qui lui ferait des libéralités. Parmi les dames qui se faisaient honneur de lui faciliter ces aumônes, on cite Hiéronyme et Isabelle de Urbina, Catherine Pimienta, Marie de Cardenas. Diègue de Villegas trouvait, dans les fonctions d'exécuteur testamentaire qui lui étaient confiées par beaucoup de ses concitoyens, les moyens d'aider largement celui

quel'on s'accoutumait à nommer le saint Père Claver.

Comme il habita longtemps au collège au-dessus de la porterie, il était aisément là pour distribuer vêtements et repas aux pauvres qui venaient tous les jours mendier à la porte du couvent, foule mêlée d'Espagnols et de nègres et dans laquelle les galériens, souvent noirs, n'étaient pas les moins empressés. Ordinairement il dînait au réfectoire à la première table et aussitôt après il allait remplacer le portier dans sa loge pour lui permettre de dîner à son tour et de se reposer; et c'est alors qu'il distribuait les écuelles aux pauvres, il leur faisait réciter quelques prières, leur enseignait quelque mystère, et souvent c'est à genoux qu'il les servait; puis il lavait lui-même la vaisselle dont ils avaient fait usage, aidé parfois par de pieux laïques que son exemple entraînait. Sans doute en faisant cet humble métier songeait-il au saint portier de Majorque, dont les entretiens et les avis avaient si puissamment aidé à sa formation spirituelle.

A certaines solennités : aux fêtes principales de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de Notre-Dame, à celle de saint Ignace, notamment, c'étaient des repas de gala, auxquels il conviait ses chers nègres; la chose n'aurait pu se faire au collège; mais là encore les amis du P. Claver venaient à son secours : le capitaine André de Banquezel, le greffier du chapitre André Pacheco, le trésorier Pierre de Estrada, le familier du Saint Office Jean de Torres mettaient à sa disposition des pièces,

où les heureux noirs banquetaient à leur aise, pendant que les nègres du collège leur donnaient un concert musical.

Ces réjouissances, on le voit, se rattachaient à des fêtes religieuses : car Pierre Claver, s'il prenait soin du corps des nègres et de leurs intérêts matériels, s'il les choyait, s'il les caressait, s'il les enveloppait de l'atmosphère de sa chaude amitié, n'oubliait pas leur âme et les exigences de leur salut.

C'est surtout à l'époque de la sainte quarantaine qu'il multipliait pour eux les enseignements et les exercices religieux. Tous les dimanches de carême, il sortait du collège de la Compagnie avec quelques enfants des écoles <sup>1</sup>, tenant d'une main une croix et de l'autre une clochette, tandis que l'un des interprètes marchait en avant dressant un étendard rouge. Il parcourait les rues de la ville, agitant sa clochette et rassemblant autour de lui les nègres, qui se trouvaient oisifs tandis que leurs maîtres et maîtresses étaient dans les églises à suivre les stations de carême ; ils allaient en procession, chantant des prières dévotes, puis s'arrêtaient place de l'Herbe ; là, le Père leur posait

1. Le collège donnait l'enseignement, depuis les premiers rudiments jusqu'à la rhétorique, à la jeunesse non seulement de la ville mais des environs. Il y avait une congrégation de Notre-Dame, avec confession et communion mensuelle ; et les anciens, même entrés dans le sacerdoce, aimaient à s'y réunir. Ce fut une pépinière de prêtres et de religieux. — Il y avait aussi au Collège une congrégation pour les marchands auxquels on faisait une instruction tous les dimanches.

quelques questions de catéchisme, rectifiant leurs erreurs, complétant leurs connaissances, expliquant ce qu'ils comprenaient mal, distribuant des médailles ou des images pieuses à ceux qui répondaient bien; puis, juché sur une table ou un comptoir qui lui tenait lieu de chaire<sup>1</sup>, il leur faisait un sermon bien senti dans lequel la ferveur et la dévotion avaient plus de place que les raisonnements et les belles paroles; le feu qui l'animait ne lui permettait pas de rester assis; il se levait, il gesticulait, il montrait quelqu'un de ces tableaux qui par les yeux pénétraient jusqu'à l'imagination et au cœur de son auditoire : tableaux du paradis, du purgatoire, de l'enfer; dans ce dernier notamment, on voyait une dame luxueusement habillée tourmentée par un démon et le Père en tirait occasion de rappeler ses auditrices à la modestie et à la simplicité dans leurs vêtements. La passion avec laquelle il parlait agissait sur ses auditeurs, et bien souvent dans leur émotion ils en venaient à jeter des soupirs et jusqu'à des cris qui couvraient par instants la voix du prédicateur<sup>2</sup>. Le sermon terminé, l'on se remettait en marche toujours au son des cantiques et l'on se

1. D'autres Pères du collège allaient aussi faire ainsi des sermons en plein air; les *Lettres annuelles* nous en sont le garant.

2. Quand il était malade et ne pouvait prêcher, Claver recourait à l'un de ses confrères et notamment au P. François Majoral.

rendait à l'église du collège ; le P. Claver réunissait les nègres dans la chapelle de Notre-Dame du Miracle où il avait dit sa première messe et près de laquelle était son confessionnal ; il y avait fait exposer un tableau de Notre-Seigneur portant la croix, que lui prêtait à cet effet M<sup>me</sup> Sébastienne Zapada de Talavera ; il faisait encore une courte allocution et récitait, de concert avec ses auditeurs, l'acte de contrition, puis il écoutait les confessions de ceux qui désiraient mettre en règle leur conscience.

Cet envahissement de l'église du collège par les nègres n'était pas du goût des personnes de la haute société, hommes et femmes, qui y venaient faire leurs dévotions ; ils s'en prenaient au P. Claver et lui reprochaient d'empester l'église de l'odeur de ces nègres ; à quoi il répondait que les noirs étaient chrétiens comme eux et comme eux enfants de Dieu et par suite qu'ils avaient les mêmes droits qu'eux dans l'église de Dieu.

Tous les lundis, mercredis et vendredis de carême, d'autres cérémonies réunissaient les dévots dans l'église du collège, et les nègres n'étaient pas des derniers à y prendre part ; les fidèles se donnaient la discipline au chant du *Miserere*. Le P. Claver aimait à distribuer ces disciplines, souvent fabriquées de sa main<sup>1</sup> ; il assistait à ces exercices dans un coin de l'église, près de la porte,

1. Il faisait aussi lui-même et faisait faire par les interprètes des chapelets qu'il donnait libéralement aux nègres.



où il était en butte aux bousculades de la foule qui entraît et sortait.

Pendant tout le carême, il était à la disposition des nègres pour les confessions; pour mieux les exciter à la contrition, il pendait à son confessionnal l'image d'une âme damnée; il avait aussi de petites images de la Passion et des âmes du Purgatoire, qu'il montrait et souvent donnait à ses pénitents. Comme l'église n'avait d'autre sol que la terre humide, il faisait étendre près de son confessionnal des planches sur lesquelles nègres et négresses pouvaient attendre leur tour sans risquer d'attraper du mal par l'humidité; mais les pauvres noirs, peu habitués à la propreté, les salissaient bien vite et l'on ne pouvait laisser ces planches trois jours dans l'église sans procéder à un nettoyage.

Il confessait dès le matin, ne s'interrompait que pour dire sa messe et pour faire un rapide repas, reprenait son poste l'après-midi jusqu'au soir; et, bien souvent, il lui arrivait encore de réunir des nègres, de six heures à neuf heures, dans une salle basse, près de la porterie, pour leur faire quelques exhortations et les confesser; parfois même il passait toute la nuit du mercredi saint au jeudi saint à entendre les confessions; parfois aussi, il faisait coucher des nègres au collège pour pouvoir dès le matin être à leur disposition<sup>1</sup>. La matinée était d'ailleurs plus parti-

1. Les *Lettres annuelles* que nous avons citées souvent

culièrement réservée aux négresses, parce qu'elles avaient souvent affaire de bonne heure; quand elles désiraient faire aussitôt la communion et qu'il n'y avait pas de prêtre disponible, il quittait son confessionnal, allait chercher à la sacristie un surplis et une étole et il les communiait. Pendant la semaine sainte, il s'occupait plus particulièrement des malades, des infirmes, des vieillards; il s'était procuré des chaises à porteurs et les nègres du collège allaient chercher aux adresses que le Père leur donnait ces malheureux; après les avoir confessés, le saint religieux aidait à les installer près du maître autel, leur distribuait la sainte eucharistie, leur faisait servir une légère collation et les reconduisait à la porte, comme il eût fait de grands seigneurs.

Ces longues séances au confessionnal, où il avait souvent besoin d'un interprète, toujours installé par lui à la place d'honneur, étaient épuisantes pour le P. Claver; les jours où il restait jusqu'à neuf heures du soir à entendre les confessions, il en

nous apprennent que, pendant le temps du carême, les confrères du P. Claver étaient comme lui employés de l'aube au soir et souvent au delà, à la lueur des lumières, à entendre les confessions et que, comme lui, ils prenaient à peine le temps de manger (*Letras anuas*, p. 93). Mais ce qui rendait la tâche du P. Claver particulièrement pénible, c'était l'odeur de ses pénitents; malgré son héroïsme, dont on verra bientôt les preuves, il était obligé de faire verser quelques gouttes de vinaigre sur son mouchoir et de le respirer de temps à autre.

sortait dans un tel état que l'on devait le porter sur les épaules au réfectoire, pour lui faire prendre sa légère collation : un peu de pain trempé dans de l'eau et du vin et quelques bananes; sur la suggestion du frère Gonzalez, le frère Philippe Lomparte, procureur du collège, y ajouta quelquefois des conserves, mais sans que le Père voulût y toucher. Une fois, il se trouva mal au confessionnal; le P. Sandoval, qui était alors ministre du collège, lui fit de vives remontrances sur l'excès de ces mortifications.

En dehors même du carême, le P. Claver était toujours à la disposition des nègres pour les confessions; il avait prévenu le portier de laisser venir à sa cellule tout noir qui le demanderait, à quelque heure que ce fût. Les veilles des fêtes, il parcourait les rues de la ville et disait aux ouvriers noirs et aux autres pauvres artisans qu'il rencontrait : « Demain c'est un grand jour : balayez la maison » (c'est-à-dire confessez-vous), et le jour même de la fête il faisait racoler par les interprètes les nègres, les réunissait dans la chapelle de Notre-Dame du Miracle, leur disait la messe et leur adressait de ferventes allocutions.

S'il eût pu suivre complètement sa volonté, les nègres eussent été ses seuls pénitents; il essayait toujours de se dérober quand des Espagnols voulaient recourir à son ministère; il disait qu'il se devait tout aux nègres et qu'il y avait d'autres Pères plus compétents que lui pour entendre les

blancs ; un pauvre Espagnol que Pierre Claver avait connu à l'hôpital et qu'il continuait de secourir, Alphonse Nicolas, a raconté que, lorsque le Père le voyait entrer à l'église, il lui arrivait de quitter son confessionnal pour prêter aide à son infirmité et le conduire à la chapelle du Crucifix de l'inspiration à laquelle Nicolas était très dévot, mais qu'il refusait toujours de le confesser parce que, étant Espagnol, il pouvait trouver d'autres confesseurs. Mais plus Claver manifestait sa volonté de ne confesser que les gens de couleur, plus les dames notamment mettaient de ténacité à s'adresser à lui ; elles l'obtenaient parfois par l'intercession du frère Nicolas Gonzalez, bien que le Père ne cédât qu'à regret, disant qu'il n'avait point tête ni capacité pour confesser des dames de tant de poids et d'autorité et qu'il en avait la tête toute vidée <sup>1</sup>.

Mais les nègres formaient le gros de ses pénitents, et c'était une véritable armée qui suffisait amplement à l'occuper : nous savons par la déposition du frère Gonzalez qu'il ne distribuait pas moins de cinq mille billets de confession pendant

1. Il finit par avoir quelques pénitentes attitrées, qui d'ailleurs lui étaient toutes dévouées pour ses œuvres : Isabelle de Urbina, veuve du chevalier Hippolyte de Salazar ; Marie Anne Delgado y Peralta, femme du capitaine Diègue de Sabalsas ; Marie Delgado y Peralta, femme du capitaine André Banquezel de Loaysa ; Anne de Banquezel, femme du chevalier d'Alcantara Joseph de Alviso, etc. Mais il les faisait toujours passer après ses pénitentes noires,

le carême<sup>1</sup> et le bon sacristain, là encore, exprime son étonnement qu'il ait pu suffire à si lourde tâche; lourde en effet si l'on se rappelle ce que le P. Sandoval nous a dit des confessions des noirs, si l'on songe à la difficulté de bien comprendre ces gens au langage mal connu, à la difficulté aussi de les exciter vraiment à la contrition; c'était si dur parfois, qu'il fallait que le Père sortît du confessionnal, emmenât le pénitent jusque dans la chapelle de Notre-Dame des Miracles devant les images qu'il y faisait exposer; et là, à genoux avec lui, son crucifix dans la main gauche, il lui faisait dire et disait avec lui un acte de contrition, se frappant humblement la poitrine, et répétant, avec l'accent d'une conviction profonde : « Seigneur, je vous aime beaucoup. »

Et il savait si bien trouver le chemin de ces cœurs, il savait si bien faire pénétrer dans ces

et l'on a raconté que l'une d'entre elles, Hieronyme de Urbina, attendait parfois des heures entières, debout ou à genoux, jusqu'à ce que des négresses, la reconnaissant, lui fissent place.

1. Ces billets étaient nécessaires pour témoigner de l'accomplissement du devoir pascal. Ces billets, le P. Claver les faisait de sa propre main sur des morceaux d'enveloppes de lettres, sur des bouts de papier qu'il quêtait ou qu'il se procurait et préparait pour lui François Lopez Bueno, capitaine des prisons du Saint Office; il les faisait non seulement pour lui, mais pour les Pères du collège, pour le curé de la cathédrale, pour le curé de la paroisse du Saint-Esprit, leur facilitant la besogne : ils n'avaient plus qu'à écrire le nom du confesseur et celui du pénitent.

âmes un peu rudes la lumière de la foi et la chaleur de la charité, qu'il trouvait dans ces noirs des oreilles attentives et dociles quand il les exhortait dans la semaine sainte à prendre auprès du Christ souffrant des leçons d'humilité; quand il leur recommandait, en rentrant chez eux, de s'agenouiller devant leurs maîtres et leurs maîtresses, de leur embrasser les pieds, en leur pardonnant du fond du cœur les offenses qu'ils en avaient pu recevoir, et de se réconcilier aussi les uns avec les autres; pour parler ainsi et se faire écouter, il faut être un saint; et d'amener ses auditeurs à se conduire de la sorte, c'est la preuve du haut degré de vertu qu'avec la grâce de Dieu l'on a su leur inspirer. Et comment de tels procédés n'auraient-ils pas touché les maîtres, pour peu sensibles qu'ils fussent? Comment les relations entre maîtres et esclaves ne se seraient-elles pas imprégnées d'un plus grand esprit de paix et de charité mutuelle? Nous savons que, dans bien des maisons, nègres et négresses sont devenus comme des membres de la famille, aimés et respectés. Et cela, en très grande partie, a été l'œuvre du P. Claver.

C'était encore les gens de couleur qu'il avait en vue plus particulièrement en disant au collège la dernière messe<sup>1</sup> et en la retardant, surtout les jours de fête, le plus qu'il lui était possible; il fallait parfois que le père sacristain vînt le chercher au

1. La dernière messe devait être dite avant midi.



confessionnal pour lui enjoindre, de la part de ses supérieurs, de venir dire sa messe sans attendre davantage; il lui arrivait aussi de surveiller anxieusement à la porte de l'église s'il n'apercevait pas venir des retardataires; et il ne se rendait à la sacristie pour revêtir les ornements liturgiques qu'au dernier moment; il prolongeait sa messe le plus possible pour permettre encore à quelques personnes d'arriver, au risque de se faire blâmer par quelques confrères; il allait même demander au sacristain de le prévenir, les jours de foire, quand, après l'élévation, il entrait beaucoup de monde à l'église, parce qu'alors il réservait les ablutions et disait une seconde messe<sup>1</sup>.

Nous avons déjà dit que, tandis que Claver s'occupait surtout des nègres que l'on débarquait à Carthagène et de ceux qui vivaient dans la cité, le P. Sandoval rayonnait en missionnaire dans les contrées avoisinantes, portant les lumières de la foi, l'enseignement de la morale chrétienne et les consolations de la religion aux noirs employés aux travaux des champs ou des mines. Mais le P. Claver ne lui en laissait pas la charge exclusive.

Après Pâques, il se mettait en route, en compagnie de l'un des nègres du collège, et il parcourait les campagnes prêchant partout des missions<sup>2</sup>.

1. En vertu, sans doute, d'un indult spécial, le binage, comme on sait, étant interdit depuis le XI<sup>e</sup> siècle, sauf dans des cas exceptionnels.

2. Il lui fallait, dans ces circonstances, solliciter de l'or-

Le plus souvent, c'étaient les environs de Carthagène qui étaient le théâtre de ses prédications; et, là encore, il avait beaucoup à faire, notamment pour marier les nègres. Il restait dans un endroit une huitaine de jours; puis allait dans un autre. Parfois son zèle l'emmenait assez loin de Carthagène, comme lorsqu'il donna cette fameuse mission à trente lieues de la ville, sur les bords du Sinu, dans laquelle il gagna une fièvre, cause première de cette paralysie agitante dont il finit par mourir.

Ces missions étaient parfois dangereuses : c'est ainsi qu'en 1643 à Mompox, le P. Marc Gonzalez trouva une population déchirée par les partis et en lutte ouverte; le succès de sa mission décida la fondation du collège de Mompox. Il ne semble pas que le P. Claver ait jamais eu de difficultés de ce genre. Mais son travail n'en était pas moins singulièrement pénible, non seulement par les fatigues même de la prédication et de l'apostolat, par les obstacles qu'il rencontrait auprès des maîtres et auprès des esclaves, par l'intolérable supplice des mouches et des moustiques, mais aussi par les mortifications volontaires qu'il y ajoutait, persuadé sans doute de la nécessité de suppléer par ses pénitences à ce qui manquait à celles de ses pénitents. Quand, dans les villas où il descen-

dinaire des pouvoirs spéciaux pour confesser et administrer les sacrements; les conditions spirituelles des campagnes étaient trop mauvaises pour que l'on n'acceptât pas avec empressement ces offres.

daît, on lui laissait le choix de son logement, il trouvait des raisons ingénieuses pour choisir l'habitation la plus mauvaise, la plus incommode, quelque case que l'on avait dû abandonner, s'il y en avait. Les esclaves qui l'accompagnaient dans ces tournées de mission lui en savaient assez mauvais gré, parce qu'ils avaient à se donner plus de peine pour nettoyer un peu le local; il est vrai que le bon religieux ne se faisait pas faute de les aider. Le même désir de mortification l'empêchait d'accepter de partager le repas de ses hôtes; il prétextait la nécessité où il était d'être toujours libre pour aller où l'on pouvait avoir besoin de lui; dans la retraite qu'il avait choisie, il acceptait bien les poulets ou autres viandes délicates qu'on lui envoyait, mais il s'empressait de les donner à quelque pauvre; quant à lui, pour sa nourriture, il se contentait de riz mal cuit et parfois même cru, avec de l'eau; et les jours de jeûne, il supprimait complètement la collation.

Quelquefois cependant il se donnait un petit régal : c'était d'accepter, dans les maisons des nègres qu'il visitait, une croquette de maïs, avec de l'ail et du citron. Parfois aussi les patrons des domaines triomphaient de sa répugnance à partager leur table, en lui disant, comme le capitaine Antoine Roca, que chez eux ils remplaçaient pour lui son supérieur et qu'il n'avait qu'à obéir : son âme de novice dans sa première ferveur n'oubliait pas que l'obéissance est la première vertu du religieux.

Souvent le voyage même lui offrait d'autres moyens de mortification : une fois il lui fallut traverser un marécage et l'on ne voulait pas le laisser aller à pied, de peur que l'humidité ne le rendît malade : « Eh ! dit-il, avec enjouement, je suis un pêcheur d'âmes, et les pêcheurs ne craignent pas l'eau ni les pieds humides. »

Isabelle Folupa, une négresse que le P. Claver avait baptisée *in articulo mortis* à son arrivée à Carthagène à l'âge de dix ans et qui attribuait sa guérison à l'influence miraculeuse du saint religieux, proclamait au procès apostolique qu'il était le refuge et le recours des nègres. Il était leur providence, parce qu'il était toujours prêt à s'occuper avec une sollicitude paternelle de tous leurs besoins temporels ; il l'était, parce que, pour la plupart d'entre eux, il avait été leur introducteur dans la foi ; il l'était, parce qu'il avait su éveiller dans leur âme le sentiment de leur dignité d'hommes ; il l'était, parce que, plus encore, il avait su les élever à la connaissance et à la pratique des plus hautes vertus chrétiennes : il leur avait appris que la vraie liberté n'est pas celle du corps, mais celle de l'esprit ; que, dans les fers, l'homme peut être plus libre que celui qui l'y maintient ; qu'ils étaient les fils de l'Église et les enfants de Dieu au même titre que les blancs et qu'ils pouvaient se hausser au-dessus d'eux par la maîtrise d'eux-mêmes et par l'exercice de la vertu.

On lui reprochait parfois d'être un apôtre de la

communion fréquente, d'en favoriser trop facilement l'habitude chez les nègres ; lui, ne se laissait pas troubler, sachant bien que le pain de vie est l'aliment nécessaire de la sanctification et que les ignorants, les humbles et les petits sont souvent, plus que les savants, près du cœur de Dieu. Les gens de couleur qu'il dirigeait illustraient d'une manière vivante l'assertion du P. Sandoval que les noirs sont aussi capables que les blancs d'aller loin dans les exercices de la piété et de la vertu. Plus d'une fois le P. Claver associait ses humbles amis à ses bonnes œuvres : une des rares personnes dont il voulut prendre congé et auxquelles il annonça sa mort prochaine, fut une esclave, Marguerite du Cap Vert, cuisinière d'Isabelle de Urbina, qui faisait des plats pour ses pauvres ; une autre négresse, Antonia, qui était esclave de Manuel Lopez de Estremoz, était très dévouée aux pauvres de l'hôpital Saint-Lazare, si chers, comme nous le verrons, au cœur du P. Claver, et elle donnait pour eux toutes ses économies depuis qu'en un samedi de la Passion<sup>1</sup>, après quatre jours de lutte contre la mort, elle s'était trouvée subitement guérie, à la suite d'une visite du P. Claver, qui vint lui dire à dix heures du soir : « Antonia, c'est aujourd'hui la résurrection de Lazare ; remercie Dieu de t'avoir accordé la santé » ;

1. Jour où l'on récite l'Évangile de la résurrection de Lazare.

c'était une autre négresse, libre celle-là mais mendiante, qui, sur la demande du saint religieux, avait accepté la charge pénible d'ensevelir les nègres abandonnés<sup>1</sup>; citons-en une autre, Angèle Rodriguez de la Peña, libre aussi, à laquelle il avait confié une pauvre négresse, Ursule de Avila, si malade qu'elle ne pouvait pas quitter le lit; Angèle la soigna quatre années avec un dévouement tel qu'elle n'en eût pas fait plus, disait le P. Claver, si elle eût été sa mère; et cette Ursule, de son côté, s'était élevée dans la souffrance à un tel degré de vertu que le P. Claver, le jour de sa mort, crut pouvoir assurer qu'elle ne demeurerait pas plus de trois heures au purgatoire.

1. C'était un familier du S. Office Pedro Calderon Gallejo, qui l'avait fait connaître au P. Claver.



## IV

### L'APOSTOLAT DES MALADES.

La charité que le P. Claver témoignait aux gens de couleur se faisait encore plus active, plus tendre et, il faut ajouter, plus héroïque vis-à-vis des malades; et il n'en était plus là comme pour les confessions, il ne regardait plus à la couleur; tous les malades rentraient dans sa charité universelle. Les noirs y tenaient cependant toujours la première place. C'est à leur intention et pour leur apporter quelque soulagement qu'il avait toujours ces provisions d'eau aromatisée, de romarin, de biscuits, de petites douceurs et tout particulièrement ces fameuses dattes confites, auxquelles la dévotion populaire ne tarda pas à attacher la réputation d'un pouvoir merveilleux de guérison; aussi plus d'une fois des Espagnols, même du plus haut rang, venaient-ils en solliciter quelques-unes pour les malades de leurs familles.

Les nègres malades, il ne les visitait pas seulement dans ces *casas de cabildos* (maisons capitales), comme on appelait les infirmeries qui leur étaient spécialement réservées; sur le bateau qui

les amenait ou dans les bâtiments où les réunissaient, avant de les vendre, les capitaines négriers, comme nous l'avons vu. Il les visitait aussi chez eux, dans ce faubourg de Jetsemani, où ils pullulaient, ainsi que les Indiens. Il y avait des malheureux rendus par les maladies et les infirmités incapables de tout service actif et dont l'affranchissement avait été trop souvent pour leurs maîtres un moyen de se débarrasser d'eux et de n'en pas garder la charge. Le P. Claver les visitait régulièrement, les soignait, les consolait et leur laissait ordinairement des aumônes discrètes; et, comme pour ce vieil Indien, que, pendant quatorze années il visita toutes les semaines dans sa cabane de feuilles de palmier et sur la planche qui lui servait de grabat dans le quartier de Diègue de la Tour, près du couvent de Saint-Dominique et du môle, il savait émouvoir les voisins en les suppliant de s'occuper de lui pendant la semaine, pour l'amour de Dieu qui le leur rendrait.

Il ne mettait pas un moindre zèle à visiter les esclaves malades dans la demeure de leurs maîtres; ceux-ci étaient bien sûrs de ne pas faire en vain appel à sa charité, quand ils redoutaient un danger de mort pour leurs serviteurs; et par une coïncidence merveilleuse, dans laquelle on se plut à voir un don de divination du saint religieux, il lui arriva plus d'une fois de survenir, sans qu'on eût pu le faire appeler, là où sa présence était nécessaire.

Sa charité ne reculait devant aucune tâche quand il s'agissait de soulager ces malades; il les faisait manger de ses propres mains, et s'il arrivait que le dégoût ou la faiblesse fît tomber les aliments de leur bouche, il n'hésitait pas, pour les encourager, à les ramasser et à les absorber lui-même, en disant : « Vois comme c'est bon; il faut en manger comme je le fais. » Il n'hésitait pas non plus à refaire leur lit, avec l'aide d'un des nègres du collège qui l'accompagnait, et pendant ce temps il étendait son manteau par terre et y déposait le malade; il reprenait ensuite son manteau et le remettait sur lui, parfois même s'en essuyait le visage sans se soucier du pus, des croûtes et des déjections que trop souvent le malade y avait laissés; des témoins ont prétendu que jamais ce manteau ne gardait la moindre odeur ni la moindre trace de ces horreurs; mais nous savons par d'autres témoignages qu'il fallait en rentrant au collège le laver jusqu'à sept fois; il n'en est pas moins miraculeux que jamais le saint ne s'en soit senti incommodé.

Un autre fait non moins extraordinaire est la patience et l'espèce d'insensibilité avec laquelle il demeurait des heures entières dans des lieux empestés par l'odeur qui se dégageait des malades; pendant les temps d'épidémie — et malheureusement elles étaient assez fréquentes à Carthagène<sup>1</sup>

1. En moins de dix années on en signale trois particulièrement graves : 1633-1634, 1636-1637, 1639-1641.

— les pauvres nègres en étaient particulièrement atteints, et bien souvent les greniers dans lesquels ils habitaient, mal aérés et surchauffés par le soleil, se remplissaient rapidement d'une atmosphère irrespirable : Nicolas Gonzalez a raconté notamment qu'en 1633 ou 1634 il avait accompagné le P. Claver dans la maison de Maria de la Maza, veuve du capitaine Francisco de Zevallos, pour voir une négresse que la petite vérole avait réduite à toute extrémité; la corruption était telle, l'odeur pestilentielle qui se dégageait de la pièce, quand on en ouvrit la porte, était si affreuse que le frère Gonzalez en fut écœuré et faillit perdre connaissance; le P. Claver, tout en semblant personnellement ne rien sentir, lui dit : « Mon frère, retirez-vous d'ici. » Quant à lui, il s'agenouilla près de la malade dont le corps, à l'exception des yeux, n'était qu'une plaie; il lui fit baiser le crucifix qu'il avait toujours à son cou en lui disant : « Bon courage, voici Votre Seigneur qui vient vous guérir. » Puis lui touchant doucement le corps : « Réveillez-vous, ajouta-t-il, ne demeurez pas endormie, je viens pour vous consoler, vous encourager, vous aider de tout mon pouvoir. » Elle revint en effet à elle; il put la confesser, lui administrer l'extrême-onction, lui rafraîchir les narines avec de l'eau odoriférante, lui donner à manger, lui essuyer les plaies, et, après avoir refait son lit, il la laissa toute réconfortée et en voie de guérison.

Le Fr. Gonzalez n'était pas le seul à ne pouvoir

supporter les odeurs, au milieu desquelles le P. Claver demeurait aussi impassible, aussi allègre, aussi souriant que s'il eût été, disent tous les témoins, dans le jardin le plus agréable; un autre frère coadjuteur de la compagnie, Pierre Lomparte, nous avoue, par exemple, qu'ayant accompagné le P. Claver dans la visite des nègres nouvellement arrivés, chez le capitaine François de Xenes, dans le quartier de S. Diego, et témoin de la patience avec laquelle il supportait cette odeur infecte que lui, qui était en dehors de la pièce, trouvait intolérable, il ne put s'empêcher de rendre grâces à Dieu d'avoir donné à son serviteur un tel esprit de vertu qu'il pût subir une telle puanteur.

Les *Lettres annuelles*, auxquelles nous avons déjà tant fait d'emprunts, relatent<sup>1</sup> qu'un Père de la Compagnie, qui avait entendu raconter des histoires de ce genre, voulut s'en rendre compte *de visu* et qu'il accompagna le P. Claver dans sa visite aux nègres malades. Il resta à la porte de la salle; il lui suffit d'apercevoir ces pauvres corps couverts de pourriture, devenus la proie des mouches et des vers, et de sentir l'odeur pestilentielle qui s'en dégageait pour tomber dans une sorte d'évanouissement accompagné de nausées, dont il eut peine à sortir, et il ne put comprendre comment son compagnon avait pu demeurer dans cette ambiance de six heures à onze heures. Encore à peine était-

1. P. 127.

il rentré qu'il lui fallut repartir, appelé au chevet d'un autre malade sur lequel les mouches s'acharnaient avec voracité; en le confessant, le P. Claver chassait les mouches avec sa barrette en guise d'éventail; l'état du malheureux était tel qu'il fallut aller chercher en grande hâte, pour lui donner le viatique, le curé voisin; celui-ci venait de se mettre à table pour déjeuner, mais sur la prière du saint religieux il voulut bien subvenir d'abord au besoin du pauvre nègre; mais la seule odeur lui produisit un tel effet que de deux jours il ne put avaler une bouchée; et il supplia le P. Claver de ne plus avoir recours à lui désormais, s'il ne voulait pas le voir « tomber gravement malade et mourir pour un nègre ». C'est depuis ce moment que le Provincial donna ordre aux religieux qui assuraient ce service de se munir toujours du nécessaire pour l'extrême-onction. On a raconté aussi qu'un jeune jésuite qui avait accompagné le P. Claver dans ses courses apostoliques, s'écria que c'était là affaire d'un saint, plus facile à admirer qu'à imiter.

C'est pour combattre cette mauvaise odeur des nègres, que le P. Claver avait ses flacons odoriférants et son romarin. Voici un des procédés qu'il employait et dont nous devons la connaissance au témoignage du frère Gonzalez : le fait se passa dans les maisons du capitaine François Caballero, dans la grande rue qui rejoignait la façade de la cathédrale à la mer. Le P. Claver, avisant un malheureux nègre plein d'ulcères qui ne lui laissaient que la



peau et les os et dont le pus sortait en abondance, l'installa sur une pierre dans la cour, tira de sa sacoche quelques biscuits, s'agenouilla devant lui et lui en fit prendre quelques bouchées ; lui nettoya les ulcères avec des linges<sup>1</sup>, puis l'enveloppant de son manteau, il lui mit entre les jambes une sorte de brasero, sur lequel il jeta du parfum ; et après avoir réchauffé et parfumé son corps, il lui rafraîchit le visage et le nez avec de l'eau odoriférante.

Il ne suffisait pas au saint religieux de soutenir des heures durant l'odeur de ces empuantissemens fétides, le spectacle de ces corps en décomposition, d'où les vers tombaient sur sa soutane, tandis qu'il demeurait près d'eux visage contre visage<sup>2</sup>, sa charité poussait l'héroïsme plus loin encore : ces visages défigurés, ces plaies répugnantes, il les baisait avec dévotion ; ces ulcères affreux et pestilentiels, non seulement il les essuyait avec son mouchoir qu'il remettait ensuite tranquillement dans sa sacoche, mais il n'hésitait pas, pour soulager les malheureux qui en étaient affligés, à y appliquer ses lèvres, à les vider par la succion de

1. Il employait habituellement à cet usage les deux mouchoirs que les supérieurs donnaient aux religieux hebdomadairement pour leur permettre d'éponger leur sueur ; le P. Claver ne se servait pour cela que du revers de son manteau, gardant ses mouchoirs pour le soulagement des malades.

2. Un témoin, François Nuñez de Quiero, avait dix ans quand il assista chez son père à un fait de ce genre pour un esclave mandingue, dont l'infection était telle que nul n'en osait approcher.

sa bouche. Augustin Ugarte, qui était inquisiteur général de Carthagène et qui devint archevêque de Quito, avouait qu'il n'avait pu voir ce spectacle sans se trouver mal.

Le médecin Adam Lobo avait été témoin oculaire en 1645 d'un semblable acte de miséricorde du P. Claver. Il était en visite dans la maison que possédait au quartier de Jetsemani un certain François Manuel, quand il vint d'une pièce voisine à ses oreilles une voix de femme disant : « Non, mon Père, laissez-moi, ne faites pas cela. » De mauvais soupçons lui traversant l'esprit, et cédant à une curiosité malsaine, il entra dans la pièce et fut tout confus de voir le P. Claver léchant les plaies d'une pauvre négresse esclave.

Des auteurs rationalistes ont prétendu expliquer des actes si contraires à nos instincts physiques, par une sorte de perversion du goût naturel ; et sans doute cette perversion existe chez certains individus. Mais il n'en va pas de même dans des cas comme celui du P. Claver. Ce n'est pas en un jour ni sans une lutte violente qu'il en était arrivé à cet état apparent d'insensibilité. On a cité le cas de ce malheureux tout couvert d'ulcères dont la vue à l'hôpital de Saint-Lazare lui avait donné d'abord de violentes nausées ; il se retira à l'écart, se donna la discipline, puis, ayant dompté sa chair rebelle, il revint près du malade et lui baisa les pieds et les plaies. Il est nécessaire de citer un fait plus horrible encore, mais qui montrera jusqu'à quel point

peut être poussé chez un saint l'esprit de mortification et par quels actes héroïques il arrive à une pleine maîtrise de soi-même. Il visitait une esclave du nom de Rufine, dont le corps était tout couvert de pustules purulentes et qui dégageait une telle odeur de pourriture, que là encore il se sentit près de défaillir : « Ah ! mon corps, s'écria-t-il, cela te déplaît ; eh ! bien, tu vas me le payer » ; et recueillant dans une écuelle le pus qui sortait des blessures, il l'absorba d'un trait, à la stupeur et à l'horreur de toutes les personnes présentes. Après cela, comment n'aurait-il pas tenu son corps asservi à sa volonté ?

Des actes d'une charité si héroïque, s'ils donnaient le frisson à ceux qui les voyaient, assuraient au P. Claver un ascendant extraordinaire sur les malades ; ils sentaient en lui une telle compassion, dans le sens le plus étroit du mot, un tel partage de leurs afflictions et de leurs souffrances, un tel désir de les soulager, qu'ils s'en trouvaient en effet tout réconfortés. Aussi pouvait-il, plus que tout autre, éveiller en eux les sentiments religieux pour les amener à supporter leurs maux avec patience. Il le faisait d'ailleurs avec une délicatesse extrême : la patience dans leurs maux qu'il voulait leur recommander, il la leur supposait d'abord et il se représentait lui-même humblement comme un pauvre homme qui avait besoin de venir à leur école : « Ah ! s'écriait-il, quelle patience ! quelle souffrance pour l'amour de Dieu ! voilà des vertus

dont j'ai grand besoin et j'en viens chercher les modèles auprès de vous. Enseignez-les moi, ces vertus, enseignez-les moi, afin que je les puisse apprendre. » Et leur montrant son crucifix qu'il leur faisait baiser, il leur rappelait, avec ces traits de flamme dont il avait le secret, les souffrances supportées par le Christ dans sa douloureuse passion ; il leur expliquait comment, en unissant les leurs propres, ils en seraient payés par la gloire du Paradis. Leurs maux leur étaient un gage du ciel. Aussi bien souvent mouraient-ils dans les sentiments d'une vive piété. Rappelons simplement ce cas du vieil Indien Jean Joven, dont nous avons déjà parlé, que Pierre Claver visita et consola, quatorze ans durant, dans sa pauvre hutte ; au contact et sous la direction du saint, il s'était élevé à un haut degré de vertu ; et quand le Père le vit sur le point d'expirer, ces paroles échappèrent à son cœur : « Jean, emporte-moi avec toi ; attache-moi à tes pieds, car je suis assuré que tu vas jouir de Dieu. »

On a cité, dans les procès de sa cause, des cas où des mourants auraient été rappelés à la vie, par l'intervention du saint. Je n'en rappellerai qu'un exemple dont fut témoin le frère coadjuteur Diègue Ximenes : il avait accompagné le P. Claver dans la visite d'un nègre du quartier de S. Diego ; il n'avait qu'un reste de souffle, et le saint Jésuite, après l'avoir consolé et disposé à bien mourir, l'avait quitté en lui laissant entre les mains son cher crucifix, qu'il portait toujours à son cou ; ils

retournaient, le coadjuteur et lui, au collège, quand, sur la petite place des Citernes, ils s'entendirent héler par quelqu'un qui courait après eux ; c'était pour leur dire que le mourant les rappelait ; ils hésitaient incrédules et se demandant comment l'homme qu'ils avaient laissé dans un état désespéré et sans souffle pouvait appeler ; l'on insista tellement qu'ils revinrent sur leurs pas et ils trouvèrent le nègre pleinement guéri, désireux de rendre au P. Claver le crucifix miraculeux.

D'autres témoins ont parlé de morts que le P. Claver aurait ressuscités pour les baptiser. Un des cas qui ont fait le plus de bruit est celui d'une négresse de l'alguazil majeur de Carthagène, Vincent de Villalobos<sup>1</sup> : elle était à toute extrémité quand son maître fit appeler le P. Claver. Malgré la hâte qu'il mit à se rendre à cet appel, il arriva trop tard ; on se préparait à mettre la morte dans son linceul ; le P. Claver l'appela, jeta sur elle de l'eau bénite, puis se mit en prières ; la négresse finit par reprendre ses sens, rendit du sang par la bouche ; le P. Claver put la confesser et reconnut que, bien qu'elle pratiquât depuis vingt ans la religion catholique, son baptême était invalide ; il le lui administra donc et après elle retomba dans la mort.

1. Sanchez de Somoza, qui emprunte le fait à la lettre écrite par le provincial de la Nouvelle Grenade à l'occasion de la mort de Claver, appelle le personnage Vincent de Vaños (fol. 148).

Nous avons déjà dit au début de ce chapitre que ce n'était pas seulement auprès des nègres que le P. Claver exerçait l'apostolat des malades. Il visitait régulièrement les deux hôpitaux de Saint-Sébastien et de Saint-Lazare, celui-ci réservé spécialement aux lépreux, comme l'indiquait son nom.

L'hôpital de Saint-Sébastien, qui était ainsi désigné du nom du patron titulaire de la cité, avait été fondé vers 1574 et était administré par les frères de Saint-Jean de Dieu ; il était au centre de la ville et le P. Claver y allait régulièrement deux fois par semaine. Il allait une fois par semaine à l'hôpital de Saint-Lazare, qui était plus éloigné, étant situé hors des murs de la ville, près des hauteurs de San Felipe. Il était de fondation plus récente que celui de Saint-Sébastien<sup>1</sup>.

Dans l'un et l'autre hôpital, il s'astreignait aux services les plus humbles : il balayait les pièces, faisait les lits, vidait les vases ; puis il procédait au soin des malades avec la plus tendre charité, lavant leurs plaies, les embrassant, les léchant, comme il avait l'habitude de le faire à ses chers nègres.

C'est à Saint-Sébastien que le vieux mendiant Alphonse Nicolas, dont nous avons déjà parlé, avait connu le P. Claver : il gisait sur son lit de douleur, les jambes pleines d'apostumes, et sa générosité d'Espagnol se révolta quand il vit le

1. D'après Brioschi, il aurait été établi vers 1627.



religieux se pencher sur ses jambes et lui lécher les plaies ; mais ses protestations ne servirent de rien et le Père continua cet office de sa charité héroïque.

Un autre malade de Saint-Sébastien, Barbosa Salazar, a raconté qu'il se trouvait dans la salle de chirurgie, avec au bras une plaie si purulente et répandant partout une odeur si infecte que les autres malades réclamèrent son éloignement. Les religieux de Saint-Jean de Dieu, faisant droit à cette requête, le confessèrent, lui donnèrent la sainte communion et l'extrême-onction, puis l'isolèrent dans une pièce éloignée, pensant qu'il ne tarderait pas à rendre l'âme. En arrivant à Saint-Sébastien, le premier soin du P. Claver, dès qu'il fut informé du cas, fut d'aller trouver le malade dans sa chambre ; il s'assit sur son lit et approcha son visage du bras du malade si près, si près que Barbosa Salazar ne put se retenir de lui dire de s'écarter un peu, qu'il n'était pas possible qu'il supportât cette odeur, qui lui était intolérable à lui-même : « Non, non, mon cher petit frère, lui dit le bon Jésuite, cela va très bien et je ne sens aucune nausée » ; et il se rapprocha plus encore et se mit à baiser la plaie. Il demeura deux heures avec lui, le soutenant, l'encourageant, le consolant. Et en lui laissant entrevoir sa guérison, il lui dit aussi que Dieu qui l'aimait lui donnerait un frein pour ses passions. Il guérit en effet, mais il devint aveugle ; et, ce qu'il y a d'admirable, ce qui me paraît un beau témoignage de l'esprit de foi et de résignation

chrétienne que le P. Claver savait inspirer à ses malades, c'est qu'en racontant le fait, non seulement Barbosa Salazar ne murmure point, mais qu'il reconnaît que cet aveuglement est le frein bienfaisant dont lui avait parlé son consolateur.

C'est encore à Saint-Sébastien qu'il connut en 1640 Juan Ramirez; ce malheureux venait de perdre la vue et il s'ajoutait à cette infirmité des douleurs de tête qui le faisaient cruellement souffrir. Le P. Claver, qu'il avait demandé, le vint trouver, s'assit sur son lit, lui donna selon sa coutume les plus tendres consolations, mais il l'exhorta en même temps à se conformer à la volonté divine; avant de se retirer, il lui mit son manteau sur la tête, l'embrassa deux fois sur la joue, et, ajoute le témoin, les douleurs de tête disparurent subitement.

Plus d'une fois, en se rendant à l'hôpital, il arrivait au P. Claver de trouver dans les rues des malheureux dans le plus misérable état; il n'hésitait pas à les charger sur ses épaules et à porter à ses chers Frères de Saint-Jean de Dieu ce précieux dépôt.

Le médecin de l'hôpital, Adam Lobo, le même qui eut un jour un si vilain soupçon, acquit pendant les vingt-cinq ans qu'il vit à l'œuvre le P. Claver à Saint-Sébastien une profonde vénération pour le religieux et une grande confiance dans ses dons surnaturels; il a raconté que, quand il désespérait d'un malade, il ne l'abandonnait pas avant d'avoir

consulté le P. Claver ; il avait remarqué que, si celui-ci disait de continuer les soins à tel ou tel malade, il était bien rare qu'il n'échappât pas à la maladie.

Si les religieux de Saint-Jean de Dieu savaient apprécier les services matériels qu'il leur rendait, la charité avec laquelle il soignait, consolait, relevait les malades, ils appréciaient plus encore son zèle pour le salut des âmes et ce don merveilleux qu'il avait de les ramener à Dieu. Et la besogne hélas ! ne manquait pas. Il y avait des années où les salles de l'hôpital ne pouvaient pas contenir tous les malades, si bondées qu'elles fussent. On a gardé notamment le souvenir de l'année 1636-1637, dans laquelle la flotte commandée par Charles de Ivar, venue mouiller dans le port de Carthagène, y déversa une telle masse de malades qu'il y en eut plus de 1.100 à Saint-Sébastien ; il fallut en loger jusque dans les chapelles ; le P. Claver dut se multiplier : « Père, confessez-moi ce malade », lui disait l'infirmier, et il y courait aussitôt, répondant, avec la plus prompte et la plus humble obéissance, à tous les appels, à toutes les injonctions des religieux ; et le bon frère ajoute avec admiration que, travaillant à l'hôpital toute la journée, il ne demandait même pas un verre d'eau.

En 1639-1640, l'hôpital de Saint-Sébastien offrit une nouvelle moisson au zèle apostolique de Claver. Frédéric de Toledo, à la tête d'une flotte importante, avait nettoyé l'île de Santa Catalina, d'où

les Anglais et les Hollandais infestaient les côtes ; il fit un grand nombre de prisonniers, et c'est ainsi que Saint-Sébastien n'eut pas moins de 400 hérétiques qu'il s'agissait de soigner et, si possible, de convertir. Le P. Claver était déjà entré en contact avec eux, dès avant leur débarquement ; car le supérieur du collège, apprenant cet arrivage, avait envoyé quelques Pères sur une felouque pour parcourir la baie, allant de navire en navire et exerçant leur ministère partout où il pouvait être utile. C'est ainsi que le P. Claver aborda une ourque<sup>1</sup> qui avait été saisie et sur laquelle 70 soldats espagnols gardaient 600 hérétiques. Voyant un religieux, les soldats demandèrent qu'on leur dit la messe ; le Père se prêta volontiers à leur désir et, comme il était plus de midi quand il l'acheva, on ne le voulut point laisser partir sans avoir déjeuné. A la fin du repas, on lui demanda s'il voulait voir « l'évêque de cette chiourme ». En réalité cet évêque était l'archidiacre de Londres. Le P. Claver, qui avait manifesté le plaisir qu'il aurait à s'entretenir avec lui, se vit amener « un vieillard vénérable, modeste, de bonnes manières et courtois ». Le Père le salua religieusement et, sur le conseil des soldats, il lui porta un toast ; l'hérétique en fut très touché, et il demanda en latin au Père s'il pourrait lui parler seul à seul. C'était précisément la fête de sainte Ursule

1. Nous suivons pour ce récit les *Lettres annuelles* du P. Hazañero, p. 106-110.

(21 octobre) et, comme la légende en fait la fille d'un prince anglais, le P. Claver en tira un sujet de conversation avec l'archidiacre. Ils discutèrent ensuite sur le schisme de Henri VIII, sur les causes de la rupture avec l'Église romaine, et l'archidiacre finit par se donner pour convaincu, mais il exposa que des raisons de famille ne lui permettaient pas d'abjurer présentement. La veille de la Toussaint, le P. Claver le retrouvait à l'hôpital de Saint-Sébastien; et l'hérétique, qui se sentait proche de la mort, dit que le moment était venu pour lui de rentrer dans le giron de l'Église catholique. Il abjura donc solennellement, reçut les sacrements, y compris l'extrême-onction, de la main du P. Claver et mourut dans toute la ferveur de sa conversion<sup>1</sup>.

1. Les *Fasti ecclesiae anglicanae* de John Le Neve (London, 1716, in-fol.) indiquent, comme le successeur à l'archidiaconat de Théophile Aylemer, mort en 1625, Thomas Parker, qui ne mourut qu'en 1662. Ce n'est donc pas de lui qu'il peut être question ici. Comme le diocèse de Londres était divisé entre trois archidiaconés : Londres, Middlesex et Colchester, on pourrait penser à un titulaire de l'un de ces deux derniers sièges. Mais les renseignements que fournit Le Neve et ceux que nous avons par ailleurs sont trop incomplets pour qu'une hypothèse ne soit pas hasardeuse. — Par une curieuse rencontre, le P. Sébastien Hazañero parle d'un autre hérétique anglais, fameux par sa science, qu'il désigne sous le nom de Thomas de Londres (p. 118), pris par les Espagnols dans la même expédition, que l'Inquisition interrogea, garda six mois dans ses prisons et finit par confier pour six autres mois au recteur du collège, qui lui mit entre les mains des œuvres de controversistes catholiques, et finit par le convertir.

Cette conversion fit grand bruit à Carthagène et une profonde impression sur les Anglais habitués à vénérer leur prélat. Le P. Claver, par une de ces petites industries qui lui étaient familières, sut profiter de l'événement et rendre l'impression plus forte, en faisant faire à l'archidiacre des obsèques solennelles et en rapport avec les hautes fonctions qu'il avait occupées dans son Église ; et ces marques de déférence et de respect allèrent au cœur de ses compatriotes.

La charité du P. Claver, le dévouement admirable qu'il manifestait aux malades et que d'ailleurs ses confrères imitaient de leur mieux, étaient une prédication muette, qui venait soutenir l'autre, rendue assez difficile par la présence, dans le troupeau des prisonniers ébranlés, de quelques endurcis qui retenaient leurs compatriotes faiblissants. L'un des plus fanatiques était un malheureux qui n'avait plus ni bras ni jambes ; toute l'éloquence du P. Claver s'était brisée contre son obstination et, après des controverses qui duraient depuis plusieurs jours, il se résolut de l'abandonner et alla soigner un malade voisin : la compassion qu'il lui montrait, la tendresse avec laquelle il le soignait, les paroles de consolation qui sortaient de son cœur agirent sur l'hérétique plus que n'avaient pu faire les raisonnements ; il rappela le Père et le pria de le réconcilier avec l'Église. C'est cette charité de Claver et de ses compagnons qui amenait beaucoup des Anglais de Saint-Sébastien à crier sur leur passage :



« Saints d'Espagne, saints d'Espagne, venez à moi et me secourez<sup>1</sup> ! »

Quelque dévoué que le P. Claver fût à l'hôpital de Saint-Sébastien, peut-être avait-il une prédilection plus grande encore pour celui de Saint-Lazare ; sa charité trouvait occasion de se faire plus héroïque encore au milieu des misérables que la lèpre défigurait horriblement. C'était un spectacle à la fois touchant et affreux que de le voir embrasser, sans manifester la moindre émotion, ces malheureux sans nez, sans oreilles, sans doigts aux mains ou aux pieds ; de ses propres mains il nettoyait leur bave, leur langue ; il faisait leurs lits et cependant les déposait sur son manteau ; il allait vider et nettoyer dans la mer leurs vases. Comme à Saint-Sébastien, les plus infectés étaient logés dans les appartements hauts, du côté qui regardait l'église ; le P. Claver prenait un plaisir tout particulier, — plaisir de saint, — à les visiter ; et l'un des frères coadjuteurs chargés de l'accompagner, le frère Rodriguez, se souvenait de l'effroi qu'il éprouvait à voir le saint religieux rester, sans le moindre

1. Il n'y avait naturellement que les prisonniers malades, et assez gravement malades, que l'on avait conduits à Saint-Sébastien ; les autres étaient demeurés sur les bateaux ; le jour de Noël, beaucoup de ceux-ci obtinrent d'être débarqués pour aller voir l'église des papistes, comme ils appelaient la chapelle des jésuites. L'éclat des cérémonies auxquelles ils assistèrent produisit sur beaucoup un effet heureux. Les conversions furent nombreuses ; et parmi les nouveaux convertis un grand nombre s'enrôlèrent dans les armées du roi d'Espagne.

signe d'impatience ou de dégoût, de longs moments dans ces chambres dont lui-même, de loin, ne pouvait supporter l'odeur pestilentielle.

Les pensionnaires de Saint-Lazare qui n'étaient pas trop invalides, étaient réunis par le P. Claver soit dans une cour à l'ombre de grands dattiers soit dans une assez vaste pièce en planches; il récitait avec eux des prières, il leur faisait le catéchisme, leur expliquait la doctrine, les exhortait à la patience, et tirait occasion de la lèpre qui rongait leurs corps, pour leur dire de se débarrasser de la lèpre du péché qui ronge l'âme encore plus hideusement. Le feu de la charité qui l'animait intérieurement se répandait à l'extérieur, et des témoins, comme François de Rinteos, qui fut archidiacre de Gerona, disaient que son visage resplendissait alors comme le soleil.

En 1642, ce bâtiment en planches s'effondra et l'hôpital n'avait pas les moyens de le relever; avec la permission et l'aide du Père recteur, le P. Claver réunit des aumônes, acheta du bois et emmenant avec lui les nègres du collège et un frère coadjuteur, Jean de Cobalunga, qui, avant son entrée dans la Compagnie, avait fait le métier de charpentier, il releva le bâtiment le plus rapidement possible. Pour surveiller plus activement les travaux, il passait la journée entière à Saint-Lazare et on lui portait du collège son repas : il le donnait à tour de rôle à quelqu'un des lépreux les plus abandonnés, se contentant pour lui-même des restes. Il aimait d'ail-

leurs à leur distribuer des aumônes ; il se faisait mendiant pour eux, et ce n'était pas seulement ses fameuses dattes et son miel qu'il leur portait, mais des vêtements et d'autres objets utiles. Une année où la chaleur et l'humidité rendaient les moustiques plus insupportables que de coutume, lui, qui jamais ne les écartait de ses mains ou de son visage, s'émut des souffrances qu'ils causaient à ces malheureux infirmes et pour assurer la tranquillité de leur sommeil, il alla quêter de la toile et leur fit faire des moustiquaires.

A certains jours de fête, il leur faisait préparer et porter des repas un peu fins chez quelques amis dévoués, tels que le capitaine André Banquezel et Jean de Torres, familier du saint office.

Nous avons dit qu'il allait toutes les semaines à Saint-Lazare ; mais ce n'était là que son service régulier, et il saisissait d'autres occasions de se rendre au milieu de ses lépreux ; il y allait généralement « faire son carnaval », comme il disait, et quand les Pères du collège partaient en promenade à leur maison de campagne<sup>1</sup>, il sollicitait du supérieur la permission de remplacer cette excursion par une visite à Saint-Lazare. Il s'y rendait dans ces occasions seul, sans compagnon ; il passait toute la journée avec ses chers lépreux et partageait leur repas.

1. Dans les travaux d'agrandissement du collège qui se firent aux environs de l'année 1640, on avait installé dans cette maison de campagne un jardin fruitier, qui devait être une ressource pour les besoins des Pères.

Ses visites à cet hôpital lui tenaient tellement au cœur que quand l'âge et les infirmités lui rendirent difficile ou presque impossible d'exécuter à pied ce long trajet, il obtint aisément des religieux de Saint-Lazare, qui l'aimaient et l'estimaient et qui appréciaient au plus haut point les services qu'il leur rendait, qu'on lui envoyât le cheval de l'hôpital afin qu'il pût aller là-bas plus commodément.

S'il soignait les malades, s'il disposait les mourants à bien mourir, le P. Claver n'avait pas moins de sollicitude pour les morts. Quand il mourait quelque pauvre homme de couleur, nègre ou mulâtre, sans ressources, il se démenait auprès des curés, auprès des confréries, pour obtenir qu'on lui accordât la sépulture gratuite ; il trouvait toujours moyen de se procurer un linceul ; il avait à sa disposition, nous l'avons déjà dit, une négresse charitable qui se chargeait de l'ensevelissement. S'il décédait quelque nègre à l'hôpital, à l'hôpital de Saint-Lazare surtout, il accourait avec quatre bouts de chandelle, qu'il plantait aux quatre coins de la sépulture ; il étendait sur celle-ci son manteau, en guise de drap mortuaire, disait la messe, et chantait le répons. A cet office, il convoquait les malheureux camarades d'hôpital du défunt ; de même que pour les pauvres nègres enterrés gratuitement à l'église, il savait toujours amener aux obsèques une petite assemblée qui honorât de sa présence l'humble chrétien décédé et mêlât sa voix à celle de l'Église pour implorer sur lui la miséricorde divine.

## V

### L'APOSTOLAT DES CRIMINELS.

L'admirable faculté dont Dieu avait doué le bienheureux de préparer les âmes à bien mourir ne pouvait manquer de s'exercer vis-à-vis des misérables qui se sont mis par leurs délits ou par leurs crimes au ban de la société et que la justice humaine punit plus ou moins rigoureusement.

La visite des prisonniers et des galériens qui, on l'a déjà vu, étaient logés assez près du collège et venaient y chercher de ces repas que le P. Claver aimait tant à distribuer de ses mains, était une des occupations auxquelles se plaisait le plus sa charité et où son zèle des âmes trouvait le mieux à s'exercer.

Là encore c'est par sa bonté, l'on peut dire par sa tendresse, qu'il frappait à la porte des cœurs, qu'il s'y insinuait, qu'il s'y établissait et c'est par le chemin du cœur qu'il arrivait jusqu'à l'âme. Et ces vertus, c'est dans la prière qu'il en apprenait le secret. Quand il allait aux prisons, nous a dit le frère Gonzalez, il ne manquait pas d'entrer à la

chapelle, de se signer avec l'eau bénite, pour laquelle il avait une singulière dévotion, et de faire oraison, avant de rassembler les prisonniers pour leur faire une allocution spirituelle : en leur montrant son petit tableau de l'âme damnée dans les peines de l'enfer, il leur disait que le mal que l'on a fait doit s'expier en cette vie ou dans l'autre, et qu'il est plus avantageux de payer en celle-ci; il leur montrait son crucifix et leur expliquait que c'est là le remède à tous les maux; il les défendait contre l'abandon et le désespoir en leur rappelant que tout péché, si grave qu'il soit, est racheté par le sang du Christ, si l'on s'en repent et qu'on fasse pénitence; il leur faisait voir dans l'expiation un moyen de réhabilitation; il les exhortait en conséquence à supporter leurs peines et leurs maux avec patience et à se confesser, afin que, par la réconciliation avec Dieu, leurs souffrances prissent un caractère méritoire.

Ceux même qui étaient mis au secret n'échappaient pas à son action bienfaisante. Il les allait trouver dans leur cachot; il leur apportait des soulagements temporels, et demeurait longtemps à leurs côtés, s'efforçant de les consoler, leur manifestant un tendre intérêt, leur disant, comme aux esclaves emprisonnés par leurs maîtres, qu'il voudrait pouvoir partager leur prison afin de les soutenir, leur inspirant, avec le sentiment de la gravité de leurs fautes, la certitude qu'ils pouvaient rentrer en grâce auprès de Dieu.



Il se mettait, avec une inlassable charité, à la disposition de tous les prisonniers pour tous leurs besoins spirituels ou temporels; il s'entremettait, sur leur demande, pour obtenir leur élargissement ou quelque adoucissement à la rigueur de leur sort; il s'efforçait de leur trouver des avocats habiles et dévoués qui pussent les défendre devant les tribunaux. Il avait bien soin de les assurer que s'ils avaient besoin de lui pour quoi que ce fût, ils pouvaient l'envoyer chercher à n'importe quelle heure. Aussi savait-il prendre sur eux un ascendant extraordinaire, et le fait était tellement avéré que le gouverneur des prisons, Jean Lozano, faisait toujours appel à lui, quand un prisonnier désespéré menaçait de se pendre ou de se tuer : il était bien rare que le saint religieux ne sût pas les rétablir dans la paix. )

Dès qu'un prisonnier était condamné et que le jour de son exécution était fixé, on en prévenait le P. Claver; il venait en toute hâte, avec son crucifix et quelques douceurs, avec aussi un peu d'eau bénite, dont il aspergeait toujours les cellules où il pénétrait. Il se jetait au cou du prisonnier et il n'hésitait pas à lui tenir un langage que bien des mondains trouveront singulier, mais dont tout croyant, pénétré de sa foi, comprendra la beauté et la grandeur : « Que tu es heureux, lui disait-il en substance, que tu es heureux, mon cher petit frère, de savoir le jour où tu dois mourir; il ne te reste qu'à prendre bon courage. Voici, ajoutait-il en lui remettant un

crucifix, voici le bois avec lequel tu te sauveras de la tempête; tu n'as d'autre moyen pour échapper à celle-ci, que de t'attacher à lui, de ne le pas perdre de vue, de ne le pas laisser glisser de tes mains : c'est là qu'est ton salut : ah ! que je serais heureux si tu pouvais m'emporter avec toi ! » Il ne le quittait pas sans lui laisser un petit manuel de préparation à la bonne mort, un cilice, une discipline, et, en se mettant à sa disposition pour tous ses besoins, il lui promettait de revenir bientôt, comme il le faisait en effet. Il cherchait parmi les prisonniers s'il n'y en avait pas quelqu'un de bien disposé qu'il pût charger de s'occuper du condamné, de lui faire la lecture, de le distraire, de le consoler et de l'exhorter. Dès qu'il trouvait le malheureux dans des dispositions suffisantes, il le confessait, lui disait la messe, si l'heure le permettait, et lui donnait la communion.

Entre ses mains, sous sa direction, au contact de son ardente charité, il était bien rare que les plus criminels ne fissent pas un retour sur eux-mêmes, comprenant la gravité de leur faute; la société ne leur apparaissait plus comme une ennemie, ni le châtiment qu'elle leur infligeait comme la vengeance du plus fort; leur âme, s'élevant dans la paix, dans la sérénité, au-dessus des passions violentes, leur faisait accepter leur peine comme une expiation légitime, et ils en venaient jusqu'à la bénir parce qu'elle leur ouvrait la porte du ciel. On put entendre dire au P. Claver pour tel de ces

malheureux, — un prêtre de Carthagène, Pierre Mercado, en a rapporté, entre autres, un témoignage, — qu'il était dans de telles dispositions qu'il ne resterait pas un quart d'heure en purgatoire.

Il faut se souvenir de cela, il faut ne pas oublier que pour un chrétien la vie d'ici-bas n'est qu'un exil et que la véritable vie est celle qui nous attend dans l'autre monde, pour comprendre une parole qui échappa un jour au P. Claver et qui pourrait scandaliser les faibles. C'est un Franciscain, le P. Michel de Ugarte, dont le témoignage nous a conservé cette anecdote. Un soldat nommé Dominique Azebuche avait été condamné à mort. Le P. Claver, avec quelque travail, avait su si bien le convertir, toucher son cœur si profondément que le malheureux, en se rendant au supplice, versait d'abondantes larmes de repentir. Au moment où l'on allait l'exécuter, sa grâce, qui avait été sollicitée, arriva enfin. « Dieu vous le pardonne, s'exclama le P. Claver; vous me prenez une âme que j'avais gagnée à Dieu! »

Il avait coutume d'accompagner les condamnés au supplice. Le jour où celui-ci devait avoir lieu, il arrivait ordinairement de grand matin, disait la messe au prisonnier et lui faisait prendre un repas qu'il lui avait préparé. Pendant le trajet, il continuait à lui faire des exhortations et à lui donner des encouragements qu'il ne cessait pas jusqu'à la fin de l'exécution.

Une fois même, son zèle s'exerça d'une manière singulière, qui souleva les critiques de quelques-uns de ses confrères et qui fut un des points discutés à Rome, dans les procès de sa cause. C'était sous le gouvernement de Ferdinand de la Riva. Un certain Étienne Melon, à la suite de vols et d'homicide, avait été condamné à mort; comme il refusait obstinément de se confesser à tout autre qu'au P. Claver, le gouverneur, bien qu'il n'eût pas pour le célèbre Jésuite les sentiments de ses administrés, avait été forcé de faire appel à lui. Claver vint en effet et il sut, comme presque toujours, transformer complètement Melon. Le jour marqué pour le supplice, après lui avoir dit la messe, et l'avoir fait manger, selon sa coutume, il le soutint, tandis qu'on l'habillait et qu'on lui mettait les cordes, par les paroles les plus tendres. En l'accompagnant au lieu de l'exécution, il invitait tous les prêtres et religieux qu'il rencontrait à exhorter aussi et à consoler le patient. Quand on traversait quelque place où il y avait assez de peuple assemblé, il amenait le condamné à adresser quelques paroles à la foule, à lui demander pardon du mauvais exemple qu'il avait donné, à l'exhorter à se conduire autrement qu'il n'avait fait. Tout le long du chemin, il l'aspergeait d'eau bénite; et de temps à autre, il lui rafraîchissait les narines avec de l'eau odoriférante.

Lorsque l'on fut au lieu du supplice, avant que le condamné montât sur l'échafaud, le P. Claver lui fit baiser l'échelle qui y conduisait : c'était l'échelle

par où il devait monter jusqu'à Dieu. Comme il n'y avait pas à ce moment à Carthagène de bourreau attitré, on avait jeté les yeux pour en faire l'office sur un galérien mahométan ; c'était un Yolose, qui était depuis une trentaine d'années à Carthagène ; cet homme avait refusé de faire le métier qu'on voulait lui imposer et, pour s'y soustraire, il s'était enfui de Carthagène ; mais on l'avait repris à trois lieues de là, à Castelgrande de Bocachica. Le malheureux, tout ému et pas habitué à ce genre d'exercice, s'y prit sans doute fort mal ; trois fois la corde qu'il avait mise au cou de Melon se rompit ; lui-même faillit se trouver mal, et Pierre Claver dut, pour le fortifier, lui donner un peu du biscuit et du vin qu'il avait apporté pour le condamné ; à chaque fois que la corde se rompait, le P. Claver prenait Melon entre ses bras, essuyait avec son mouchoir la sueur de son visage, lui rafraîchissait le visage et les narines, et il lui donnait des paroles d'encouragement face à face contre lui, sans se laisser terrifier par l'horreur de ces yeux exorbités, de cette langue pendante, de cette figure toute violacée ; en soutenant ainsi la tête du supplicié, il semblait aider le bourreau dans son office. Un religieux qui assistait à l'exécution crut devoir l'avertir, lui rappelant que les lois ecclésiastiques interdisent au clerc de hâter l'exécution de la mort, pour quelque motif que ce soit ; mais le P. Claver ne se laissa pas détourner de ce qu'il regardait comme un office de la charité chrétienne, puisqu'il aidait ainsi une

âme à triompher des transes de la mort et à entrer dans la gloire éternelle<sup>1</sup>.

Cette conduite du P. Claver, qui avait presque scandalisé un homme de Dieu<sup>2</sup>, si elle aida le malheureux Melon à traverser les longs tourments de son agonie, eut, comme autre résultat imprévu, de gagner à Dieu et à la foi chrétienne une âme trop longtemps obstinée dans sa rébellion : car, depuis de longues années, le P. Claver poursuivait de ses exhortations pressantes ce galérien qui avait dû

1. Par une coïncidence véritablement curieuse, le P. Sandoval, dans son édition de 1627 (fol. 225 v<sup>o</sup>-226 r<sup>o</sup>) raconte un fait analogue, dont le souvenir a peut-être encouragé le P. Claver à ne pas tenir compte des avertissements de son confrère. Voici le fait : le P. Joseph de Ancheta, provincial du Brésil, avait converti un calviniste, Jean Pouller : « Au moment de lui donner la mort, dit Sandoval, le bourreau, peu habile à son office, s'arrêtait et prolongeait tellement son supplice que le condamné s'impatiait à la pensée que l'ignorance du bourreau allait augmenter sa peine. Le P. Joseph de Ancheta, craignant que le patient, homme de naturel colérique... risquât la mort éternelle, reprit le bourreau et lui donna des avis pour remplir prestement son office... Comme par la suite on demandait au saint homme comment il n'avait pas redouté la censure des lois ecclésiastiques qui suspend quiconque, étant dans les ordres, hâte l'exécution de la mort, pour tout motif si pieux soit-il, il répondit : « C'est qu'il n'y a point là une offense contre Dieu et qu'il s'y trouve remède dans l'absolution de l'Eglise,... au lieu que si cette âme, en cette occasion suprême, eût perdu les biens éternels, il n'y avait point espérance qu'elle réparât cette perte; et pour gagner une âme, je subirais la suspense toute ma vie durant. »

2. D'autres religieux au contraire comprirent la beauté du geste du P. Claver, comme ce Dominicain qui s'écria : Ah ! voilà vraiment ce qui s'appelle être religieux.



faire, dans de si tragiques circonstances, l'apprentissage du métier de bourreau. La charité si constante, si dévouée, si tendre manifestée par le P. Claver en cette occasion toucha profondément cet homme et produisit sur lui un effet que n'avaient pu faire tous les raisonnements. Le lendemain du supplice, il était au collège et il demandait au saint religieux de l'instruire sans retard. Il abjura en effet le mahométisme, fut baptisé par le curé même de la cathédrale Jean-Baptiste Faxardo et eut pour parrain un Carthagénois notable Bernardin de Peñaranda. Il reçut au baptême le nom de François de Jésus.

Ce métier de convertisseur et de confesseur des condamnés à mort était parfois singulièrement pénible, comme le jour où le P. Claver dut exercer son ministère vis-à-vis de cinq condamnés. C'était au temps où le mestre de camp François de Murga, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, était gouverneur de Carthagène; des nègres en rupture de ban, dont la plupart avaient fui les plantations ou les mines, dont quelques-uns s'étaient échappés dès leur débarquement, s'étaient installés dans la montagne, où ils se tenaient à l'abri de palissades et d'où ils infestaient par leurs rapines tous les environs. Il fallait imposer un terme à une audace croissante et qui mettait en péril la sécurité publique. Une expédition fut dirigée contre le repaire; on saisit les chefs et, leur procès rapidement expédié, ce fut le P. Claver, au double titre d'apôtre

des nègres et des condamnés qui eut les préparer à la mort.

Comme pour les morts de l'hôpital, le P. Claver avait soin de faire dire la messe pour les suppliciés ; il avait même soin qu'elle fût dite avec quelque solennité ; il amenait pour cette occasion à la cathédrale <sup>1</sup> les nègres chantres et musiciens du collège, et c'était encore là une consolation et une joie pour ces malheureux.

Même vieux et malade, le saint jésuite ne renonçait pas à ce dur apostolat ; lorsque ses infirmités ne lui permettaient pas de marcher, il se faisait au besoin transporter à la prison, comme il le fit pour un Espagnol nommé Baltasar, qui avait assassiné son bienfaiteur le capitaine Pereira. Après son arrestation, en réfléchissant à son crime dans la solitude de la prison, il était tombé dans un profond désespoir ; il fallut que le P. Claver vînt lui apporter ces consolations dont il avait le secret, lui montrer les miséricordes de Dieu, lui rappeler que le repentir et l'expiation lui permettraient de laver son crime dans le sang du Christ et l'amener ainsi à une mort édifiante et sainte.

Cette puissance de conversion, que le P. Claver exerçait vis-à-vis des criminels dans les prisons, il savait aussi l'employer avec succès pour prévenir les crimes. Il avait une sorte de flair mystérieux

1. La proximité de la prison et de la cathédrale faisait de celle-ci la paroisse naturelle des prisonniers.

pour pressentir les suicides et un don rare pour les prévenir. Un jour qu'il passait dans une rue de la ville avec son compagnon, il s'arrêta brusquement et lui dit : « Mon frère, entrons ici ; il y a une bonne œuvre à faire » ; ils y trouvèrent un certain François, marchand de porcs, qui, désolé de ne pouvoir faire face à ses créanciers, venait de s'attacher à une corde. Le Père la coupa juste à temps, consola le désespéré et il l'aïda à trouver les ressources nécessaires. Une autre fois, c'était une veuve Louise de Marinas, ruinée par son fils Charles, qui voulant échapper au déshonneur et à la misère, avait acheté du poison pour mettre fin à ses jours ; le Père survint inopinément comme elle allait fermer sa porte pour n'être pas troublée : « Qu'y a-t-il donc, Madame ? » lui dit simplement Claver ; et quand elle lui eut avoué son désastre et son projet : « Eh ! Madame, lui dit-il, pourquoi désespérer de Dieu ? » Il la confessa, la consola et trouva aussi moyen de subvenir à ses besoins.

Les *Lettres annuelles* nous ont conservé l'histoire d'un riche ruiné, qui entendait sans cesse une voix lui répéter : Pends-toi ! pend-toi ! Amené par un ami au collège, il y trouva le P. Claver qui l'entretint, le confessa et le sauva. On y lit aussi le récit d'une conversion extraordinaire qui se rattache à l'apostolat du P. Claver auprès des hérétiques anglais de Saint-Sébastien. Un Espagnol qu'il cherchait depuis quelque temps à détourner d'un projet de vengeance, l'avait accompagné à l'hôpital et avait assisté aux

vains efforts tentés par lui pour amener un hérétique à se convertir. En sortant, il dit au P. Claver, comme par plaisanterie ou par défi, qu'il quitterait son projet de vengeance quand l'Anglais abandonnerait ses erreurs; là-dessus, on rappela dans la salle le saint jésuite : c'était l'hérétique, qui, touché subitement de la grâce, réclamait son ministère pour se convertir. L'Espagnol fut tellement saisi qu'il rendit les armes et renonça pour toujours à sa vengeance.

## VI

### LA VIE INTÉRIEURE ET ASCÉTIQUE.

Si le P. Claver obtenait de si merveilleux résultats avec les âmes, si, par la grâce de Dieu, il triomphait si souvent des plus endurcis et des plus obstinés, c'est qu'il avait commencé par se vaincre lui-même, c'est que la mortification perpétuelle qu'il s'imposait était la rançon des âmes qu'il voulait arracher au mal.

On est effrayé quand on lit le récit des austérités auxquelles il se livrait.

Sa sobriété était extraordinaire. Sa nourriture ne consistait guère qu'en un peu de riz et une soupe de pain trempé dans un peu de vin mêlé d'eau; parfois à midi, il y ajoutait un peu de bouillon chaud; il ne prenait guère comme pain que les morceaux laissés par les autres religieux; encore pour mortifier davantage son goût, mettait-il de la cendre dans ses aliments; un jour les supérieurs le lui interdirent; il s'inclina, comme toujours; mais il remplaça la cendre par une herbe amère. Parfois même, il se contentait de quelques bouchées de

pain et portait sa portion tout entière à quelqu'un des pauvres qui attendaient à la porterie; un Franciscain, Michel de Ugarte, rappelait, dans sa déposition au tribunal ecclésiastique, que dans son enfance, il avait reçu plusieurs fois ainsi pour sa mère la part du P. Claver. L'un des interprètes qui eurent à porter sur leurs épaules au réfectoire le P. Claver, épuisé de ses longues heures de confession, a témoigné que le plus souvent il touchait à peine à la collation qui lui était préparée et qu'il donnait presque tout au nègre qui l'accompagnait. Au cours de la dernière maladie qui le retint quatre ans presque constamment au lit, un pieux Espagnol Emmanuel Lopez de Estraña avait obtenu la permission de lui apporter une bouillie de maïs; le Père l'acceptait mais, par esprit de mortification, il jetait dessus de l'eau froide. Il poussa la mortification plus loin encore quand le frère Emmanuel Rodriguez, lui ayant donné un peu de saumure d'olives, il fit mine d'y avoir pris grand goût et demanda au frère de la lui réserver; Rodriguez, ayant voulu y goûter plus tard, lui trouva une saveur affreuse et en examinant le vase, il le trouva tout corrompu par des insectes qui y avaient péri.

Les jours de fête quand il y avait quelque extra et que les supérieurs distribuaient aux religieux quelques douceurs, il s'en abstenait toujours; il ne prenait même pas de fruits; un jour qu'un de ses confrères avait cueilli une grappe de raisins et lui en offrait, il finit par céder et par accepter deux



grains, sur cette observation qu'il serait plus édifiant en se laissant vaincre qu'en s'obstinant dans son refus. Jamais non plus il ne prenait de chocolat, dont on usait beaucoup alors dans la Nouvelle Grenade<sup>1</sup>; il ne prenait d'ailleurs jamais rien entre ses repas et nous avons déjà marqué l'admiration que les religieux de Saint-Jean de Dieu éprouvaient à le voir passer des journées à l'hôpital sans demander ni accepter même un verre d'eau.

Nous avons vu aussi que, dans ses missions à travers la campagne, il ne mangeait guère mieux qu'au collège, et qu'il s'arrangeait pour ne pas prendre ses repas avec les maîtres des domaines : quand par des subterfuges, on l'y obligeait, comme ce fut le cas en 1651 chez le capitaine Antoine de Roca, il ne mangeait que des herbes, à peine un peu de bœuf salé, refusait le pain blanc et réclamait, comme par goût, ces sortes de croquettes de maïs qu'on donnait aux esclaves en guise de pain.

La pauvreté de son habillement allait de pair avec la modicité de sa nourriture; il prenait toujours les vêtements dont les autres ne voulaient plus, sa soutane était toute vieille et toute rapiécée; elle n'avait quasiment plus de couleur; du noir elle tirait au fauve, a dit un témoin; ses chaussures

1. On peut rappeler ici que le chocolat, dont l'usage fut enseigné aux Espagnols par les Mexicains, fut introduit en Europe au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle; et qu'il y eut entre médecins et théologiens des discussions pour savoir si l'on rompait le jeûne en en buvant.

étaient à l'unisson ; quant à son chapeau, il était légendaire dans Carthagène. Même pour dire sa messe, sauf aux grandes fêtes, il ne voulait se servir que des ornements les plus vieux et les plus usés.

Sa cellule était d'une pauvreté extrême ; longtemps il habita dans une pièce si sombre qu'on n'y pouvait guère lire ou écrire qu'à la lumière ; elle était au-dessus de la porterie ; et cela permettait au saint jésuite d'être toujours prêt à descendre au moindre appel : il avait dit au portier que, si l'on venait à une heure avancée pour réclamer un religieux, il ne dérangeât pas ses confrères : ils sont surmenés de besogne, observait-il, et ont besoin de repos, tandis que moi, qui ne fais rien, c'est mon rôle de me déranger. Le mobilier de sa cellule était misérable : un pauvre lit fort humble, une chaise cassée, un tabouret sur lequel il s'asseyait, un vieux petit bahut, sur lequel il y avait très peu de livres, et le long des murailles quelques images de dévotion. Le lit d'ailleurs, en temps normal, ne lui servait guère : il passait en prières une partie de la nuit, et le peu de temps qu'il consacrait au sommeil, il demeurait simplement étendu par terre sur une peau ou sur une natte, avec une bûche pour oreiller ; aussi, quand quelqu'un de ses chers interprètes était malade, il le faisait venir dans sa chambre, pour le soigner ; il le couchait dans son lit, mais il avait bien soin que le recteur du collège ne s'en aperçût pas.

Son humilité se plaisait aux offices les plus humbles; nous avons déjà eu l'occasion de raconter comment il remplaçait volontiers le portier; il desservait aussi la table, lavait la vaisselle, etc.; lorsqu'il devait sortir, il s'empressait de donner un coup de main au frère coadjuteur chargé de l'accompagner.

Sa modestie était d'une délicatesse extrême; quand il avait à instruire des nègres, ne pouvant souffrir leur nudité, il les couvrait de son manteau, et il faisait toujours porter par ses interprètes des pièces d'étoffe pour rendre aux négresses le même office. Comme le livre illustré, qui lui servait à enseigner aux nègres la doctrine chrétienne, contenait dans certaines images des nudités, le bon Père avait jugé bon de les cacher avec de l'encre. Les modes féminines, qui lui paraissaient peu modestes, excitaient son indignation. Quand des dames venaient pour se confesser à lui, si elles portaient des vêtements peu convenables à son jugement, il leur disait, de quelque qualité ou condition qu'elles fussent, qu'il ne les entendrait que quand elles auraient des habits plus décents.

Ses incartades n'étaient pas toujours du goût de tous, même dans la maison. Pendant le carême de 1644, voyant entrer dans l'église du collège une dame avec son vertugadin, il l'apostropha, en lui disant que ce n'était pas l'époque de venir dans le lieu saint avec un tel accoutrement. La dame se fâcha, se plaignant à haute voix dans la chapelle de

N.-D. du Miracle que le Père lui eût fait un affront en public. Le recteur, c'était alors le P. François Sarmiento, informé du fait, reprit vivement le P. Claver et lui dit que ce n'était pas aux prêtres à réformer l'habillement, qu'ils pouvaient seulement le blâmer en confession ou dans la chaire; Claver s'excusa humblement devant la dame, et le lendemain le bon frère Gonzalez — c'était lui qui avait prévenu le supérieur — dit au saint que sans doute c'était un zèle louable de vouloir que les dames vinssent à l'église sans ces vêtements profanes, mais qu'à vouloir mettre ce zèle à exécution on viderait la chapelle, au lieu que lui l'eût voulu voir plus pleine encore.

C'est un effet de la modestie du P. Claver, en même temps que de son désir de rester fermé aux choses du dehors pour être plus ouvert à l'action surnaturelle, qui lui faisait tenir les yeux perpétuellement baissés, même quand il marchait, même quand il était au réfectoire. Aussi bien ne se laissait-il pas aller à la curiosité des yeux. Le collège avait des cellules et des galeries dont la vue s'étendait sur la mer; l'arrivée des flottes était un spectacle, que les confrères du P. Claver et le reste du personnel se plaisaient à regarder; jamais, dit-on, il ne se concéda cette distraction.

Ses autres sens étaient soumis au même système de mortification que son goût et que sa vue; tandis qu'il contraignait son odorat à subir, sans révolte, les relents des chambres de malades, et les émana-

tions fétides des nègres, il se gardait de le flatter en respirant le parfum des fleurs. Lui, qui apprenait aux enfants à chanter, lui, qui voulait dans certaines solennités charmer par la musique les repas des pauvres et ceux des lépreux, lui, qui prenait tant de soin qu'un orchestre rehaussât les messes dites pour les suppliciés et pour les nègres défunts, il se bouchait les oreilles avec du coton afin de les priver d'une délectation à laquelle peut-être était-il naturellement sensible.

Il en était arrivé à paraître parfois complètement étranger aux choses du dehors et à tout ce qui n'intéressait pas directement son apostolat et ses devoirs de religieux. Deux anecdotes en apporteront des exemples. Pendant qu'il était chez le capitaine de Roca, l'on en vint à parler d'une affaire survenue au capitaine Alphonse Quadrado Cid; c'était un personnage dont il était alors grand bruit dans Carthagène, où il remplissait d'assez hautes fonctions; il avait une des plus grosses fortunes de l'époque et souvent le P. Claver était allé chez lui pour le service des nègres; il demanda cependant qui était ce capitaine, tant il s'était peu soucié de son nom, tant il était indifférent aux rumeurs de la ville! Une autre fois — c'était en 1650 — il passait avec le frère Gonzalez dans la rue qui conduisait de la place du Trésor à la place d'Armes, quand les mules du carrosse du gouverneur prirent le mors aux dents et s'élancèrent à travers la voie avec un bruit effrayant, qu'augmentait encore le

tumulte et les vociférations des gens qui s'enfuyaient et qui criaient au Père et à son compagnon de se garer ; tout absorbé dans ses pensées et en Dieu, Claver semblait ne rien entendre ; les mules étaient déjà sur eux et les allaient renverser quand Gonzalez se décida à pousser le Père dans une boutique ; en lui répétant tout bouleversé : Père, entrons ici ; le Père se laissa faire sans avoir l'air troublé le moins du monde, et, le danger passé, il n'y fit pas même allusion.

Mais tout cela ne suffisait pas à son zèle de la pénitence ; nous avons vu qu'il aimait à faire des disciplines et à les distribuer dans la chapelle du collège les jours de *Miserere* ; nous avons vu qu'une des récompenses qu'il réservait à qui lui annonçait l'arrivée d'un bateau de nègres, était le don d'une discipline ; nous avons vu qu'il n'hésitait pas à gratifier aussi les condamnés à mort d'une discipline et d'un cilice. Comment n'aurait-il pas usé personnellement de ces instruments ? Dès que sonnait, à quatre heures du matin, le premier coup du réveil le Père saisisait sa discipline et il se flagellait assez rudement pour que le bruit non seulement en réveillât l'interprète malade qu'il gardait dans sa chambre, mais même s'entendit des maisons voisines ; cette discipline était faite de cordes noueuses et enduites de poix. Il avait d'ailleurs plusieurs sortes de ces instruments qui lui servaient à divers moments ; car il se disciplinait encore dans la journée, et dans la nuit ; un des



nègres qu'il recueillit dans son lit pendant leur maladie, François Iolofo, dit qu'il était réveillé à minuit par les coups que se donnait le Père. Même quand il fut atteint de paralysie tremblante, il ne voulut pas renoncer à ses habitudes ; et pour pouvoir le faire sans être vu et sans en être empêché, il envoyait vers sept heures du soir à la cuisine le nègre Emmanuel Moreno qui était chargé de le soigner, et en profitait pour se livrer à ce rigoureux exercice.

Quant au cilice, il ne se contentait pas d'une simple haire : un cilice de crin le couvrait du col à la ceinture ; il y ajouta parfois une sorte d'étole en crin qu'il serrait autour du corps ; mais, outre cela, ses bras, ses jambes, ses pieds et jusqu'à ses orteils étaient entourés de cilices ; il était, selon l'expression d'un témoin, ficelé comme un paquet ; le médecin se plaignit une fois qu'on ne pouvait lui prendre le poulx à cause de ses cilices. Il se montra tout mécontent contre l'infirmier Christophe de Ibarguen, qui avait dit au docteur Barthélemy de Torres de lui faire ôter ses cilices ; il en enleva un seul. Ce n'est qu'en 1651 quand il fut pris de sa grande maladie qu'il dut se résigner à s'en défaire. Il y fallut un ordre formel du provincial Gabriel de Melgar, qui visitait alors le collège ; et pour être sûr que ses ordres fussent exécutés, le supérieur exigea que tous ces instruments de supplice lui fussent apportés par le nègre Dominique Folupo et par un habitant de Carthagène, Emmanuel Lopez de

Estraña qui avait obtenu de venir soigner le Père auquel il avait demandé de prier pour qu'il fût délivré d'une crise d'hypocondrie. Le médecin, en voyant tous ces cilices, fut profondément ému : « Mon Père, lui dit-il, en s'agenouillant auprès de lui, comment pourriez-vous n'être pas malade en vous martyrisant de la sorte ? C'est un excès de mortification et de pénitence ; vous vous tuez vous-même. »

Que le traitement qu'il infligeait à son corps eût quelque chose d'excessif, le médecin n'était pas seul à le penser ; le P. Alphonse Sandoval le lui avait signifié le jour où on l'avait trouvé évanoui dans son confessionnal, en lui disant que la pénitence était une bonne chose, mais pas poussée à cette rigueur. Mais Claver ne l'entendait pas ainsi ; à un frère coadjuteur qui, dans une de ses maladies, avait aperçu ses cilices et lui demandait quand il cesserait d'affliger à ce point le frère âne, il avait répondu : « à la mort ». Il n'oubliait pas le dicton à étymologie quelque peu fantaisiste : *Castitas a castigando* ; et sans doute estimait-il, comme plus tard le curé d'Ars et comme d'autres saints prêtres, que c'est au confesseur à suppléer par ses mortifications à ce qui manque à la pénitence de ceux qui s'adressent à lui. Aussi quand l'obéissance ne lui permit plus de porter ses cilices, il les remplaça par une croix qu'il enfonçait dans la chair de son dos et, à certains moments, par une corde au cou et une

couronne d'épines sur la tête. C'était d'ailleurs une de ses dévotions que de se mettre ainsi au col une corde et sur la tête une couronne faite d'épines de cèdre, pour réciter son office ou son rosaire à genoux.

Ses mortifications ne s'arrêtaient pas là : c'en était une que de dire toujours la dernière messe dans la chapelle du collège et de la retarder le plus possible, parfois au delà de midi pour permettre aux gens occupés de satisfaire au précepte dominical <sup>1</sup>, surtout quand il était demeuré toute la matinée au confessionnal ; et comme, après la messe, son action de grâces se prolongeait en une oraison, récitée devant le saint Sacrement, la soutane relevée et les genoux posant directement sur la terre, cela entraînait pour lui une prolongation pénible du jeûne ; c'était une autre mortification que de supporter avec tant de constance, sans se plaindre, sans essayer de s'en débarrasser, les mouches et les moustiques dont les piqûres semblaient aux autres si insupportables <sup>2</sup> ; c'en était

1. On appelait cette messe la messe du P. Claver.

2. Le portrait qui orne la première biographie du saint parue en Espagne, celle que signa Suarez de Somoza (1657) le représente précisément les mains, les joues, le front, la tête couverts de ces insectes, avec la corde au cou et la couronne d'épines sur la tête. Dans le portrait de la biographie publiée par Fernández (1666), qui nous le montre enseignant aux nègres, avec son crucifix de sa main gauche, il est aussi environné d'insectes ; double témoignage de l'impression produite sur son entourage par sa merveilleuse patience à supporter ce supplice.

une encore, que la sérénité, l'égalité d'humeur, avec laquelle il allait partout où il était appelé, de jour, de nuit, par la tempête, par la pluie, par la boue sans se laisser arrêter ni troubler par aucune intempérie<sup>1</sup> ; c'en était une enfin, et que beaucoup trouveront bizarre et exagérée, que de ne vouloir se confier pour faire sa barbe et sa tonsure qu'aux mains d'apprentis ignorants qui lui tailladaient la figure et la tête.

Même dans son entourage, tous ne comprenaient pas l'esprit surnaturel qui le faisait agir ; d'aucuns devaient le trouver excentrique ; il en fut — comme il n'arrive que trop souvent — qui le jugèrent sévèrement et ne craignirent pas de le dénigrer. Ce fut le cas d'un frère coadjuteur, Portugais de naissance, dont on ne nous a pas conservé le nom ; il ne pouvait sortir avec le P. Claver, sans lui dire qu'il était un hypocrite, qu'il ne se laissait pas prendre à ses manières et que des saints comme lui, il priait Dieu de l'en délivrer. Un de ses confrères fit contre lui un rapport chargé des plus noires couleurs et qui fut lu publiquement. C'était l'occasion pour Claver de mettre en pratique les enseignements de son maître Rodriguez : qu'un bon religieux

1. On a gardé notamment le souvenir d'une journée où lui et son compagnon avaient été surpris par une pluie torrentielle et mouillés jusqu'aux os ; en rentrant au collège, le P. Claver prit grand soin de faire changer de vêtements à son compagnon, tandis que lui-même gardait ses habits mouillés.

doit se taire au milieu des injures, des reproches et des mauvais traitements, quelle que soit son innocence. Et en effet à tout il n'opposait que la patience, sereine et héroïque.

D'ailleurs ce mépris que l'on faisait de lui convenait à son humilité et le ravissait. L'humilité, c'est encore à l'école du saint portier de Majorque qu'il l'avait apprise, et il en savait tout le prix : « L'âme humble, disait-il <sup>1</sup>, Dieu l'élève, tandis qu'il abat la superbe. A l'humble Dieu donne sa grâce, Il l'élève jusqu'à sa connaissance et à son amour; et de cet amour qui regarde Dieu avec la lumière qu'Il lui donne, Il lui communique par contre-coup une profonde connaissance de son néant et de sa vileté. C'est comme lorsque le soleil frappe un mur, en face duquel il y a une fenêtre; il pénètre par réverbération dans la pièce, l'éclaire tout entière, de façon que l'on voit tout ce qui s'y trouve; ainsi quand Dieu élève l'humble à la connaissance de lui-même, celui-ci s'enflamme tout à coup de l'amour du Seigneur; il voit, il connaît sa bonté infinie et son infinie amabilité; et de là vient par réflexion à l'âme la connaissance d'elle-même; elle voit la différence de Dieu à elle comme du blanc au noir; elle voit combien le mal et le péché la rendent noire et laide et il lui vient des envies de se mortifier et de s'estimer en vérité mauvaise. »

1. Ces paroles nous ont été conservées par Fernández, p. 585.

Et il marquait en ces termes ce que doit être l'homme véritablement humble<sup>1</sup> : « L'humble véritable désire être méprisé; il ne veut pas paraître humble, mais vil; il s'assujettit à tous, il obéit à tous, il rend honneur à tous, il ne reprend personne inconsidérément. L'humble aimera que tous le maltraitent et que tous ceux qui le verront pensent que s'il le supporte ce n'est pas par humilité, mais parce qu'il ne peut faire autrement. »

Il disait encore<sup>2</sup> : « Dès que je ne fais pas ce que fait l'âne, cela ne me réussit pas. Et que fait donc l'âne? On dit du mal de lui, il se tait; on ne lui donne pas à manger, il se tait; on le charge au point qu'il tombe à terre, il se tait; on murmure contre lui, il se tait; le repas est mauvais, il se tait; on l'oublie, il se tait. Jamais il ne se plaint, quoi qu'on lui dise, quoi qu'on lui fasse, quoiqu'on le maltraite; il est endurant, étant âne. Et c'est ainsi que doit être le serviteur de Dieu, *sicut jumentum factus sum ante te* (Ps. 72). »

Cette humilité de tous les saints, qui répugne tant à l'orgueil de notre nature déchue, cette humilité dont notre vanité mesquine a tant de peine à comprendre la profondeur et la sincérité, le P. Claver la possédait à un degré suréminent. Il sentait assez souvent le besoin (c'était le vendredi et le samedi qu'il choisissait de préférence) de s'a-

1. Fernández, p. 598.

2. *Ibid.*, p. 536.



genouiller au réfectoire pour s'accuser de ses fautes, puis il allait baiser les pieds de ses confrères. Quand on voulait lui baiser les mains<sup>1</sup>, il les cachait sous son manteau; il ne se prêtait volontiers à cette pieuse pratique, que quand il venait de dire sa messe; alors, cette main qui venait de toucher le saint des saints, c'était lui-même qui la présentait à son servant.

Dans les maisons, où il allait visiter les esclaves, souvent les maîtres le priaient de leur faire quelques instructions; mais lui, désignant son compagnon : « Écoutez, disait-il, ce Père ju qu'à mon retour »; et il allait à ses humbles offices. Il lui arrivait de répondre à ceux qui sollicitaient ses prières : « Vous pouvez le faire bien mieux que moi; je ne suis qu'un misérable pêcheur et je vous ferai plus de mal que de bien. » Il ne voulait pas qu'on l'appelât : « mon Père ». « Mettons là, disait-il en ouvrant sa sacoche, mettons là la Paternité. » Tout lui était occasion de s'humilier : il était pire, assurait-il, que les nègres païens venant de leur pays, pire que les marais pestilentiels qu'il traversait, pire que le porc qu'il voyait dans la fange, car, ajoutait-il, l'animal n'a point de raison, et moi, qui en suis doué, je me vautre dans la fange de mes imperfections.

Cette humilité, que seule la connaissance de Dieu

1. Les enfants souvent lui couraient après dans la rue, et ils n'étaient pas seuls; de hauts personnages, pleins de vénération pour les vertus du saint, en voulaient faire autant.

fait naître dans l'âme, c'est dans l'oraison que le P. Claver la puisait et l'entretenait. Les œuvres de pénitence, les mortifications n'étaient que des moyens, puissants sans doute, mais secondaires; ils ne tiraient leur valeur que du feu de charité qui les animait; et cette charité c'est l'oraison qui l'établissait, qui l'allumait dans l'âme du P. Claver.

En bon fils de saint Ignace, le P. Claver était un fervent de l'oraison : après la discipline du matin, il demeurait une heure en oraison; avant sa messe, c'était une demi-heure au moins qu'il lui fallait; nous avons dit que son action de grâces se prolongeait d'une manière peu commune; la nuit aussi, on le trouvait le plus souvent en oraison. D'ailleurs, comme disait François Nuñez de Quiero, chevalier de Calatrava, il semblait qu'il fût toujours en oraison et tout plongé en Dieu. Aussi bien souvent lui arriva-t-il de ne pas entendre ses confrères entrer dans sa cellule.

L'ouvrage dont il se servait le plus ordinairement pour se préparer à l'oraison, celui où il aimait à lire les points de sa méditation, c'était l'admirable livre du P. Louis de la Puente, dont le nom chez nous a été vulgarisé sous la forme française Du Pont et qui depuis le début du xvii<sup>e</sup> siècle n'a cessé de servir à des générations de religieux et de chrétiens fervents<sup>1</sup>.

1. C'est en 1605 qu'ont paru pour la première fois à Valladolid, chez Juan de Bonilla, en 2 vol. in-4<sup>o</sup>, les *Medita-*

Plus tard il mit aussi à profit deux ouvrages d'un de ses confrères espagnols, plus jeune que lui de quelques années, le P. Alphonse de Andrade<sup>1</sup> : le *Guide de la vertu* et les *Avis spirituels de sainte Thérèse commentés*<sup>2</sup>.

La vie de N.-S. J.-C. du P. Barthélemy Ricci<sup>3</sup> était aussi un de ses livres de chevet ; les images qu'elle contenait lui étaient d'une aide précieuse dans ses méditations ; il ouvrait toujours le livre à la figure qui correspondait au point de la vie du Christ qu'il voulait méditer ; il est donc certain que le sens visuel était assez développé en lui et que son affectation à tenir les yeux bais-

*ciones de los Mystérios de nuestra santa fé en la practica de la oracion mental sobre ellos.* Il a été réimprimé d'innombrables fois et traduit dans la plupart des langues civilisées. Le P. Louis de la Puente était né à Valladolid le 11 novembre 1524, avait été reçu dans la Compagnie en décembre 1574 et appliqué à l'enseignement de la philosophie et de la théologie, que l'état de sa santé l'obligea d'abandonner ; on le chargea par la suite de la direction des novices et en même temps il composait ses traités spirituels qui eurent un si prodigieux succès.

1. Alphonse de Andrade était né à Tolède en 1590 et il mourut près de vingt ans après le P. Claver.

2. *Libro de la guía de la virtud y de la imitacion de Nuestra Señora.* Madrid, Francisco Maroto, 1642-1646, 3 vol. in-4° ; — *Avisos espirituales de la gloriosa madre santa Teresa de Jesus comentados.* Madrid, 1647, 2 vol.

3. *Vita Domini Nostri Jesu Christi.* Romae, apud C. Zanetium, 1607, in-4°. Je ne connais l'ouvrage que par la description du P. Sommervogel qui dit que les cent-soixante gravures dont il était orné étaient d'une exécution assez grossière.

sés et à ne guère regarder les choses extérieures lui imposait une véritable mortification<sup>1</sup>.

Dans la vie de Notre-Seigneur, ce qu'il attirait plus particulièrement, c'était la Passion : il ne se lassait pas de l'étudier, de la comprendre, de s'en pénétrer : l'Oraison au jardin des Oliviers, la Flagellation, le Couronnement d'épines, le Crucifiement, la Descente de croix, voilà les sujets sur lesquels, comme tant de grands mystiques, il revenait sans cesse, qui faisaient sa principale étude, qui l'embrasaient d'amour pour le Verbe fait chair et d'un ardent désir de l'imiter, dans la limite de ses forces. Aussi ne se contentait-il pas du livre du P. Ricci<sup>2</sup>; les murs de sa chambre étaient couverts d'estampes qui représentaient les scènes douloureuses de la Passion. Le crucifix était une de ses grandes dévotions; il avait toujours au cou ou à la main son crucifix de métal monté sur une croix de bois; et il n'allait guère voir un malade sans lui laisser un crucifix.

Les plaies de Notre-Seigneur lui étaient particulièrement chères : il n'y avait point de jour

1. Six ou sept mois avant sa mort, à un moment où il croyait sa fin plus prochaine, il avait donné au frère Nicolas Gonzalez, le cher sacristain qui avait contracté avec lui des liens si étroits, ce pauvre volume, dont l'état d'usure suffisait à prouver l'assiduité avec laquelle il s'en était servi. Claver ne tarda pas à le reprendre, mais avec promesse de le laisser à son confrère après sa mort.

2. Dans sa dernière maladie, quand il ne put plus lire, il le gardait ouvert au chevet de son lit.

qu'il ne les saluât affectueusement une à une ; il avait tiré à cet effet des œuvres de cet admirable mystique qu'est saint Bernard de pieuses méditations qu'il tenait précieusement écrites en un cahier.

Comment cet amant du Christ n'aurait-il pas été dévot à sa Sainte Mère ? Fils de cette Espagne où les sanctuaires de la Vierge sont si nombreux et si aimés, disciple de ce saint Alphonse Rodriguez, qui avait envers Notre-Dame un amour si filial et qui lui avait donné un petit office de la Conception, tout entier écrit de sa main<sup>1</sup>, ayant dit sa première messe dans la chapelle de N.-D. du Miracle, ayant son confessionnal près de ce sanctuaire de Marie, le P. Claver ne pouvait guère ne pas se sentir animé pour elle d'une dévotion spéciale. Il avait aussi un ouvrage in-4° et illustré sur l'histoire de la Vierge, dont il regardait les images pour s'enflammer à la contemplation des mystères<sup>2</sup>.

Tous les jours, il récitait le rosaire à genoux dans sa chambre ; quand il allait à quelque affaire, il le récitait dans la rue, sous son manteau ; le lundi et le samedi, il y ajoutait l'office de la Conception de Notre-Dame. Tous les samedis, il disait

1. Il faut rappeler aussi que Séville, par où les Indes communiquaient avec l'Espagne, avait une dévotion extrême pour la Vierge et que dans le premier quart du xvii<sup>e</sup> siècle, la cité vit naître une foule d'écrits en l'honneur de l'Immaculée Conception.

2. Je n'ai pu identifier ce volume.

la messe à l'autel de N.-D. du Miracle et de même aux fêtes de la Très Sainte Vierge, auxquelles il se préparait avec une extrême dévotion. Ces jours-là aussi étaient parmi ceux où il tenait à faire des régalés pour les pauvres et pour les malades de Saint-Lazare, auxquels il envoyait les nègres musiciens du collège pour leur jouer pendant le temps du repas ; lui-même ne s'y rendait pas, parce qu'il confessait les enfants des écoles et leur faisait des instructions sur la dévotion à Marie et sur les sacrements. C'est sous l'invocation de Notre-Dame qu'il avait mis une congrégation fondée par lui pour les gens de couleur. Enfin le frère Gonzalez trouva dans ses papiers, après sa mort, cette prière composée par lui et qu'il aimait à réciter : « Vierge Marie Notre-Dame, pleine de grâce et de miséricorde, moi indigne je vous demande très humblement de ne pas permettre que je meure de mort violente, afin que mon âme ne parte pas de ce monde sans une confession parfaite et sans avoir donné satisfaction de tous mes péchés. O Vierge très sainte, par l'amour de votre très saint Fils, priez pour moi pécheur. Amen. »

Il avait aussi une dévotion très particulière à l'Ange gardien. Quant aux saints, ceux qu'il honorait plus particulièrement, outre son saint patron, c'était d'abord le fondateur de sa chère Compagnie ; dont il aimait et vénérail la règle ; saint Dominique, à cause de son zèle pour les âmes ; saint Antoine abbé, à cause de son aversion pour les hérétiques



dont il faut fuir, disait-il, jusqu'à l'ombre. Il avait attribué un saint comme patron à chacune des vingt-quatre heures de sa journée, disant en l'honneur de chacun un *Pater* et un *Ave*. Quand Gonzalez était novice, le P. Claver avait voulu lui inspirer cette dévotion et lui avait donné à cet effet un cahier de sa main où elle était expliquée.

Les âmes du Purgatoire lui étaient très chères ; c'est pour cela qu'il disait la messe pour chaque nègre dont il apprenait la mort, qu'il la célébrait pour chaque lépreux ; que le jour des morts, il allait dire la messe à Saint-Lazare pour tous ceux qui y étaient enterrés. Il développait cette dévotion de tout son pouvoir et bien souvent il ne donnait d'autre pénitence à ceux qui se confessaient à lui qu'une œuvre pie pour les âmes du Purgatoire.

Nous aurons achevé d'esquisser sa physionomie spirituelle quand nous aurons rappelé combien il était dévot à l'eau bénite. Partout où il en trouvait, il en faisait usage ; il en aspergeait les agonisants tout le temps qu'il les aidait à bien mourir ; il en aspergeait les cellules où il visitait les prisonniers ; il en aspergeait ceux-ci en les accompagnant au lieu de l'exécution ; il en aspergeait après l'exécution le lieu du supplice, comme tous les recoins d'une pièce où quelqu'un s'était pendu.

Ses oraisons et ses messes même auraient été, au dire de nombreux témoins, accompagnées parfois de phénomènes de lévitation ; un nègre qui couchait dans sa chambre au temps de sa paralysie,

Diègue Folupo, a raconté qu'un soir il avait dû sortir de sa cellule pour un besoin naturel et qu'en rentrant, il n'aperçut plus le Père sur son lit, il ne le vit pas par terre où il lui arrivait parfois de tomber quand il était seul, ni sous le lit, et en se relevant, il l'aperçut à une aune et demie au-dessus de son lit, agenouillé en l'air, son crucifix d'une main et de l'autre se frappant la poitrine; il fut sur le point d'appeler, mais le Père reprit vite sa position normale. Le frère Nicolas Gonzalez a témoigné d'avoir entendu le P. Jean Manuel, qui était un des plus graves docteurs de la province, dire après être entré à l'improviste dans la chambre du P. Claver, que jamais ni dans la réalité ni dans les livres il n'avait vu un saint faisant oraison dans une attitude aussi extraordinaire.

## VII

### LE RELIGIEUX, LA RÉPUTATION DE SAINTETÉ.

Il était bien difficile qu'un homme aussi mortifié, aussi sincèrement pieux que le P. Claver ne fût pas un bon religieux. Aussi bien, ceux de ses confrères qui le connurent le plus longtemps et qui le virent de plus près purent-ils témoigner, comme le frère Gonzalez, que jamais on ne le vit manquer à aucun point de la règle, même dans le temps du carême où les confessions qu'il entendait, les travaux qu'il supportait eussent légitimé quelque relâchement. Nous avons déjà cité les paroles de son confrère au noviciat de Tarragone, le P. Gaspar Sobrino qui, visitant le couvent de Carthagène comme provincial de la Nouvelle Grenade (1639-1643), avait déclaré qu'il avait toujours l'âme d'un novice. C'est la même observation que fait Gonzalez en parlant de son obéissance.

L'obéissance, c'est une des vertus essentielles de la vie religieuse ; le P. Claver l'avait apprise à l'école de Rodriguez ; et il en était si convaincu que dans l'un de ses cahiers de notes il disait : « Il n'y a rien

dans la vie religieuse qui mène plus vite l'âme à la plus haute perfection que l'obéissance aux supérieurs, dans laquelle elle va tout droit et ne s'égare pas, contente Dieu et fait sa volonté ; et je fais plus cas d'une parole des supérieurs que de mille révélations. » « Quoi que commande le supérieur, affirmait-il encore, si périlleux, difficile ou pénible que ce soit, j'élèverai le cœur à Dieu, je remarquerai et tiendrai compte que c'est Dieu qui me le commande et ordonne ; et c'est comme une œuvre commandée par Dieu et non par l'homme, que sans délai je la mettrai à exécution avec une obéissance aveugle, une promptitude angélique, tenant pour une grande grâce de Dieu qu'il me le commande et se daigne servir de moi<sup>1</sup>. »

C'est parce qu'il voyait dans le supérieur un je ne sais quoi de la divinité, qu'il ne voulait pas qu'un religieux le traitât jamais en égal, si intime qu'il eût pu être avec lui auparavant. Aussi se tenait-il devant ses supérieurs « en toute humilité comme devant le Christ », nous a dit encore Gonzalez. Il obéissait aveuglément, sans discuter, sans s'excuser. En voici un exemple bien caractéristique, conservé par le témoignage du licencié Diègue Teran, commissaire de l'Inquisition : le P. Claver était allé en mission dans la terre de Tolu, à 22 lieues au sud de Carthagène : une lettre du supérieur lui mandant de revenir sans retard, il partit aus-

1. Fernández, p. 569.

sitôt, en dépit des instances faites auprès de lui, tant parce qu'on désirait qu'il achevât l'œuvre commencée, que parce que la tempête rendait difficile le passage d'un torrent assez profond ; et l'on considéra comme un miracle qu'il eût pu le traverser sans encombre.

Une autre fois le P. Jean de Arcos, qui n'était pas un supérieur commode et qui se montrait particulièrement sévère pour le saint religieux, le rendit responsable d'une altercation qui s'était produite entre un des interprètes nègres et une autre personne, et lui commanda d'aller au réfectoire et d'y rester à genoux jusqu'à nouvel ordre. Sans discuter, sans murmurer, mais gardant cette admirable sérénité qui ne le quittait guère, le P. Claver alla s'agenouiller près d'une chandelle (c'était le soir) et se mit à lire son diurnal. Il fallut l'intervention et l'intercession de quelques Pères pour que, au bout d'une demi-heure, le recteur lui donnât licence de se lever.

Jamais il n'allait faire ses visites aux hôpitaux, sans en avoir demandé au supérieur la permission, sans l'avoir prié de lui désigner un compagnon. Tous les mois il allait rendre compte au recteur des mortifications publiques ou privées qu'il comptait s'infliger, et se soumettait scrupuleusement aux décisions prises.

Quand il allait confesser dans une maison particulière, il avait soin de demeurer toujours en vue de son compagnon, tant il tenait à l'obser-

vation exacte de la règle; c'est ainsi qu'une fois qu'il était avec le frère Gonzalez en visite dans une famille d'une vertu éprouvée, il refusa d'aller dans l'oratoire confesser les filles de la maison parce que, du salon où Gonzalez se trouvait, il n'aurait pu le voir dans l'oratoire; il fallut que ces demoiselles se confessassent dans un coin du salon.

Il obéissait avec la même simplicité enfantine à quiconque avait en une matière ombre d'autorité; c'est ainsi que dans la sacristie, le frère sacristain prenait pour lui figure de supérieur. Bien que son esprit de pauvreté lui fit ne vouloir endosser que les chasubles les plus pauvres et les moins belles, il suffisait à Gonzalez de lui dire qu'il fallait qu'il en mît une plus riche, préparée exprès pour lui, pour qu'il s'y résignât sans discuter. Le préfet du réfectoire, le cuisinier, le portier, chacun en son office, le trouvaient toujours prêt à obéir.

Il poussait plus loin encore cet esprit d'obéissance, puisque les esclaves mêmes du collège, quand ils l'accompagnaient comme interprètes dans ses missions, devenaient pour lui, une fois franchie la porte, comme des maîtres auxquels il lui fallait obéir; c'était le noir, et non pas lui, qui décidait s'il devait céder à une sollicitation et aller prêcher aux nègres de tel domaine.

En dépit des jugements malveillants de quelques confrères et de quelques supérieurs, les vertus du P. Claver et les succès prodigieux de son apos-



tolat lui attirèrent vite l'estime des religieux de la Compagnie, le respect, disons même la vénération, de tous au dehors. Les provinciaux de la Compagnie, les généraux qui se succédèrent au cours de sa vie ne se contentaient pas de lui envoyer des lettres de félicitations et d'encouragement ; ils sollicitaient le concours de ses prières. Les prélats qui passaient par Carthagène désiraient le voir et se recommandaient à lui dans ses oraisons.

Le P. Barthélemy Taffier, procureur général de la province du Pérou, ayant passé par Carthagène en 1643 et ayant vu le P. Claver à l'œuvre pendant la semaine sainte, déclarait qu'il n'avait jamais constaté pareille chose, qu'il y avait bien au Pérou des hommes apostoliques occupés à la conversion des nègres, mais que malgré leur dévouement il n'y avait aucune comparaison possible d'eux au P. Claver. Et c'était bien aussi l'opinion du frère Gonzalez ; dans sa déposition, il n'hésita pas à déclarer que les religieux qu'il avait vus à l'œuvre après le P. Claver, si vertueux, si doctes, si graves qu'ils fussent, n'avaient pas pu atteindre le degré de ferveur et l'esprit avec lequel agissait le saint apôtre. La ferveur, c'est aussi le terme par lequel le P. Sébastien Hazañero, dans les *Lettres annuelles*, caractérise l'esprit du P. Claver et du P. Sandoval ; il les appelle des « ouvriers pleins de ferveur, de charité, de zèle pour le salut des pauvres nègres ».

L'on entourait son front de l'auréole de la sainteté<sup>1</sup> et l'on lui attribuait le don des miracles. Nous en avons des exemples qui remontent au moins à 1628 : cette année-là François Lopez Bueno, qui fut plus tard capitaine des prisons du Saint Office, tomba si gravement malade (il avait alors une dizaine d'années) que les médecins désespérèrent de lui et l'abandonnèrent. Son père fit appeler le P. Claver, qui déclara qu'il n'en mourrait pas et qui indiqua un remède à lui donner ; l'enfant resta deux jours sans parole et sans sentiment, et puis il recouvra la santé. L'on a vu que le médecin Adam Lobo n'abandonnait jamais un malade, quand le Père lui disait de lui continuer ses soins. L'on a vu aussi que les fameuses dattes confites du P. Claver qu'il préparait pour ses nègres étaient réclamées par des citoyens de Carthagène, comme ayant un pouvoir curatif merveilleux ; nous ajouterons ici qu'elles allaient plus loin encore et qu'on en réclamait jusqu'en Espagne.

On racontait de lui des choses merveilleuses et d'un caractère légendaire ; on disait que le jour où il avait été surpris avec son compagnon par une pluie diluvienne et où il avait pris tant de soin de lui faire changer de vêtements en arrivant, lui-même était « entièrement sec » ; l'on assurait

1. Dans Carthagène on l'appelait couramment : « le saint ».

aussi que les déjections des malades et des nègres sur son manteau n'y laissaient aucune trace, aucune odeur<sup>1</sup>; l'on citait des cas où il semblait qu'il eût été préservé miraculeusement de la mort, comme celui-ci : nous avons dit qu'on lui envoyait parfois de Saint-Lazare un cheval pour le porter à cause de son extrême fatigue : pour s'y rendre il fallait traverser le faubourg de Jetsémani et puis un pont extrêmement long et assez étroit; ce jour-là, le Père avait affaire à une bête un peu ombrageuse et qui, chatouillée par sa soutane, prit le mors aux dents sur le pont; on eut grand'peine à l'arrêter et l'on regarda comme miraculeux que le Père eût pu tenir si longtemps sur un animal emporté.

N'y avait-il pas encore l'effet d'une protection spéciale dans le cas suivant? Dans une chute il s'était blessé gravement à la tête. Il fut d'abord mal soigné; et il fallut faire appel à un chirurgien plus habile, qui dut rouvrir la plaie : le lendemain elle était fermée, et le chirurgien, tout surpris, dit à son malade : « Mon Père, il a passé ici un médecin infiniment plus habile que moi. » C'est que le saint religieux avait prié en effet pour pouvoir reprendre au plus tôt son ministère. Le médecin aurait emporté l'une des bandes mises sur la plaie et guéri par son moyen son fils d'une ophtalmie réputée incurable. En 1634, une maladie

1. Nous avons signalé au contraire qu'il fallait le laver jusqu'à sept reprises.

du Père obligea de le saigner ; et dès cette époque la croyance en sa sainteté était telle que le recteur du collège, à la prière des Pères et des frères de la maison, leur distribua des linges imbibés dans le sang recueilli.

Le frère Gonzalez a raconté que, dans les premiers temps qu'il faisait au collège l'office de sacristain (il n'avait alors que quatorze années), le P. Claver avait endossé, pour dire sa messe le jour de Pâques, la plus belle chasuble blanche, comme il ne consentait à le faire que dans ces grandes occasions ; malheureusement, à la fin de sa messe, il heurta la lampe du sanctuaire dont l'huile se répandit sur la chasuble ; Gonzalez, en voyant ce désastre, en fit sentir au Père sa mauvaise humeur et fut touché de le voir humble comme un enfant. Il avait mis la chasuble à part comme désormais incapable de servir ; quelques jours après, il fut tout étonné de la retrouver sans une tache.

On attribuait au saint jésuite une pénétration singulière pour lire dans les âmes et un don merveilleux pour connaître les faits éloignés et pour prévoir l'avenir. Plus d'un de ses pénitents ont déclaré, comme François Florindo, qu'il semblait voir dans l'intérieur de leur cœur. Une carmélite, sœur Isabelle de la Présentation, a raconté que, vers 1635, se sentant tourmentée par un scrupule, elle avait fait appeler le P. Claver, mais qu'une fois en présence de lui, elle n'osait plus s'ouvrir

de ses doutes et qu'il lui avait dit : « Je sais le scrupule que vous avez », puis qu'il le lui avait expliqué et l'avait tranquillisée.

Plusieurs témoins ont rapporté le cas de Marcelle Ramirez, femme de Jean Beltran, qui, souffrant beaucoup d'une grossesse, s'était recommandée aux prières du P. Claver ; en lui promettant un heureux accouchement, il lui avait annoncé qu'elle aurait un fils qui jouerait un rôle important dans l'Église ; ce fils fut Thomas Beltran Ramirez, tour à tour écolâtre, proviseur et vicaire général de Carthagène.

La mère Françoise du Rosaire, abbesse des Clarisses, regardait comme une prophétie les paroles que lui avait dites le P. Claver un jour que, dans son enfance, elle se confessait à lui ; lui mettant la main sur la tête, il l'avait appelée : « petite nonne clarisse » ; et cependant rien d'abord ne semblait la pousser vers cet ordre ; on avait songé à la faire entrer au Carmel, et un oncle s'était engagé en ce cas à lui assurer une dot.

Parmi les relations du P. Claver, beaucoup recouraient à ses lumières dans leurs inquiétudes sur le sort des leurs ou dans leurs incertitudes sur un parti à prendre. C'est Théodora Banquezel, pénitente du P. Claver, qui, demandée en mariage par Gabriel de Mencos, chevalier de Calatrava et gouverneur de Sainte-Marthe, prend conseil de son confesseur et reçoit de lui cette réponse que le parti est certainement avantageux à tous égards,

mais qu'elle y réfléchisse, car, si elle part pour l'Espagne, elle y mourra en arrivant ; le mariage a lieu, Mencos ne songeant nullement alors à quitter le pays ; au bout de quelques années, ayant achevé son temps de gouvernement, il veut en aller rendre compte au roi ; sa femme lui parle de la prophétie, mais n'hésite pas cependant à le suivre, tombe malade en mettant le pied sur le sol de l'Espagne et meurt dans les trente jours. C'est Marianne Belido qui, ayant eu de vagues rumeurs que son mari Fernand Rutinel est mort dans la guerre de Catalogne, doute de la véracité d'une nouvelle imprécise et envoie son esclave Françoise solliciter la visite du P. Claver qui répond : « Dis à ta maîtresse que je n'ai pas de consolation à lui donner ; pourquoi irais-je l'affliger davantage ? » Et en effet un peu plus tard arrivent des renseignements malheureusement trop sûrs. C'est Jean Uriarte de Araoz, qui vient trouver le Père, auquel il se confessait, pour le supplier de demander à Dieu la guérison de sa fille gravement malade ; et qui s'entend dire, avant d'avoir prononcé un mot : « Non, non. — Mais que voulez-vous dire, Père, avec ce : non, non ? Croyez-vous que je viens pour me confesser ? — Non, je sais pourquoi tu viens, mais il ne convient pas de la faire aller par une autre route que la sienne ; Dieu l'a créée pour le ciel <sup>1</sup>. » C'est la supérieure des Cla-

1. Fernández cite la réponse du P. Claver d'une façon un



resses qui, autorisée par le Roi à fonder un couvent à la Havane, ne le veut pas faire sans avoir pris l'avis du P. Claver.

Il peut sembler étonnant qu'un religieux d'une si haute réputation de vertu et qui jouissait de la vénération de tous, n'ait pas été appelé par ses supérieurs à remplir des charges dans la Compagnie. Le P. Astraín en a exprimé en effet sa surprise. Il suffirait cependant pour l'expliquer de se rappeler que l'office exercé vis-à-vis des nègres par le P. Claver était regardé comme l'un des plus importants du collège, comme celui qui lui donnait le plus de lustre et de gloire, et que nul homme ne semblait y pouvoir être substitué au P. Claver avec le même profit pour les âmes.

D'ailleurs, dans les services intérieurs du collège une place spéciale lui était faite. Pendant de très longues années, il fut chargé du soin de l'église, avec le sacristain; et c'est ce qui explique l'intimité de ses rapports avec le frère Nicolas Gonzalez; c'est à ce titre, entre autres, que lorsque, le jour de l'an, le gouverneur, son conseil, les juges nouvellement nommés venaient, selon l'usage, entendre la messe et le sermon à l'église du collège, le P. Claver présentait au supérieur le vase d'argent contenant l'eau bénite dont il aspergeait les autorités à leur entrée dans l'église; dans

peu différente; celle que je donne est empruntée à la déposition même du père de l'enfant.

cette eau bénite, le P. Claver versait pour cette occasion solennelle quelques gouttes d'eau parfumée.

Quand le P. Jean Manuel devint en 1639 recteur du collège, la haute opinion qu'il avait du P. Claver lui inspira le désir de le prendre comme ministre. On sait que le ministre dans la Compagnie de Jésus a une double mission : celle de veiller à l'exacte observation de la règle, et celle d'exercer le gouvernement économique de la maison. Il semblait bien qu'un homme qui était, en ce qui le concernait personnellement, un si rigide observateur de la règle et qui, d'autre part, poussait l'esprit de pauvreté jusqu'à ne vouloir se servir que de bouts de chandelles, saurait s'acquitter merveilleusement de ces fonctions. Mais le saint religieux était trop profondément abîmé dans l'humilité, pour se croire en état d'exercer une surveillance sur des confrères, qu'il estimait beaucoup plus parfaits que lui. Le principal usage qu'il fit de ses fonctions fut de s'attribuer à lui-même les offices les plus humbles, comme de balayer les lieux d'aisances. Le P. Manuel s'aperçut vite qu'il n'avait fait qu'imposer un surcroît de besogne à un homme qui en était déjà surchargé. Il lui retira les fonctions de ministre et le nomma maître des novices.

Le noviciat de Tunja ne suffisait plus à recevoir les novices qui affluaient dans la Compagnie. Carthagène exerçait une véritable attirance sur

beaucoup d'Espagnols qui espéraient y bâtir rapidement une fortune; les désillusions venaient assez vite, et nombreux alors étaient ceux qui cherchaient un refuge dans la vie religieuse. Nous savons que d'autres ordres, les Frères de Saint-Jean de Dieu, par exemple, profitèrent de ce mouvement; comment n'en aurait-il pas été de même de la Compagnie de Jésus? Malheureusement, les sujets qui y entraient n'étaient pas tous des sujets de choix; et plus d'une fois il fallut se défaire de novices admis trop légèrement. Quand en 1634 le P. Vitelleschi, général de la Compagnie, envoya dans le Nouveau Royaume le P. Rodrigue de Figueroa en qualité de visiteur<sup>1</sup>, celui-ci dut renvoyer soixante-quatorze sujets; encore avait-il dû ne pas se montrer trop sévère et garder des religieux, « qui ne sont pas, avoue le P. Vitelleschi, ce qu'il faudrait qu'ils fussent ».

L'encombrement de Tunja, son éloignement de Carthagène, la difficulté et l'insécurité des routes qui y conduisaient, le fait aussi que la plupart des frères coadjuteurs passaient par le collège de la cité, firent donc naître la pensée d'y établir un noviciat spécial pour ces derniers. Et qui aurait-on pu mettre à la tête de ce noviciat de préférence à ce novice perpétuel qu'était le P. Claver? Le P. Manuel se doutait bien que son exemple ser-

1. Astrain, t. V, p. 476. La visite dura de juin 1635 au début de 1637.

virait, autant que ses instructions, à la formation des novices. Son attente ne fut pas déçue.

Maître des novices, le P. Claver n'eut rien plus à cœur que de former ses disciples à l'obéissance et à l'humilité; ses enseignements prenaient le caractère le plus pratique, et c'est en les associant à tous ses travaux qu'il les formait le plus sûrement. Tous les jeudis<sup>1</sup>, il les emmenait à l'hôpital de Saint-Sébastien : il fallait qu'avec lui, ils traversassent les rues en simple soutane, et tenant à la main un balai; à l'hôpital, ils balayaient les salles, faisaient les lits, vidaient les vases, rendaient aux malades les plus humbles services, ne reculaient pas devant les besognes les plus basses et les plus humbles; à l'exemple de leur maître, ils embrassaient les malades : ils allaient plus loin encore et, comme lui, ils léchaient les plaies; à son contact, les volontés s'assouplissaient, se brisaient, les répugnances s'évanouissaient, les révoltes de la nature étaient vaincues. Ils l'accompagnaient aussi à l'hôpital de Saint-Lazare, et ils portaient deux à deux, à l'aide d'un bâton, de grandes corbeilles où étaient les objets destinés aux pauvres lépreux. Quand ils l'accompagnaient dans la visite des nègres, il les habituaient à donner, comme lui, leur manteau pour couvrir les malheureux dont les plaies étaient les plus repoussantes. A la porterie,

1. Ce jour est précisé notamment par la déposition d'un de ces novices, Emmanuel Rodriguez, qui demeura de longues années coadjuteur temporel du collège de Carthagène.

où ils venaient avec lui servir les portions aux pauvres, ils mangeaient avec eux et dans les mêmes assiettes<sup>1</sup>.

Quels effets produisait chez les malades cette charité collective ! Elle ne leur rendait pas seulement leurs maux moins pénibles à supporter ; plus d'une fois l'admiration pour ces religieux et pour le saint qui les guidait, qui les inspirait, qui les enflammait par la ferveur d'un amour surnaturel dont le leur n'était qu'un reflet, poussa des malades, quand ils étaient guéris, à venir frapper à la porte du collège et à solliciter l'honneur d'y être admis au noviciat.

Parmi les novices que le zèle du P. Claver sut conquérir à la Compagnie, l'on a cité deux âmes d'élite qui furent malheureusement ravies à la terre avant d'avoir pu rendre à la Compagnie les services qu'elle s'en pouvait promettre : Pierre Solabarrieta, d'une noble famille de Biscaye, auquel la faveur du général de la flotte promettait la plus brillante carrière et qui ne crut pas déchoir en sollicitant les fonctions de frère lai, malgré les objurgations de son entourage ; Diègue Philippe Monsalve, que l'ouverture de son intelligence et l'élégance de sa plume semblaient désigner pour des fonctions administratives qui eussent établi sa fortune. A l'école du P. Claver, ils firent les plus

1. Les étudiants du collège, eux aussi, se joignaient parfois au P. Claver et à ses novices, et ils s'édifiaient à ces exemples.

beaux progrès dans la vertu, et ils marchaient vers la profession quand, à la fin de leur noviciat, ils moururent laissant d'universels regrets.

Tous n'étaient pas ainsi ; et le P. Claver dit un jour à l'un de ses novices, avec cette claire vue de l'avenir que Dieu lui donnait parfois : « Mon frère, je sais fort bien que vous ne resterez pas en religion. » Envoyé par les supérieurs à Santa Fé, au bout de cinq mois il sentait le dégoût de la vie religieuse et au bout de sept il quittait la Compagnie.



## VIII

### LA MORT ET L'EXALTATION.

Les fatigues, les macérations, les disciplines, les jeûnes, les veilles prolongées auxquels se livrait le P. Claver devaient finir par avoir raison de sa santé, si robuste que fût son tempérament. Ce fut l'année du jubilé proclamé en 1650 par le pape Innocent X qui lui porta le coup de grâce. Il s'était beaucoup dépensé dans Carthagène même ; il se surmena dans les missions hors de la ville qui le conduisirent jusqu'aux rives du Sinu : c'est alors qu'étant demeuré à confesser dans un village de huit heures du matin à dix heures du soir, il recommença le lendemain matin jusqu'à dix heures, heure fixée pour sa messe ; mais il se trouva mal et ne put la dire ; il s'en punit en ne prenant aucune nourriture ; il finit naturellement par tomber malade ; il essayait de tenir quand même ; le recteur l'obligea de revenir, au nom de l'obéissance.

Malheureusement Carthagène était de nouveau en proie à une violente épidémie ; le personnel du collège, qui ne se ménageait pas, paya largement

son tribut à la maladie. Dans l'état d'épuisement du P. Claver, il n'était pas possible qu'il ne fût point atteint. La crise fut extrêmement violente : on le crut perdu ; il fallut l'administrer. Quand on lui apporta le viatique, il voulut se jeter à bas du lit pour le recevoir. Il fallut que le provincial, le P. Gabriel de Melgar, le retînt. Quand le prêtre lui fit les exhortations accoutumées, il déclara à haute voix que c'était en punition de ses péchés que Dieu lui envoyait cette maladie, dans un temps où il y avait tant besoin de prêtres pour le ministère, parce qu'il ne voulait plus se servir du sien.

Cette épreuve douloureuse avait été précédée d'une autre et d'un autre genre, mais qui lui avait été singulièrement sensible. Le marquis de Mancera, vice-roi du Pérou, en passant à Carthagène, l'année même du jubilé, pour rentrer en Espagne, avait demandé à voir le P. Claver, dont la sainteté faisait au Pérou tant de bruit ; dès qu'il l'aperçut, il fit mine de lui baiser la main ; le Père s'empressa de les cacher toutes les deux ; le vice-roi lui demanda de prier pour lui et les siens et aussi pour son heureux voyage en Espagne ; le Père s'y engagea bien volontiers, mais quand Mancera sollicita de lui un souvenir, il répondit qu'il était pauvre et ne possédait rien qu'il pût donner. Mais le P. Sébastien Morillo, qui était alors recteur du collège, après avoir interrogé Nicolas Gonzalez, ordonna à Claver de donner au grand seigneur la croix de bois qu'il portait sur sa poitrine ; c'était cette croix qui accom-

pagnait partout le Père, qui lui avait servi à faire tant de miracles, à consoler des désespérés, à guérir des mourants. Il n'hésita cependant pas ; l'autorité commandant, il n'avait qu'à obéir ; il ne dissimula pas au vice-roi qu'il la lui donnait de très mauvais cœur, parce qu'elle avait toujours été son médecin et son remède. Le marquis se la mit d'abord sur la tête, puis la posa dévotement sur sa poitrine, en disant qu'il en faisait plus de cas que d'un trésor.

Ce crucifix qui lui était arraché, était-ce un signe que son ministère actif arrivait à son terme ?

Claver ne succomba pas, comme on l'avait redouté ; mais il demeura paralysé, d'une paralysie agitante qui lui donnait un tremblement de tous les membres, pendant quatre années, condamné à une impuissance presque absolue. L'épreuve fut rendue plus dure encore parce qu'il aurait eu besoin de soins perpétuels, et que dans la pénurie de sujets, à laquelle l'épidémie avait réduit le collège, aucun des religieux ne pouvait s'occuper de lui régulièrement ; il fallut le confier aux soins des nègres ; mais trop souvent ils étaient d'une négligence extrême ; le pauvre paralytique ne pouvait sortir de son lit sans aide, et quand le noir n'était pas là, plus d'une fois il lui arriva de tomber à terre ; on ne pouvait lui faire une nourriture spéciale : il devait donc se contenter de l'ordinaire du collège ; et trop souvent on le lui apportait froid ; encore le nègre de service prenait-il subrepticement pour lui

ce qu'il jugeait le meilleur ; on restait des semaines sans balayer sa pauvre cellule. Il ne se plaignait de rien, gardant toujours la même sérénité souriante et remerciant Dieu d'une épreuve qui lui donnait du moins le moyen d'acquérir quelques mérites.

Tant qu'il le put, il descendit à l'église (sa cellule à l'époque était au-dessus de la sacristie) pour dire sa messe ; et des témoins, — entre autres le médecin qui le soignait alors, Barthélemy de Torres, — ont déclaré que, pendant qu'il la disait, le tremblement qui agitait ses mains disparaissait. Quand il ne put plus la dire, il voulut du moins l'entendre tous les jours ; rarement il pouvait descendre seul en s'appuyant sur une canne ; le plus souvent il fallait le porter.

Et dans cet état, il ne voulait pas abandonner tout ministère ; il s'offrait à entendre les confessions ; d'ailleurs, il supplia son cher Gonzalez, le sacristain, de ne jamais éconduire un nègre qui demandait à lui parler, mais de le faire monter à sa cellule ou de le faire attendre, si lui-même se trouvait en état de descendre. Il continuait de s'intéresser à cet apostolat qu'il avait exercé si longtemps et avec tant de fruit. Une année, il arriva un chargement de nègres du Harrar<sup>1</sup>, particulièrement indomptables et tous non baptisés : le P. Claver se fit porter au

1. C'est, comme on sait, une partie de l'Abyssinie, près de la côte des Somalis.

bateau, après avoir, non sans peine, trouvé un interprète, — il y avait trente ans qu'aucun Africain de cette race n'avait débarqué à Carthagène, — et il obtint un succès prodigieux.

Il se faisait aussi, dans des cas extraordinaires, porter à la prison, auprès de criminels particulièrement durs à convertir. Il continuait à exercer le ministère de sa charité soit auprès d'hérétiques, soit auprès de religieux défroqués : malheureusement, le cas n'était pas aussi rare qu'on le pourrait penser ; c'est ainsi qu'en 1652 ou 1653 il parvint à ramener un malheureux qui avait quitté son ordre depuis six ans et qui semblait obstiné dans sa rébellion. Enfin il s'occupait d'un petit groupe de pénitents, comme cette Isabelle de Urbina, dont nous avons déjà parlé, chez laquelle il se faisait porter tous les samedis pour entendre sa confession.

Mais, de plus en plus, son activité se trouvait limitée, et ses maux s'accroissaient ; il s'y était ajouté une maladie de la vessie qui le tourmentait singulièrement, et s'il pouvait quelque chose, c'est surtout par l'offrande à Dieu de ses souffrances quotidiennes et perpétuelles : souffrances physiques et souffrance morale de se voir condamné à l'impuissance, alors qu'il y avait encore tant de bien à faire.

Il lui fallait se préparer à la mort. Dès le 26 octobre 1651, il avait envoyé au noviciat de Tunja les manuscrits précieux qu'il tenait de son saint maître,

Alphonse Rodriguez<sup>1</sup> : « Je dépose, écrivait-il dans la lettre qui accompagnait cet envoi, étant sur le point de quitter ce monde, je dépose, dis-je, un grand trésor reçu du saint frère Alphonse Rodriguez ; c'est un livre écrit de sa propre main et où se trouvent gravées son âme et ses vertus ; et c'est pourquoi je l'envoie au noviciat, afin que les saints novices en profitent et que leur maître prenne soin de ce trésor dont je n'ai pas su profiter. Je demande à cette maison, et la supplie de prier Dieu pour le pécheur qui, ayant eu en sa possession un si grand trésor, au lieu d'en tirer l'or de la sainteté, n'en a tiré que des scories. »

Ce pécheur, dans son entourage, on continuait de le considérer comme un saint ; des négresses notamment venaient demander à Gonzalez de lui faire bénir leurs chapelets ; mais lui se dérobaît, disant au frère sacristain de les faire toucher aux saints de la chapelle, que lui n'était pas un saint pour les bénir et il fallait que Gonzalez lui fit violence, lui prît la main droite et lui fit faire le geste de la bénédiction.

Dès 1652, il avait confié à cet ami très cher, dans un épanchement intime, qu'il mourrait le jour d'une fête de la Très Sainte Vierge. Quelques mois avant sa mort, il se fit descendre un jour à la sacristie, et disant à Gonzalez qu'il se sentait proche de la

1. Il avait aussi des reliques du saint portier, et elles lui avaient servi notamment pour guérir son maître Agustin.



mort, il le supplia de le faire enterrer à la porte de l'église. Gonzalez lui ayant répondu que c'était dans la chapelle du Crucifix<sup>1</sup> qu'on déposerait son corps, près de l'autel : « Non, non, dit Claver, ce serait détourner le peuple de la dévotion au crucifix. — Mais alors ! répliqua Gonzalez, est-ce que vous mettre à la porte de l'église, ne détournerait pas aussi les fidèles d'y entrer ? »

Il eut du moins une grande consolation dans cette période suprême de sa vie : on lui apporta la biographie du saint frère Alphonse de Rodriguez. C'était un Catalan, le P. François Colin (1592-1667), qui venait de la donner au public espagnol<sup>2</sup>. Le P. Claver la reçut avec une joie infinie ; il avait au-dessus de son lit un portrait de son maître vénéré ; mais il avait envoyé à Tunja les précieux manuscrits qu'il conservait de lui ; ce lui fut un adoucissement dans ses souffrances de lire et de se faire lire ces pages où il retrouvait vivant le souvenir du saint ;

1. C'était là en effet que l'on déposait habituellement les restes mortels des religieux.

2. *Vida, hechos y doctrina del venerable hermano Alonso Rodriguez*, Madrid, Domingo Garcia y Morera, 1652, in-4°. — Un jésuite français, le P. Louis Janin, avait déjà publié quatre ans auparavant une biographie latine du saint portier de Majorque : *Vita venerabilis fratris Alphonsi Rodriguez*. Lugduni, P. Prost, P. Borde et Louis Arnaud, 1648, in-12. On s'est demandé si le P. Colin n'avait pas traduit son confrère français ; il n'y a aucune proportion entre la modeste esquisse de celui-ci et l'ouvrage assez développé du jésuite espagnol. Nous ne savons si Claver avait eu connaissance du livre du P. Janin ; cela semble peu probable.



ses propres souvenirs confirmaient, soulignaient, précisaient le récit du P. Colin.

Par contre, d'autres événements l'attristaient. Melchior de Aguilera, ce gouverneur de Carthagène, qui s'était montré assez défavorable à la Compagnie de Jésus, avait signalé à Madrid la nécessité de démolir en partie le collège et le P. Claver se désolait à la pensée d'assister à la ruine d'une maison qui lui était si chère<sup>1</sup> ; lui, qui était toujours si parfaitement résigné, sollicita de Dieu la grâce de ne pas voir les travaux de démolition.

La veille de la saint Pierre 1654, il s'était encore fait porter en chaise, bien qu'il fût très malade, chez Isabelle de Urbina, pour la confesser ; et ce n'est qu'avec peine qu'il avait obtenu que Gonzalez l'accompagnât ; il l'en avait prié inutilement à deux ou trois reprises et il fallut qu'il l'en suppliât, les mains jointes, au nom de Dieu pour que le sacristain, vaincu par son humilité, cédât. C'est que cette bonne dame était demeurée une des plus fidèles amies du P. Claver ; dans ses longues épreuves, beaucoup semblaient l'avoir oublié ; elle, au contraire, s'efforçait de l'entourer de soins ; quand le pauvre malade, qui ne pouvait plus guère porter ses mains à sa bouche, en vint à ne plus pouvoir mâcher, elle lui

1. Elle avait reçu vers 1640 des agrandissements et des améliorations, nécessités par l'augmentation du nombre des sujets de la Compagnie, par la création du noviciat, par le besoin de trouver de la place pour les hôtes que devait loger le collège.

faisait préparer du jus de viande et c'est un de ses plus fidèles esclaves, Emmanuel du Cap Vert, qui le portait au Père et le lui faisait prendre avec une cuiller. C'était le même sentiment de piété qui guidait quelques autres Espagnols, comme cet Emmanuel Lopez de Estraña que nous avons vu lui apporter de la bouillie de maïs.

Le 23 août 1654, il arrivait dans le port de Carthagène une flotte de galions commandée par le marquis de Montealegre, et ces bateaux amenaient avec eux un membre de la Compagnie de Jésus, prédicateur du roi d'Espagne, qualificateur du Conseil suprême de l'Inquisition, que son zèle avait poussé à solliciter à son tour cet apostolat des nègres, si admirablement inauguré et soutenu par le P. Sandoval et par le P. Claver, le P. Diègue Ramirez Fariña. Son arrivée au collège y provoqua naturellement un grand concours de visiteurs qui venaient le féliciter et lui rendre leurs devoirs. Le bruit qu'ils faisaient attira l'attention du P. Claver; il se fit habiller et porter à la sacristie pour demander à Gonzalez ce qui se passait : « Ah ! mon Père, lui dit celui-ci, pourquoi êtes-vous descendu, malade comme vous l'êtes ? il fallait me faire appeler, je serais monté bien volontiers à votre cellule, si vous aviez besoin de moi. » Puis, sur la question que lui posait le Père, il lui dit quel grand personnage était arrivé et dans quel dessein; le malade ferma les yeux un moment, leva le visage au ciel et frappant le sol de sa canne : « Grande affaire,

dit-il, grande affaire ! Il vient pour baptiser les nègres ! je veux aller lui baiser les pieds. »

Quand les deux hommes furent en présence, ce fut entre eux un assaut d'humilité ; le P. Claver, se traînant avec peine, s'était agenouillé devant ce religieux qui quittait une position brillante pour se livrer à une tâche obscure et il lui avait baisé les pieds ; mais le P. Ramirez Fariña, en apprenant le nom de celui qui lui rendait ces humbles hommages, ce nom que l'Espagne répétait comme celui d'un saint, se sentit tout ému, et, à son tour, il se jeta aux pieds du pauvre religieux. Les spectateurs, assez nombreux, de cette scène en sortirent profondément touchés et édifiés.

Quelques jours plus tard, le 29 août, Pierre Claver se faisait conduire en chaise à porteurs chez Isabelle de Urbina, pour la confesser, comme tous les samedis ; il lui dit par trois fois de se choisir un confesseur, parce qu'il ne pourrait plus venir, n'ayant que quelques jours à vivre. Je laisse à penser le chagrin de la noble dame qui avait trouvé dans cette sage direction tant de force et de consolation. Claver lui dit de s'adresser au P. Ramirez Fariña ; elle résista quelque temps, à cause de la réputation de sévérité du nouvel arrivant, et elle ajouta qu'elle préférerait s'adresser à son chapelain. Mais il insista, disant que Ramirez Fariña était un saint, et elle se résolut à suivre son conseil. Puis il la bénit, elle et les siens, et contrairement à son habitude, il se laissa baiser la main. Peu après le P. Ramirez Fariña tomba

si gravement malade que l'on crut qu'il allait être emporté : Isabelle vint rassurer le recteur du collège, fort inquiet, en lui disant que le malade ne mourrait sûrement pas, puisque le P. Claver lui avait dit de le prendre comme confesseur, et il ne tarda pas en effet à se tirer d'affaire.

Le marquis de Montealegre exprima le désir de rendre visite au saint, dont il avait tant entendu parler ; il y vint, accompagné de Pierre Zapata, qui, au mois de janvier précédent, avait pris pour la seconde fois le gouvernement de la cité de Carthagène. Le marquis, après avoir salué le saint, se recommanda fortement à ses prières, lui et la flotte dont il avait le commandement ; avant de prendre congé, il lui demanda un souvenir ; mais Claver lui dit qu'il n'avait rien de digne d'un si grand seigneur ; Montealegre, insistant, lui rappela sa parenté avec saint François de Borja, dont il avait épousé la petite-fille<sup>1</sup>, et à cet argument, le Père se laissa vaincre ; il détacha de son rosaire une petite médaille de saint Ignace de Loyola et la remit à son illustre visiteur. Il profita de la présence de Zapata pour le prier de défaire l'œuvre d'Aguilera et d'obtenir que l'on respectât les bâtiments du collège. Mais là-dessus, il vint d'Espagne des ordres si formels que le

1. Saint François de Borja (28 oct. 1510-30 oct. 1572), entré dans la Compagnie en 1546, après la mort de sa femme dont il avait eu trois fils et cinq filles, fut le troisième général des Jésuites. Il avait été béatifié en 1624, sa canonisation ne remonte qu'à 1671.

gouverneur ne s'y put dérober ; du moins le P. Claver ne vit-il pas la pioche des démolisseurs ; ce n'est qu'au lendemain de sa mort que l'on se mit à l'œuvre.

Le dimanche 6 septembre le malade descendit à la chapelle pour recevoir la sainte communion ; avant de remonter à sa cellule, il passa par la sacristie pour faire ses adieux à son cher frère Gonzalez et lui demander ses commissions pour le ciel. Le 7 au matin, il perdait l'usage de la parole. Le P. Jean de Arcos, recteur du collège, lui fit administrer l'extrême-onction par le P. François Ximeno. Plusieurs personnes assistaient à la cérémonie : avec les frères Gonzalez et Rodriguez et d'autres religieux du collège, Pierre Calderon Gallejo, familier du Saint-Office, dom Antoine de Betancur, gouverneur de la province, Emmanuel Lopez de Estraña, le franciscain Michel de Ugarte, auquel le P. Claver était lié d'une tendre affection. Les personnes présentes s'empressèrent de se partager, l'on pourrait dire de s'arracher, des reliques du saint qui mourait. Calderon, pour son compte, prit un bas, un soulier et une manche ; le gouverneur de Betancur se contenta d'un bas ; le nègre André Sacabuche, qui avait si longtemps servi d'interprète au Père, s'empara du crucifix peint sur toile devant lequel le Père restait en oraison après sa discipline du matin ; Gonzalez donna sa discipline ensanglantée à l'un de ses amis, Thomas de Vitoria. Deux peintres vinrent faire son portrait, l'un Alphonse de La Torre, sur la de-

mande d'Isabelle de Urbina, l'autre, Jean Perez de Miranda pour satisfaire sa propre dévotion<sup>1</sup>.

Cependant le bruit de la catastrophe s'était répandu dans Carthagène, et la foule se précipitait dans la cellule de l'agonisant, disant : « Allons voir le saint », lui baisant les mains et les pieds, lui faisant toucher des chapelets ; le marquis de Montealegre ne fut pas le dernier à venir, avec tous les officiers de l'escadre. Les religieuses même des couvents de la ville envoyaient des monceaux de chapelets pour qu'on les fît toucher au corps du mourant ; les enfants étaient amenés en caravane ; les nègres et les négresses naturellement se pressaient auprès du lit de leur Père bien-aimé ; ce fut un va-et-vient perpétuel comme dans l'église le jeudi saint, selon l'observation du Père recteur. Et ce défilé incessant dura jusqu'à neuf heures du soir.

Alors, après qu'on eut fermé les portes, on commença les prières pour la recommandation de l'âme ; Gonzalez tenait le crucifix devant le P. Claver ; celui-ci mourut entre une heure et deux du matin, tout doucement, comme s'il s'endormait. Sa figure, que ses austérités et ses longues souffrances avaient rendue toute pâle devint comme resplendissante ; ses pieds étaient d'une blancheur d'albâtre, mais souples et doux comme la soie. Gonzalez les baisa et ceux qui étaient présents en firent autant, entre autres le

1. En 1690 un noble citoyen de Carthagène, François Velasquez, chevalier de Calatrava, possédait deux portraits du saint.



P. François Ximeno, qui devint plus tard recteur de Pampelune, et Jean de Onofrio, maître de théologie à Santa Fé. Le corps fut veillé la nuit par deux habitants de la cité, Emmanuel Lopez de Estrafña et Diègue de Burgos.

Le matin du 8 septembre, dès qu'on apprit la nouvelle de la mort, ce fut un nouveau défilé ; tous voulaient le voir, tous voulaient lui faire toucher des objets, tous voulaient quelque relique de lui ; quand on lui changea sa chemise, le peuple s'en empara et la mit en morceaux ; on fit de même pour ses draps, ses matelas, ses oreillers ; on alla plus loin : on lui arracha des cheveux, les ongles des pieds et des mains ; un jeune homme coupa même un doigt ; mais les religieux le reprirent et ils le gardèrent dans une cassette de verre, bordée d'or.

Malgré la défense du recteur, on lui glissa sous le bras une palme d'or.

Tout le clergé séculier et régulier de la ville s'unissait à ces hommages rendus au serviteur de Dieu. Le Père recteur avait fixé l'enterrement à l'après-midi. Mais le prieur des Augustins, François Nuñez de la Mota, à peine avisé de la mort, fit sonner les cloches de son couvent ; et à 8 heures, la communauté vint en corps pour chanter un répons dans la chambre mortuaire et assister à une messe solennelle chantée par un des pères du couvent et à laquelle assistaient beaucoup d'Espagnols et une délégalion des nègres tenant des cierges allumés. Le gouverneur Pierre de Zapata réunit le conseil de la



ville, qui décida de prendre les obsèques à son compte; le P. d'Arcos hésitait, estimant que tant de solennité n'était pas dans l'esprit des constitutions de la Compagnie; il réunit les Pères du collège et, sur leur avis, il finit par céder. Les obsèques furent donc remises au lendemain.

Deux officiers royaux, Pierre de Estrada et Antoine Farfan de los Godos, envoyèrent au collège toute la cire nécessaire aux funérailles. Isabelle de Urbina avait voulu prendre la charge du cercueil; c'est un certain Alphonse Hernandez qui le fit en bois de cèdre; le mulâtre Pierre Suarez le doubla d'une toile blanche achetée chez Diègue de Burgos et ornée de passements d'or; elle était fixée par de petits clous dorés. En envoyant à Gonzalez ce cercueil, Isabelle y joignit une palme de festons et de fleurs artificielles de toutes les couleurs, œuvre des carmélites du couvent de Saint-Jacques.

La fraternité de Saint-Pierre, qui comptait cent cinquante prêtres et huit membres séculiers des plus hauts placés, voulant honorer le saint religieux, le traita comme s'il eût fait partie de la corporation : elle apporta son cercueil de velours noir, garni de galons d'or et de clous dorés, et tous les ornements funèbres réservés exclusivement à ses membres. Le Père fut revêtu des ornements sacerdotaux de la fraternité et déposé dans une salle près de l'église; mais la foule qui venait pour vénérer le saint était telle que le portier, effrayé, voulait fermer la porte et interdire l'entrée. Force fut pour satisfaire à la dé-

votion populaire de porter le corps dans l'église. La foule s'y rua plus violente que jamais ; il y eut des scènes presque inénarrables ; on se pressait autour du catafalque ; la croix et les chandeliers furent jetés à terre, les bancs de bois sur lesquels ils reposaient réduits en miettes ; on voulait baiser les mains du saint, on demandait qu'elles fussent posées sur les membres malades des infirmes que l'on amenait. La palme d'Isabelle de Urbina fut arrachée et mise en morceaux que l'on se disputait. On se mettait en mesure de couper le catafalque de velours noir de la fraternité de Saint-Pierre. Il fallut faire appel à la troupe. Alors on retira le corps de ce cercueil pour le mettre dans celui qu'avait envoyé Isabelle de Urbina et on lui retira la magnifique chasuble de la confrérie pour lui en mettre une autre plus simple. Un membre de la confrérie, Barthélemy del Pilar, et le frère Gonzalez, pour pouvoir emporter la chasuble, la cachèrent sous leurs manteaux ; mais cela ne servit de rien : la foule, dans son exaltation, s'empara de la chasuble et la mit en loques.

Les religieux du collège n'auraient pas pu défendre le corps contre la foule si d'autres religieux, les Augustins notamment, n'étaient pas venus à leur secours. La piété de ce peuple passionné aurait mis le pauvre saint en lambeaux, si on l'eût laissée faire ; on lui arracha sa barrette. Il fallut que les religieux s'armassent de cierges dont ils tendaient la flamme contre les plus audacieux.

Ce concours de peuple dura toute la nuit et se

poursuivit le lendemain jusqu'à neuf heures que le corps de ville entra dans l'église pour assister à l'office. C'est le prieur des Augustins qui dit la messe, et un Mercédaire, le Père Maître Michel Breton, qui arrivait d'Espagne pour se rendre à Chaves dans le Brésil, prononça le panégyrique sur ces paroles : *Qui crediderit, etiam si mortuus fuerit, vivet*. Quand il s'agit de conduire le corps à sa sépulture, il y eut un débat à qui aurait l'honneur de le porter : finalement le gouverneur Zapata, les juges ordinaires de l'année, Joseph de Alviso, chevalier d'Alcantara, le capitaine don Diègue Polo de la Aguila et quelques autres le prirent sur leurs épaules. La densité de la foule leur rendait la marche pénible et le passage difficile ; il y eut une nouvelle ruée de gens qui voulaient s'emparer de quelques reliques ; il fallut que le sacristain prit le coussin sur lequel il avait reposé pour le distribuer au peuple un peu plus loin ; il ne put pas arriver à la porte, le coussin lui fut arraché et mis en pièces et il faillit être étouffé ; et comme les spectateurs continuaient à hurler en réclamant des reliques, il monta en chaire tenant des caissettes pleines de billets de confession préparés par le saint défunt ; il avait dit avant sa mort de les brûler ; on put se féliciter de n'avoir pas exécuté ses intentions ; car pendant que, du haut de la chaire, Gonzalez jetait ces petits papiers au milieu de la foule haletante et trépignante, le cortège put gagner la chapelle du Crucifix, où le corps fut déposé dans une excavation proche de l'autel,

du côté de l'épître. Cependant, Gonzalez avait achevé de distribuer les billets ; des Espagnols escaladèrent la chaire pour lui arracher les caissettes ; sa soutane fut déchirée ; il brisa lui-même les boîtes et en jeta les fragments de bois parmi la foule.

Le marquis de Montealegre avait voulu prendre à sa charge les frais de ces funérailles ; le conseil de ville qui, on l'a vu, avait décidé que les obsèques se feraient aux frais de la cité, fit dire à son tour le lundi 14 septembre une messe solennelle, à laquelle il assista en corps : le somptueux catafalque était aux armoiries de la ville ; la maîtrise de la cathédrale prêtait son concours ; ce fut le recteur du collège, le P. Jean de Arcos, qui célébra la messe ; et un Augustin déchaussé, le P. Joseph de la Conception, qui dit l'oraison funèbre ; tous les ecclésiastiques présents reçurent des cierges offerts par la cité. Puis, à son tour, le gouverneur Zapata<sup>1</sup> fit chanter une messe avec non moins de solennité ; le vicaire capitulaire, Mathieu Suarez de Melo (l'évêché était alors vacant) la chanta personnellement, et ce fut un Augustin chaussé, le P. Joseph Pacheco, ex-provincial, qui prononça l'oraison funèbre.

Un hommage qui dut être particulièrement cher au cœur du bienheureux est celui que lui rendirent ses chers nègres : eux aussi voulurent faire dire

1. C'est la relation du Père recteur qui fixe au 14 septembre la date de la messe dite au nom de la ville ; d'autres témoins la placent le 13, et fixent au 14 la messe du gouverneur.

une messe pour celui qui avait été leur recours et leur refuge, qui les avait assistés avec tant de tendresse dans tous leurs besoins spirituels et temporels, qui les avait mis sur un pied d'égalité avec leurs maîtres, sinon au point de vue social, du moins au point de vue moral, et par l'exercice de toutes les vertus, qui leur avait fait dans l'église une place d'honneur et qui avait appris à leurs maîtres à respecter en eux une âme et l'image du Créateur. C'est le trésorier de l'église de Popayan, dont il devait être bientôt l'archidiacre, Grégoire Belin, qui prit la parole, et son discours roula naturellement sur l'apostolat des nègres : c'est par cet apostolat que le vénéré Père avait travaillé à la gloire de Dieu et c'est à cause de cet apostolat que Dieu maintenant le glorifiait. Le concours du peuple était aussi grand qu'aux autres cérémonies : le gouverneur était présent et avec lui toute la noblesse de la flotte.

Est-il besoin de dire que ce n'était pas seulement la population de Carthagène qui rendait ces honneurs au saint religieux ? Des environs et même d'assez loin on y accourait en foule. Un témoin, qui lui-même avait fait cinq lieues pour assister aux obsèques, déclarait n'avoir jamais vu pareille foule, même dans les plus grandioses cérémonies d'Espagne ou d'Italie auxquelles il avait pu assister.

C'était la voix populaire qui proclamait la sainteté du serviteur de Dieu ; on disait couramment que c'était un autre François Xavier ; et l'on ajou-

tait que la seule différence entre eux, c'est que le premier était canonisé<sup>1</sup> et l'autre pas.

On se rappelait le bruit qu'avait fait à Lima une révélation faite à une pieuse personne que, si Dieu épargnait Carthagène, c'était par égard pour son serviteur Claver; et cette révélation passa en un dicton qui eut cours dans les rues de Carthagène et que répétaient tous les enfants : *Por un claver tiene Dios a Cartagena en pie*<sup>2</sup>.

« Si la voix populaire, observait dès 1657 Sanchez de Somoza, avait à notre époque la même puissance qu'au temps jadis, le P. Claver, mort avec une telle réputation de sainteté, sur laquelle le clergé, séculier et régulier, partageait l'opinion commune, serait déjà canonisé et vénéré comme tel. » L'Église romaine y procède avec plus de lenteur.

Les miracles se multipliaient sur le tombeau du saint et par l'attouchement de ses reliques; les six étoles qui lui avaient servi à dire la messe, étaient perpétuellement en mouvement, au service des malades qui en attendaient leur salut. Le gou-

1. C'est le 12 mars 1622, comme on le sait, que saint François Xavier a reçu les honneurs de la canonisation.

2. C'est la forme sous laquelle on trouve le dicton dans le livre de Suarez de Somoza et, à sa suite, dans celui de Fernández. Des témoins l'ont cité d'une manière un peu différente : *Por un bobo y por un claver tienese Cartagena en pie*. Il y a là un double jeu de mots : *bobo*, qui veut dire un nigaud, désigne le frère Bobadilla, qui fut coadjuteur de Carthagène et mourut en odeur de sainteté; et *claver*, qui est le nom du saint, veut dire en catalan celui qui fait les clés, et par extension celui qui les détient.



verneur de la ville, répondant au vœu populaire, prit l'initiative de proposer au conseil de ville de solliciter du chapitre, le siège étant vacant, une enquête sur la vie, les vertus et les miracles du saint. Diègue Ramirez Fariña, qui était devenu recteur du collège, joignit sa pétition à celle du conseil de ville, et le 7 septembre 1657 Jean Guerrero Freile, qualificateur du Saint-Office, nommé juge commissaire de la cause, procéda aux informations avec le concours, comme secrétaire, de Jean Tellez, notaire de l'inquisition. Les enquêtes et les dépositions de témoins se poursuivirent jusqu'en novembre 1660. Les résultats en furent alors transmis à la cour de Rome, qui dix ans plus tard fit entamer à Carthagène le premier procès apostolique. Quand le 1<sup>er</sup> août 1695 la S. Congrégation des rites eut voté l'introduction de la cause, l'on fit à Carthagène (1698) le procès de non-culte. C'est en prévision de cet événement et pour prévenir tout soupçon de culte public que le Père visiteur Joseph de Madrid avait ordonné en 1690 de creuser le lieu de sépulture de façon que le corps qui était un peu au-dessus du sol se trouvât au ras, et que rien n'en révélât extérieurement la présence; l'humidité obligea de prendre d'autres mesures; trois mois avant le procès de 1698 le cercueil fut changé et remplacé un peu plus haut.

Ce n'est qu'en 1747, après de longues et minutieuses discussions, que la S. Congrégation des rites prononça l'héroïcité des vertus du saint reli-



gieux et que Benoît XIV put le proclamer vénérable par sa bulle du 24 septembre. Il fallut attendre plus d'un siècle pour que Pie IX, après constatation de deux miracles avérés, donnât (21 septembre 1851) la bulle de béatification. Le 15 janvier 1888 enfin, le grand pape Léon XIII procédait simultanément à la canonisation de Pierre Claver et de son maître bien-aimé Alphonse Rodriguez, à qui Dieu avait montré la place que son disciple devait occuper dans le ciel. Ce n'était d'ailleurs pas le terme des hommages rendus au pieux jésuite par la sainte Église : le 7 juillet 1896, la S. Congrégation des rites, par un décret que Léon XIII approuvait, proclamait saint Pierre Claver patron de toutes les missions chez les nègres.

Il était naturel que la comtesse Marie-Thérèse Ledochowska mît sous l'invocation de l'apôtre des nègres la pieuse association qu'elle fondait en 1894 pour soutenir les missions africaines, que Léon XIII approuva dans une audience du 29 avril 1894 et qui reçut sa consécration définitive par le bref d'approbation donné le 10 juin 1904. La Sodalité de Saint-Pierre Claver pour les missions africaines a pour objet de venir en aide aux missions d'Afrique par tous les moyens possibles et surtout par une propagande active et bien comprise<sup>1</sup>. Elle publie

1. L'on peut voir sur cette œuvre deux excellents articles des *Nouvelles religieuses*, du 1<sup>er</sup> et du 15 sept. 1922, sous le titre : *La comtesse Marie-Thérèse Ledochowska et l'œuvre*

notamment trois périodiques mensuels et illustrés : *l'Écho d'Afrique* ; le *Négrillon*, pour la jeunesse ; le *Propagateur des missions africaines*, pour le peuple. Les deux premiers sont publiés en neuf langues différentes : français, allemand, anglais, espagnol, italien, hongrois, polonais, tchèque et slovène. Elle organise des missions, des conférences, des concerts, des ventes de charité. Voilà pour la propagande dans les pays civilisés en faveur des missions d'Afrique. Pour l'apostolat parmi les noirs, elle publie des livres indigènes ; et non seulement des ouvrages de piété et d'enseignement religieux, mais aussi des livres scolaires (dictionnaires, grammaires, syllabaires, etc.). En 1920, ces publications pour les nègres formaient un ensemble respectable de plus de 125.000 ouvrages. Enfin une série d'œuvres s'offrent au zèle des associés (il y en a actuellement plus de 500.000) : œuvre des baptêmes, œuvre du rachat des esclaves, œuvre des catéchistes, œuvre des séminaristes indigènes<sup>1</sup>.

de S.-Pierre Claver. Je leur emprunte les quelques renseignements que je crois devoir donner à la fin de ce travail.

1. Le siège central de la Sodalité est via dell' Olmata, 16, à Rome. — Pour la France on peut s'adresser à M<sup>lle</sup> Tschopp, 130, rue du Théâtre (Paris XV<sup>e</sup>).



## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages.
Préface .....	vii
I. — La vocation à la vie religieuse.....	i
II. — Vers l'apostolat des nègres.....	ii
III. — L'apostolat des nègres.....	33
IV. — L'apostolat des malades.....	81
V. — L'apostolat des criminels.....	103
VI. — La vie intérieure et ascétique.....	115
VII. — Le religieux, la réputation de sainteté.....	137
VIII. — La mort et l'exaltation.....	153

---





13,336

922.246

P22

13,336

922.246

P22

Ledos, Gabriel

AUTHOR

Saint Pierre Claver

TITLE

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	DATE RETURNED
	MAY 23 1986	

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY  
BERKELEY, CA 94709





## MÊME LIBRAIRIE

- Sainte Gertrude**, par M. GABRIEL LEDOS, archiviste paléographe, conservateur adjoint à la Bibliothèque Nationale. *Sixième édition*. 1 vol. in-12..... 3 fr. 50
- Sainte Thérèse** (1515-1582), par Henri JOLY, membre de l'Institut. *Seizième édition*. 1 vol. in-12..... 3 fr. 50
- Saint Ignace de Loyola** (1491-1556), par Henri JOLY. *Dixième édition*. 1 vol. in-12..... 3 fr. 50
- Saint Vincent de Paul** (1660-1676), par le prince Emmanuel DE BROGLIE, lauréat de l'Académie française. *Dix-huitième édition*. 1 vol. in-12..... 3 fr. 50
- Œuvres de sainte Thérèse**, traduites d'après les manuscrits originaux, par le P. MARCEL BOUX, de la Compagnie de Jésus. 3 volumes in-12..... 30 fr. »
- ON VEND SÉPARÉMENT :
- TOME PREMIER : **Vie de sainte Thérèse**, écrite par elle-même. *Dix-neuvième édition*, revue et augmentée par le R. P. JULES PEYRÉ, de la même Compagnie. 1 vol. in-12.. 10 fr. »
- TOME II : **Le Livre des fondations**. — Exclamations de l'âme. — Avis spirituels. *Neuvième édition*, revue et augmentée, par R. P. JULES PEYRÉ. 1 vol. in-12..... 10 fr. »
- TOME III : **Œuvres mystiques** : Le Chemin de la perfection. — Le Château intérieur ou les demeures de l'âme. — Fragment du Livre sur le Cantique des Cantiques. *Onzième édition*, revue et augmentée, par le R. P. JULES PEYRÉ. 1 vol. in-12..... 10 fr. »
- Saint Dominique**, par JEAN GUIRAUD. *Huitième édition*. 1 vol. in-12..... 3 fr. 50
- Ouvrage couronné par l'Académie française.*
- Saint Grégoire VII**, par AUGUSTIN FLICHE. *Deuxième édition*. 1 vol. in-12..... 3 fr. 50
- Ouvrage couronné par l'Académie française.*
- Vie de saint Bernard**, abbé de Clairvaux, par M. l'abbé E. VACANDARD, aumônier du Lycée de Rouen. Ouvrage orné d'un portrait de saint Bernard, d'un plan de Clairvaux, d'après Dom MILLEY, et d'une carte des environs de Clairvaux, d'après CASSINI. *Sixième mille*. 2 vol. in-12. 16 fr. »
- Ouvrage couronné par l'Académie française.*
- Vie de saint François de Sales**, évêque et prince de Genève, par M. HAMON. *Trente-huitième mille*. *Nouvelle édition entièrement révisée*, par M. GONTHIER, chanoine d'Annecy et M. LETOURNEAU, curé de Saint-Sulpice. 2 vol. in-8°, avec de nombreuses illustrations..... 24 fr. »
- LE MÊME OUVRAGE. *Nouvelle édit. abrégée*. 1 vol. in-12. 6 fr. »